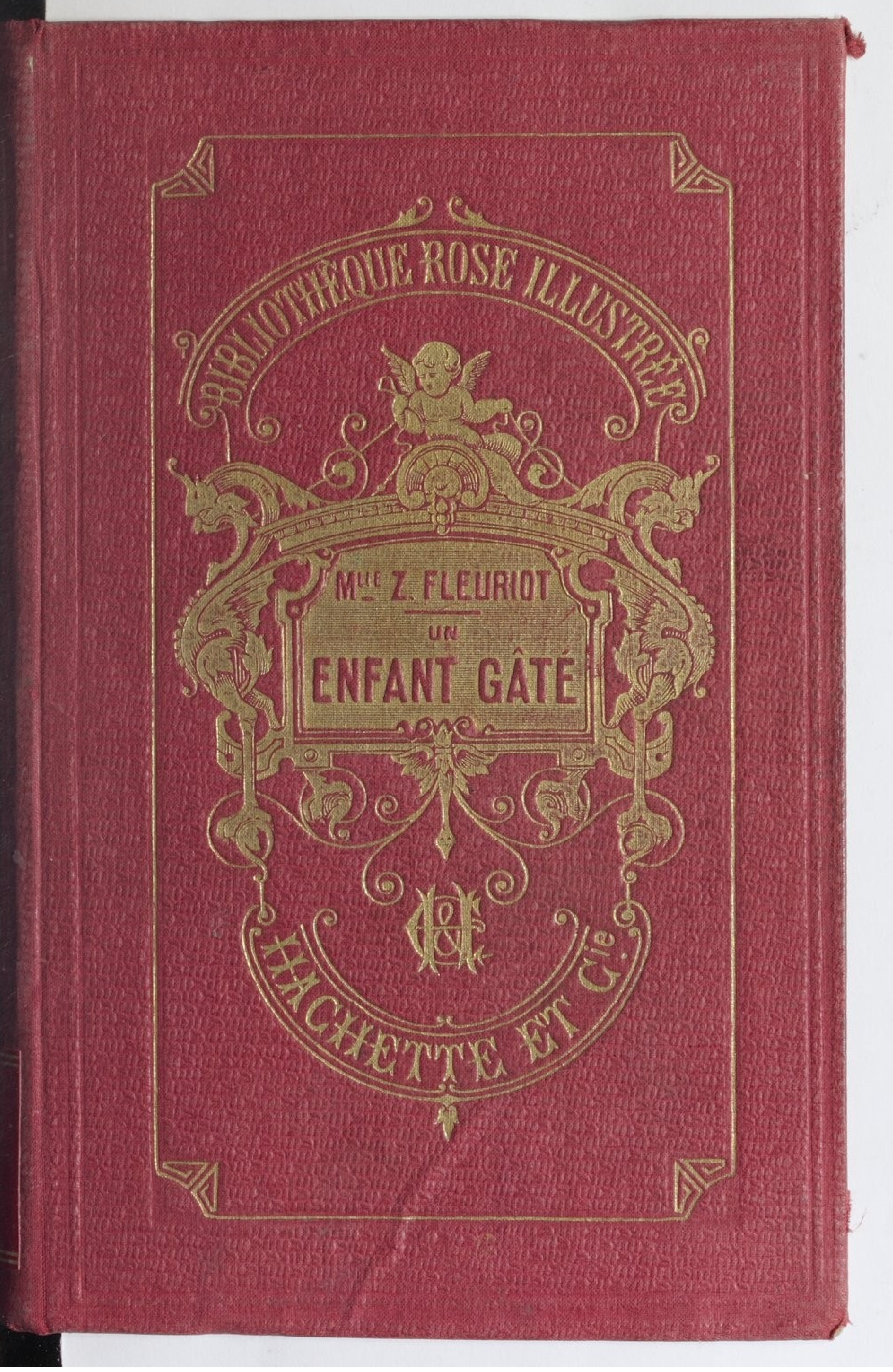


Un enfant gâté




BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE
Mlle Z. FLEURIOT
UN
ENFANT GÂTÉ
HACHETTE ET Cie

Jameson.

UN

ENFANT GÂTÉ

AUTRES OUVRAGES DE MLLE ZÉNAÏDE FLEURIOT

Aigle et Colombe, 5e édition	3	»
Une Parisienne sous la foudre, 4e éd.	2	50
Notre Capitale Rome, 2e éd.	4	»
La Clef d'or, 5e éd.	2	»
Yvonne de Coatmorvan, 5e éd.	2	»
Sans Beauté, 9e éd.	2	»
L'Oncle Trésor, 3e éd.	2	»
Les Mauvais Jours, Siége de Paris	2	»
Le Théâtre chez soi	2	»
Réséda, 6e éd.	2	»
La Vie en famille, 6e éd.	2	»
Le Chemin et le But, 3e éd.	2	»
Les Prévallonnais, 3e éd., 2 vol.	4	»
Sans nom, 3e éd.	2	»
Au Hasard, 2e éd.	2	»
Histoires pour tous (Bibliothèques populaires), 6e éd.	2	»
Ce pauvre Vieux! 6e éd.	2	»
Marga, 6e éd.	2	»
Mon Sillon, 4e éd.	2	»
Histoire intime, 4e éd.	2	»
Alix, 5e éd., 2 vol.	4	»
Notre Passé, 5e éd.	2	»
A l'Aventure, poésies	1	50
Une Chaîne invisible, 4e éd.	2	»
Une Année de la vie d'une femme, 4e éd.	2	»
Mes Héritages, 4e éd.	2	»
Petite Belle, 4e éd.	2	»
Deux Bijoux, 3e éd.	2	»
Les Pieds d'argile, 2 vol., 4e éd.	4	»
Armelle Trahec, 4e éd.	2	»
Le petit Chef de famille, 4e éd.	2	25
Miss Ideal, 6e éd.	»	»
En Congé, 3e éd.	»	»
Bigarette, 3e éd.	»	»
Le jeune Chef de famille, 3e éd.	2	25
Monsieur Nostradamus, 2e éd.	»	»
La petite Duchesse, 2e éd.	»	»
Un Fruit sec, 2 vol.	4	»
Un Enfant gâté	2	25

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2

UN ENFANT GÂTÉ

PAR

Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT

TROISIÈME ÉDITION

ILLUSTRÉE DE 48 VIGNETTES SUR BOIS

PAR FERDINANDUS

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1881



UN ENFANT GATÉ

CHAPITRE PREMIER

Le tuteur.

« Je veux me faire la barbe! »

Ainsi parlait un homme de dix ans sonnés, le petit Léopold Massereau. En fourrageant au fond d'un tiroir, il avait trouvé une paire de rasoirs usés jusqu'au fer. Saisi tout à coup par le désir de poser en grand garçon, il s'était juché sur un tabouret devant la glace ovale d'une toilette

d'acajou, brandissait le rasoir et répétait d'une voix de commandement :

« Je veux me faire la barbe !

— Quoi? quoi? mon Dieu ! qu'est-ce que j'entends? » s'écria une voix de femme tout essoufflée.

Et la porte s'ouvrit devant une dame d'une soixantaine d'années habillée avec le soin méthodique particulier à la province.

Entre deux petits bandeaux jaunâtres appliqués sur ses tempes et descendant en festons jusque sur les joues, scintillaient deux yeux jaunâtres aussi, au regard inquiet, mobile, et tout remplis de cette expression particulière qui fait dire des gens qu'ils ne sont pas commodes.

« Marraine, je veux me faire la barbe.

— La barbe? Où as-tu trouvé ce rasoir, vilain enfant, enfant terrible? »

Il était peut-être terrible au moral, le petit Léopold ; mais qu'il était chétif au physique, maigre, pâlot et cependant très-bien charpenté!

« Là, » dit-il en montrant le dernier tiroir d'un vieux bahut qui, vis-à-vis de la toilette d'acajou, avait tout à fait l'air d'un vieux marquis en habit chamarré et en tricorne, regardant du haut

de sa grandeur un petit monsieur moderne en frac noir et en tuyau de poêle.

« Mais on n'ouvre jamais ce tiroir, Léopold, jamais ; il y a plus de deux ans que je ne l'ai ouvert. Il ne contient que des vieilleries. »

Tout en parlant, elle regardait avec inquiétude la main de l'enfant serrée sur le manche du rasoir, et son doigt touchait fiévreusement au milieu de son front un petit objet brillant qui n'était autre qu'une ferronnière.

Oui, Mme Caroline Massereau avait poussé la fidélité jusqu'à garder, en dépit de toutes les modes, cette petite plaque d'or enfilée dans un cordon de soie. Seulement elle n'était plus l'ornement de son front, mais elle se plaçait juste entre les deux petits bandeaux plats qui rétrécissaient malheureusement des tempes déjà singulièrement étroites.

« Léo, reprit-elle, donne-moi ce rasoir, mon enfant.

— Mais puisque je te dis que je veux me faire la barbe ! Fais mousser du savon.

— Tu auras du savon, si tu me donnes le rasoir.

— Me le rendras-tu ?

— Oui, oui ; donne, mon petit chéri, donne, mon Léo. »

Tout en prononçant ces tendresses, Mme Massereau s'approchait du petit garçon et lui arrachait moitié de gré, moitié de force, le dangereux instrument.

Elle le considéra, le retourna dans tous les sens, — et finalement passa la lame sur son doigt.

« Donne, mais donne-le-moi donc bien vite! s'écria impatiemment Léopold.

— Tiens, » fit-elle en souriant.

Elle s'était assurée que le vieux rasoir n'avait plus de fil et que la lame ne couperait pas plus qu'une lame de bois.

« Fais-moi mousser du savon, reprit Léopold de son ton impérieux et malhonnête.

— Attends, je vais en demander à Marie-Céline. »

Mme Massereau sortit et s'avança sur un étrange palier jeté comme un pont étroit entre les deux parties de la vieille maison. S'appuyant sur la balustrade épaisse qui servait de parapet, elle appela :

« Marie-Céline! »

Dans le petit renfoncement formé par la cage de l'escalier au rez-de-chaussée, apparut une coiffe blanche; un visage rougeaud, très-hon-

nête, se leva vers le pont, et une voix aussi rude que celle de Mme Massereau était aiguë dit :

« Qu'est-ce qu'il y a, madame ? »

C'était généralement ainsi que correspondaient la maîtresse et la servante.

Le plus souvent il ne s'agissait que d'un simple appel, mais parfois aussi de véritables conversations s'échangeaient entre les deux femmes, et ce bruit de voix animait pour un instant la vieille maison silencieuse.

« Marie-Céline, cria la maîtresse, il veut se faire la barbe. »

Un éclat de rire fit vibrer les cloisons.

« En v'là d'un jeu, madame ! Ne le lui laissez pas faire, il se couperait la figure.

— Le rasoir ne coupe pas, et puisqu'il le veut absolument, fais un peu d'eau de savon et apporte-la tout de suite. »

Cet ordre donné, Mme Massereau rejoignit Léopold toujours juché sur son tabouret et occupé à faire voltiger le vieux rasoir sur ses joues imberbes.

« Avec quoi barbouille-t-on le savon sur sa figure ? demanda-t-il tout à coup.

— Avec un pinceau ; il doit y en avoir un, au fond du tiroir. »

Et Mme Massereau alla s'agenouiller devant le vieux tiroir dont le contenu sentait fort le moisi.

Au moment où elle en retirait un pinceau à barbe, Marie-Céline apparaissait, un petit bol à la main. Le pinceau fut lavé avec soin, et Léopold, le plongeant dans le bol plein d'eau de savon, commença à le faire mousser sur ses joues.

Sa tante et sa bonne, placées de chaque côté de la glace, le contemplaient d'un air ravi; et lorsqu'il commença à gratter délicatement sa joue droite avec le vieux rasoir, elles se précipitèrent ensemble vers lui pour l'embrasser.

Mais il les éloigna du geste et cria d'un ton rogue :

« Laissez-moi donc tranquille ! »

Il avait à peine prononcé cette parole grossière qu'il demeura tout interdit. Sur le seuil de la porte ouverte apparaissait un homme d'une haute stature, aux formidables moustaches noires mêlées de gris.

Se voyant découvert, le visiteur mit le chapeau à la main et s'avança au-devant de Mme Massereau qui marchait sans empressement à sa rencontre.

« Mon cousin, vous pouvez vous vanter de m'avoir fait grand'peur, dit-elle en lui tendant la main.

— Sans le vouloir, assurément, Caroline. Jugez-en vous-même : j'arrive, je trouve la porte d'entrée ouverte, j'appelle, personne ne répond, je monte l'escalier, j'appelle de nouveau ; deux éclats de rire me répondent cette fois ; je pousse la porte et je vois mon pupille se faisant la barbe. Il est donc toujours original, ce garçon? Allons, Marie-Céline, débarbouillez-le bien vite, et qu'il vienne m'embrasser. »

Léopold avait sauté à bas de son tabouret et s'était plongé la figure dans une cuvette. Marie-Céline, armée d'une serviette, le débarrassa de toute la mousse et il vint embrasser le visiteur, qui le regarda quelque temps très-attentivement.

« Nous ne payons pas de mine, mon garçon, dit-il enfin ; mon fils Gustave, qui est de ton âge, a la tête de plus que toi.

— Oh ! mon cher colonel, il a bien grandi, s'écria Mme Massereau. Moi qui lui tricote des bas, et Marie-Céline, qui met des rallonges à ses blouses, nous en savons quelque chose.

— Voilà un argument sans réplique, ma chère

cousine. Vous ai-je offert tous les souvenirs, toutes les amitiés, tous les respects de ma famille?

— Je n'ai pas même eu le temps de vous demander des nouvelles. Votre entrée a été si.... si inattendue !

— Et la vue de Léopold se faisant la barbe m'a tellement distrait moi-même! Va jouer, mon enfant, ne t'occupe plus de moi. Nous nous retrouverons. »

Il donna une petite tape d'amitié sur l'épaule de Léopold et, croisant ses bottes l'une sur l'autre, reprit :

« Dieu merci! tout mon monde va bien. Ma mère est ce que vous l'avez toujours vue, un peu moins ingambe peut-être; ma femme jouit toujours d'une santé parfaite, et les enfants, dame! ça pousse comme des champignons. Édouard, qui n'a pas quatorze ans, m'arrive à l'épaule.

— Déjà! Et Amélie?

— Amélie est toujours la joie et l'orgueil de sa grand'mère.

— Et Gustave et Alfred?

— Gustave et Fédik grandissent aussi. Ce dernier parle comme une petite pie, mais s'obstine

à ne pas prononcer les r, si bien que mon brave domestique alsacien ne s'appelle plus seulement Choucroute, mais Choucoute. Gustave est juste de l'âge de Léopold, je crois.

— Il a huit mois de plus.

— Ah! ceci ne les empêchera pas d'être contemporains. Eh bien, Léopold, tu nous reviens ; approche donc que je passe un peu l'inspection. »

Léopold, qui glissait la tête par l'entre-bâillement, avec l'espoir de ne pas être aperçu, courut vers son oncle. Celui-ci le saisit par la ceinture et l'assit sur ses genoux.

« Tu ne pèses pas plus que mon petit Fédik, dit-il en riant. C'est un gros garçon qui, ou je me trompe bien, portera comme son père le harnais militaire.

— Alfred sera officier, mon oncle? s'écria Léopold.

— Je ne sais; mais il commande déjà son régiment de plomb de la plus brillante manière. Seulement il dit toujours : « Potez.... ames! »
— Qu'est-ce que tu regardes ainsi?

— Ce que vous avez dans votre boutonnière ; ce n'est plus votre petit ruban comme autrefois.

— En effet, il s'est transformé en rosette d'officier de la Légion d'honneur; une petite coque de ruban assez difficile à gagner, tu peux m'en croire. Voyons, te fait-elle envie? Veux-tu, comme Gustave et Alfred, être militaire?

— Moi? non. Je joue aux soldats, j'ai deux escadrons et un bastion tout armé; mais j'ai peur des vrais fusils, quand ils partent.

— Par exemple, si tu es une poule mouillée, je te renie pour mon neveu! s'écria le colonel Dauvellec en faisant mine de déposer l'enfant par terre.

— Mon cher cousin, croyez bien qu'il est très-hardi, beaucoup trop hardi même, s'écria Mme Caroline; il n'est pas de jour où je ne le trouve à cheval sur la balustrade des paliers.

— Cela, c'est de la simple gymnastique, ma cousine; le garçon le plus timide aime à enfourcher des chevaux de bois. Sais-tu, Léopold, que si tu deviens capon, tu seras perdu de réputation auprès de tes cousins?

— Je ne suis point capon, s'écria Léopold, qui rougit jusqu'aux oreilles.

— Tant mieux! Mais revenons à nos moutons. Que seras-tu?... Marin?

— Oh! non, les marins font naufrage.



« Ce que vous avez dans votre boutonnière. » (Page 9.)

— Civil? tu seras de la graine de civil. Magistrat?

— Non!

— Seras-tu percepteur comme ton parrain?

— Non, mon parrain dit que c'est ennuyeux.

— Quoi donc? quoi? Tu seras bien quelque chose, voyons? »

Léopold regarda son oncle en dessous comme pour bien examiner l'effet de sa déclaration et dit :

« Je veux être.... pâtissier. »

Le colonel partit d'un éclat de rire et, déposant l'enfant par terre :

« C'est ça, pour manger la boutique! s'écria-t-il.

— Ah, oui! il en fera des brioches, dit une grosse voix enrouée, derrière la porte, et surtout il en mangera, mon cher colonel! »

Et un gros homme, à la figure enluminée et joviale, entra dans l'appartement.

Il échangea de cordiales poignées de main avec son visiteur, alla se jeter tout essoufflé dans un fauteuil et tendit en avant son chapeau et sa canne.

Mme Caroline comprit ce geste et s'empressa de le débarrasser.

Puis la conversation recommença par tout ce qui a été dit plus haut ; on se recommuniqua des nouvelles de famille. M. Dauvellec reparla avec complaisance de sa mère, de sa femme, de sa fille, de ses garçons, de sa fille surtout, dont le nom seul amenait un sourire très-doux sur son mâle visage, et de son petit Fédik, qui parlait de tout, sur tout, mais ne se décidait pas à prononcer les r.

« Nous restez-vous quelques jours, colonel? demanda M. Massereau en dénouant sa cravate pour se donner un peu d'air.

— Je ne fais que passer. Appelé à Rennes pour une affaire de famille, j'ai pensé qu'il était sage de bifurquer jusqu'ici afin de m'enquérir un peu de mon pupille et de régler en même temps la petite affaire de succession qui est entre les mains du notaire de votre ville, M. Moison.

— Tout à l'heure en effet il me faisait demander votre adresse actuelle par son saute-ruisseau.

— Était-il à son étude?

— Il y est de neuf heures à midi, régulièrement. »

Le colonel se leva.

« Si vous le permettez, Caroline, dit-il à

Mme Massereau, je vais sur-le-champ traiter cette première affaire avant le dîner, ce qui me permettra de vous consacrer toute l'après-midi.

— Allons, dit M. Massereau en faisant un immense effort pour se lever. »

Et il ajouta en se secouant :

« Caroline, vite ! »

Mme Massereau fit rapidement le tour de l'appartement et se représenta avec le chapeau et la canne.

« Mes gants.

— Lesquels ?

— Les noirs.... non, les gris.... non.... les noisette. »

Mme Massereau se précipita vers un tiroir, et en revint avec une paire de gants soigneusement enveloppée dans du papier de soie.

Son époux prit le paquet en faisant un signe mystérieux, et tout en le dépliant il murmura :

« Bon déjeuner, ma femme, des huîtres.... du sauterne.... de celui du coin, à gauche. J'amènerai peut-être le notaire. »

Et, relevant tout à coup la tête, il poussa un formidable *hum!* et suivit M. Dauvellec.

Mme Massereau restée seule, le papier de soie entre les doigts, se mit, tout en marmottant en-

tre ses dents, à le plier, à le déplier, à le tirer dans tous les sens. Tout à coup elle dépliait le léger tissu, et son regard s'y attachait fixement comme si elle y voyait apparaître des caractères inconnus et effrayants; puis elle le pliait et le repliait vivement pour le déplier de nouveau. Elle en fit successivement des carrés longs, des losanges, des triangles; elle alla jusqu'à le rouler en cornet; enfin, le pliant en quatre, elle le jeta dans le tiroir d'où il était sorti, et, gagnant l'étrange palier, elle appela :

« Marie-Céline!

— Qu'est-ce qu'il y a, madame? répondit la voix rude de la paysanne.

— Où est Léopold?

— Ici, ma foi! à me faire endêver. Veut-il pas mettre des patates à cuire dans la cendre de mon fourneau!

— S'il n'y a pas danger qu'il se brûle les doigts ou qu'il mette le feu, laisse-le faire et monte me parler pour le ménage.

— Mais, madame, s'il mange toute la matinée, il ne pourra point dîner.

— Si, si! cria la voix perçante du petit garçon, je dînerai bien quand même; va-t'en, va-t'en, puisque marraine t'appelle. »

Marie-Céline, tout en grommelant entre ses dents, se livra à un remue-ménage de casseroles, puis se décida à monter les quelques marches qui la mettaient à même de converser avec sa maîtresse.

« Eh bien ! il s'agit du déjeuner, sans doute, dit-elle en rattachant un coin de son blanc torchon à sa ceinture ; faut dire que M. le colonel arrive un bien mauvais jour. »

Mme Massereau lui fit un signe mystérieux d'appel, et rentra dans la chambre à pas précipités.

« Qùelle nouveauté donc, madame ? » demanda la servante en se précipitant à sa suite.

Mme Massereau se tourna tout d'une pièce vers elle et, croisant les bras :

« Que vient faire le colonel ici ? dit-elle.

— Dame ! vous le savez mieux que moi sans doute. Madame sa femme a-t-elle pas du bien de nos côtés ?

— Il a son homme d'affaires, sans compter mon mari qui s'est toujours occupé de ses intérêts. Ce n'est pas pour cela, non, non, Marie-Céline : il vient pour Léopold.

— Pour Léopold ?

— Tu sais aussi bien que moi qu'il est son tuteur.

— Et que le petit a ses dix ans. Comme le temps passe !

— Je ne souffrirai pas qu'il nous le prenne.

— Le prendre ! il pourrait nous le prendre?

— Pourquoi pas, puisqu'il est son tuteur ? Ah ! si M. Massereau avait voulu jouer des pieds et des mains, il aurait été nommé tuteur, et je ne serais pas toujours sur le gril, craignant qu'on ne me prenne un enfant que j'ai élevé, qui est le fils de ma nièce, qui sera mon héritier.

— C'est vrai qu'il est tout ça, madame.

— Je ne pourrai jamais m'habituer à me passer de lui.

— Ni moi. Il est taquin et endiablé, mais bon enfant. Gardez-le, madame, gardez-le. Qu'est-ce qu'il en ferait, M. le colonel ? Est-ce qu'il n'a pas un tas d'enfants, lui ?

— Et nous, nous n'avons que Léopold !

« Il le mettrait au collége. Quand il m'écrit, il ne me parle jamais que de ce collége.

— Mais le collége, c'est une école ; il n'en manque pas des écoles par la ville, madame.

— Pas comme celle qu'il lui faudrait. Mais il est bien jeune, et si M. Massereau s'y était bien pris, nous aurions tout droit de le garder. C'est lui qui pousse les Dauvellec à s'occuper de Léo-

pold; il leur écrit sans cesse, disant que je le gâte, qu'il est désagréable, tout cela sur le ton de la plaisanterie; mais à force de plaisanter on arrive à ses fins. »

Marie-Céline prit un air très-futé :

« Monsieur n'est-il point jaloux un brin, madâme ? dit-elle. Depuis quelque temps il est toujours après l'enfant, à table surtout. Il ne faudrait plus donner les meilleurs morceaux à M. Léopold, c'est cela qui fâche Monsieur.

— Léopold demande ce qui lui convient, il n'y a pas de mal à cela, et je me prive bien pour lui, moi. Mais ces hommes sont bien égoïstes, ma pauvre fille ! Tout pour eux, c'est leur devise. »

Marie-Céline baissa gravement la tête en signe d'assentiment.

« Aussi je me garderai bien de consulter mon mari en cette affaire, reprit Mme Massereau avec volubilité; si Léopold s'en allait, je mourrais d'ennui avec M. Massereau, qui devient une vraie marmotte.

— Dame ! ça lui fait du bien de dormir, madame; les gros hommes comme lui ont toujours un œil à moitié clos, à ce que j'ai remarqué. Pour dire le vrai, je crois qu'il mange un brin

de trop et qu'il aime trop les bons morceaux. Ça ne vaut rien pour la santé, disent les anciens.

— Mon mari est une bonne fourchette assurément, et je pense que nulle part il ne trouverait une cuisine meilleure que la sienne. Ah ! je lui passe bien cette manie-là : qu'il me laisse Léopold. S'il t'en parle, Marie-Céline, dis-lui bien que nous ne sommes pas disposées à le laisser faire. Ne t'en va pas abonder dans son sens comme tu le fais quelquefois. Il a envie de le lâcher, nous ne serons pas trop de deux à le retenir. J'ai aussi à te recommander de ne rien dire des espiègleries de l'enfant, pendant que le colonel est ici.

— Pourtant, madame, s'il fait de grosses bêtises comme c'est son habitude ?

— Nous l'en punirons après ; mais dans le moment, taisons-nous. Ces Dauvellec ne se connaissent pas en enfants, ils ont leur genre d'élever les leurs, qui sont gentils, je ne dis pas non, mais dont je n'aime pas les manières. Léopold serait très-malheureux chez ces gens-là.

— Ils peuvent donc le prendre tout de bon ? Je croyais que c'était pour faire peur à Léopold que Monsieur lui dit sans cesse quand il est méchant :

« — Attends, attends, Monsieur Je-veux, quand « ton tuteur va te reprendre, tu en verras de « belles ! »

— Eh ! s'il n'avait aucun droit sur lui, je ne m'embarrasserais pas de sa visite. Cependant, nous verrons bien. Tu n'as rien de pressé à faire à la cuisine, maintenant. Va conduire Léopold à l'école.

— L'heure est passée, madame.

— Qu'importe ! j'ai dit la semaine dernière qu'il était malade ; mais aujourd'hui il est nécessaire qu'il y aille, que cela lui plaise ou non. »

Ce disant, Mme Massereau se leva et descendit suivie de Marie-Céline, qui riait et qui disait :

« Il va geindre, faudra voir ! »

Lorsqu'elle franchit le seuil de sa cuisine, son sourire s'effaça et, bondissant vers le fourneau allumé :

« Bon Dieu ! dit-elle, quelle imagination il lui a pris ! Voyez, madame, tout mon beurre est fondu, il en a jusqu'au bout du nez. »

Léopold, assis les jambes pendantes sur un des angles du fourneau, le nez et le menton tout reluisants de graisse, creusait délicatement une pomme de terre fumante et, sans s'effrayer de

l'exclamation furibonde de Marie-Céline, glissa dans le trou du beurre emprunté à une assiette posée près de lui. Mais il n'avait pas remarqué que la chaleur du fourneau allumé atteignait l'extrémité du plat, et que d'un côté le morceau de beurre s'écoulait en huile.

Prendre son plat d'une main, le petit gourmand de l'autre, fut l'affaire d'une minute pour la vigoureuse cuisinière.

« C'est la dernière, ricana le petit garçon en léchant sa pomme de terre, je me moque bien que tu serres le beurre! »

Mme Massereau s'avança vivement entre eux, et, regardant Marie-Céline d'un air d'intelligence, lui faisant de la main un signe éloquent, elle dit:

« Allons, il ne le fera plus, il ne le fera plus. »

Et, se détournant vivement, elle entraîna Léopold qui faisait de triomphantes grimaces à Marie-Céline et lui tirait vilainement la langue. Ils arrivèrent l'un traînant l'autre dans la chambre du premier, qui était évidemment celle de l'enfant. Là, Mme Massereau lui fit passer un rapide examen et finalement prit une éponge mouillée.

« Viens que je te débarbouille, commanda-t-elle.

— Pourquoi? je ne veux pas me laver.

— Tu as du beurre sur le nez, sur les joues, partout. »

Léopold se plaça devant une glace et, devant ce qu'il vit, ne résista plus; mais pendant l'opération il demeura devant la glace, louchant, tirant la langue et se faisant le plus laid possible.

« Maintenant un coup de peigne, dit Mme Massereau de sa voix la plus suave, et te voici tout à fait gentil pour aller à l'école.

— A l'école? cria l'enfant, je ne veux pas aller à l'école.

— Voyons, mon Léo, ne te mets pas en colère, ton congé est fini, tu n'es plus malade.

— Je veux être malade!

— Ne fais pas le méchant comme cela. Où sont tes livres?

— Je ne sais pas.

— Cherche-les pendant que je mets mon chapeau, j'irai moi-même te conduire.

— Cela m'est bien égal!

— Voyons, sois gentil, mon Léo, cherche tes cahiers et tes livres. Je serai prête dans cinq minutes. »

Mme Massereau sortit, et Léopold chercha une

boîte de soldats de plomb qu'il se mit à aligner paisiblement.

« Léopold, as-tu tes livres et tes cahiers? demanda tout à coup la voix de Mme Massereau à travers la cloison.

— Je ne les ai pas trouvés, répondit Léopold, qui plaçait un canon sur son affût.

— Regarde dans le cabinet, ton sac de cuir doit être pendu à la patère. »

Léopold ne répondit pas.

« J'arrive, es-tu prêt? cria de nouveau Mme Massereau.

— Bon ! ce vilain cheval m'a écorché le doigt avec sa queue, dit le petit garçon ; pour sa peine je vais lui casser la jambe. »

Et il tordit la jambe de plomb du cheval au moment même où sa tante rentrait dans la chambre.

« Eh bien ! s'écria-t-elle, que fais-tu là?

— Je joue, je veux jouer aux soldats. »

C'en était trop pour Mme Massereau, qui n'était pas patiente et que la crainte aiguillonnait.

Elle fondit sur le petit désobéissant et le secoua vigoureusement par les deux bras en criant :

« Eh! tu veux donc que le colonel t'emmène?

— Où? dit flegmatiquement Léopold, qui n'avait ni peur ni mal.

— Mais chez lui, dans sa famille, où l'on te fera de la misère, va! et ce sera bien fait! Veux-tu te lever? veux-tu prendre ta casquette? Tiens, voilà ton sac. »

Elle entoura le cou de l'enfant d'une lanière de cuir verni.

Il la fit immédiatement repasser par-dessus sa tête, jeta son sac par terre et dit froidement :

« Je veux rester jouer aux soldats. »

Mme Massereau, qui avait ses raisons particulières de redouter la désobéissance de Léopold ce jour-là, le saisit de nouveau par les deux bras.

« Méchant enfant! s'écria-t-elle, tu veux donc qu'il t'emmène! Il t'emmènera. »

L'enfant se laissait secouer et, n'ayant toujours ni peur ni mal, observait le visage décomposé de sa tante.

« Il m'emmènera vraiment, si je ne vais pas à l'école? demanda-t-il.

— Oui, oui, et il fera bien.

— Je ne veux pas, dit Léopold. Mon sac! »

Mme Massereau se précipita sur le sac et repassa la lanière de cuir autour du cou de l'enfant.

« Vous me donnerez dix sous, marraine, dit Léopold, qui cherchait à faire valoir sa concession.

— Oui, oui, tiens, les voilà.

— Et ce sera Marie-Céline qui viendra me conduire, ajouta Léopold en empochant les dix sous.

— Pourquoi?

— Parce que.

— Au fait, elle a dû prévenir nos femmes de journée; ce n'est pas si loin, l'école. Va voir si elle veut y aller, car elle n'est pas commode tous les jours, elle non plus. »

Léopold descendit comme un trait dans la cuisine où Marie-Céline pérorait devant deux femmes diversement occupées.

« Marie-Céline, viens me conduire à l'école, dit-il.

— Ah bon! il s'agit bien d'école, monsieur Léopold; je vais paner mes côtelettes.

— Viens, te dis-je, reprit-il en la tirant par le coin de son tablier; nous passerons par chez ta tante qui fait des gaufres et j'en achèterai pour trois sous. »

Ces paroles triomphèrent de la résistance de Marie-Céline. Elle dénoua son tablier de toile et

suivit Léopold ; mais, s'arrêtant au bas de l'escalier :

« Madame, faites paner les côtelettes, dit-elle; vous savez bien que Monsieur est très-difficile pour cela.

— Allez, partez, répondit Mme Massereau, qui frémissait d'impatience sur la balustrade de son palier en surveillant ce départ, trop lent à son gré ; je me charge de tout. »

Ce n'était pas en effet le soin de sa maison qui l'embarrassait, elle possédait sur le bout du doigt la science précieuse du ménage, elle savait faire dresser un couvert dans les règles, ordonner la symétrie du dessert, au besoin cuire à point une côtelette et accommoder une fricassée de poulet. Sa basse-cour était renommée; elle avait su acclimater le faisan en Bretagne, et engraisser les oies. Mais autre chose est d'élever un petit dindon ou d'élever un enfant, et de cette science supérieure, Mme Massereau n'avait pas la moindre idée. Elle ne sortait jamais des soins matériels et les distribuait beaucoup plus maladroitement à son filleul qu'à ses petits animaux. Ses poulets et ses serins n'ayant pas reçu le don sublime de la liberté, et ne suivant jamais que leur instinct aveugle et sûr, ne se donnaient pas d'indigestions,

ne restaient pas blottis sous un édredon à l'heure saine de la promenade matinale, ne variaient pas sans cesse leur nourriture par caprice, ne se mettaient jamais en colère, ce qui est extrêmement malsain. Ils ne s'ennuyaient jamais, ce qui est non moins malsain et ce qui arrivait sans cesse à Léopold, que son caractère bizarre et volontaire condamnait à une solitude absolue.





CHAPITRE II

La question brûlante.

Quand le colonel Dauvellec et M. Massereau rentrèrent, ils furent introduits par Mme Massereau dans la salle à manger où le couvert était mis.

La vue de la table étincelante d'argenterie fit sourire M. Massereau.

« Ne nous fais pas attendre le dîner, Caroline, dit-il en consultant sa grosse montre d'or ; nos pendules retardent toutes de cinq minutes sur la ville. Midi va sonner, j'ai mis ma montre au cadran de la mairie. »

Mme Massereau répondit majestueusement :

« Tu attendras bien, Fortuné, que ton neveu soit revenu de l'école.

— De l'école ! s'écria M. Massereau avec une parfaite maladresse, il est allé aujourd'hui à l'école !

— Aujourd'hui il n'était pas indisposé, répondit sèchement Mme Massereau. Pourquoi veux-tu qu'il ait manqué la classe ? »

M. Massereau allait riposter, mais en ce moment entra une femme de service portant un hors-d'œuvre sucré qui se couronnait d'un petit nuage de vapeur odorante. Il sourit, aspira la bouffée qui l'atteignit au passage, et, clignant tendrement de l'œil :

« Voilà un soufflé au riz où tu as mis la main, Caroline, dit-il d'un petit ton prophétique.

— Sans doute : ne sais-je pas combien tu es difficile pour les soufflés ?

— Et aussi combien je les aime ! Un soufflé bien fait, colonel, est le meilleur des entremets. N'est-ce point votre avis ?

— C'est du moins l'avis de ma femme, je crois, répondit le colonel en souriant, car j'en vois souvent paraître sur ma table.

— Oh ! vous avez aussi une femme précieuse,

mon cher. Même au temps où l'on parlait avec enthousiasme de son talent sur le piano, j'admirais, moi qui ne suis pas artiste, la bonne tenue de sa maison et sa façon de recevoir.

— Elle a en effet le talent suprême de n'ignorer et de ne négliger aucun de ses devoirs, répondit sérieusement M. Dauvellec.

— Caroline, nous mettons-nous à table? demanda M. Massereau.

— Si vous voulez, répondit Mme Massereau ; j'attends Léopold. »

Elle se dirigea vers la porte qui s'ouvrit devant le petit garçon. Toute fière de le voir apparaître en écolier, son sac de cuir en bandoulière, la figure et les mains tachetées d'encre, elle le conduisit au colonel, puis l'emmena en disant :

« Messieurs, le dîner va être servi, je ne vous demande qu'une minute pour débarrasser Léopold de tout cet attirail. »

Cela dit, elle l'emmena dans la chambre du premier, procéda à son débarbouillement, puis lui prenant les deux mains :

« Léopold, dit-elle rapidement, tu vas être sage à table.

— Oui, répondit-il en pleurnichant, je m'ennuie à l'école.

— Tu ne demanderas rien, tu ne sentiras rien, tu ne diras rien.

— Ah! bien, marraine, ce sera amusant! Et qu'est-ce que tu me donneras pour cela?

— Un congé de trois jours quand ton oncle sera parti.

— Et après?

— Une boîte de pastilles de chocolat.

— Et après?

— Comment, ce n'est pas assez!

— Non, il faut que tu me promettes de m'acheter le petit chariot qui est à la montre du marchand de joujoux.

— Je l'achèterai.

— Et j'irai dîner à la cuisine, si j'ai faim, et manger de tout?

— Oui.

— Tu diras cela à Marie-Céline.

— Mais certainement. Viens. »

Elle l'emmena dans la salle à manger et le dîner commença. Léopold, raide comme un petit piquet, tint parole et n'adressa à sa tante aucune réclamation saugrenue. Celle-ci d'ailleurs ne le perdait pas de vue et au moindre geste indiscret, elle lui lançait un coup d'œil plein d'intelligence, d'autant mieux compris que le colonel



« Léopold, dit-elle rapidement, tu seras sage à table » (Page 31.)

intimidait beaucoup l'enfant, qui ne demandait qu'une chose, c'était que ce repas ennuyeux finît.

Quand le café parut sur la table, Léopold se leva et partit comme une flèche.

« Comme Léopold a été sage aujourd'hui, dit M. Massereau en se servant du sucre; je lui ferai mon compliment.

— Trop sage, remarqua le colonel : il a à peine mangé.

— Ce qu'il n'oublie jamais cependant, continua M. Massereau en riant. Votre rosette et vos moustaches l'ont pétrifié, ce gamin! Nous verrons bien s'il sera aussi guindé ce soir.

— Il se tient généralement bien en société, remarqua Mme Massereau avec une gravité vraiment comique.

— Pas dans la nôtre, pas dans la nôtre, Caroline.

— La nôtre, répeta Mme Massereau avec agacement, la nôtre est celle de tous les jours.

— Oh! certes, il en a l'habitude, il n'en a que trop l'habitude. Allons, ne me fais pas des yeux en revolvers ; il a été gentil aujourd'hui, très-gentil, restons-en là et parlons d'autre chose.

— S'il vous plaît, mon cher ami, dit le colonel en s'essuyant les moustaches, nous épuiserons d'abord ce sujet. Léopold est bien pour quelque chose dans mon voyage. »

Mme Massereau devint très-rouge, puis très-pâle. M. Massereau se versa une nouvelle tasse de café, sentant bien que la question entrait sur un terrain brûlant.

« Je crois, reprit gravement M. Dauvellec, qu'il est temps de le mettre au collége.

— Au collége? répéta Mme Massereau d'une voix à peine distincte.

— Si jeune! ajouta M. Massereau qui compatissait à l'émotion éprouvée par sa femme.

— Dans le testament de son père, il est dit qu'il y sera placé à neuf ans.

— C'est une horreur! s'exclama Mme Massereau.

— Elle y est. L'an dernier, je vous ai écrit pour vous rappeler le devoir qui m'incombait comme tuteur, vous avez paru si désolée que je vous l'ai laissé un an de plus. L'année est ecoulée, ma chère Caroline.

— Mon cousin, vous avez dit jusqu'à ce qu'il se soit fortifié, s'écria Mme Massereau.

— Pardon, je vous l'ai laissé dire. Je vous as-

sure que je suis désolé de vous infliger cette contrariété.

— Jusqu'à ce qu'il se fût fortifié, répéta avec entêtement Mme Massereau ; c'était convenu.

— Nulle convention, ma cousine, ne peut remplacer la volonté formelle du chef de la famille, exprimée dans un testament légal. Je ne saurais comme tuteur accepter cela, et d'ailleurs en cette année que vous aviez réclamée il ne s'est pas fortifié, au contraire.

— Il est d'un tempérament excessivement délicat.

— C'est un malheur. Eh bien ! la vie de collége aura raison de cette délicatesse.

— Elle est faite pour cela ! s'écria M. Massereau.

— Toi d'abord, Fortuné, tu n'as jamais pu souffrir ce pauvre enfant, s'écria Mme Massereau.

— Ma femme, que dis-tu là ? je l'ai bel et bien souffert ; mais je ne te le cache pas, sachant que, un jour ou l'autre, nous serions délivrés de lui...

— De lui !

— Je veux dire de la responsabilité, de la très-lourde responsabilité de son avenir. Si ton pauvre neveu a nommé le colonel tuteur et maître absolu de son fils, c'est qu'il avait ses raisons.

— Il te connaissait si personnel, si incapable d'élever un enfant !

— Voyons, Caroline, dis *nous*, dis seulement *nous*, et ce sera très-bien. Il nous reconnaissait si incapables d'élever un enfant ! Franchement, ma femme, ce n'est pas notre fait et nous n'avons pas grâce d'état pour cela. Toi, tu gâtes indignement ce petit Léopold ; moi je le bouscule et je le tyrannise pour ce dont il est bien innocent. Car enfin, que diable ! il n'a pas apporté la paix dans notre ménage, ce pauvre enfant-là. Il n'est pas de jour où je ne me dise qu'il y est de trop. »

M. Massereau était lancé, il ne voyait pas tout ce qui s'amassait de dépit entre les deux petits bandeaux bien lisses de sa femme ; mais M. Dauvellec pressentit qu'un mot de plus déchaînerait un de ces orages conjugaux dont il avait été parfois le témoin, et, s'adressant au discoureur :

« Mon cher Massereau, dit-il, je vous demanderai de me laisser traiter cette délicate affaire avec ma cousine, à laquelle je serais fâché de causer la moindre peine. Si vous vouliez me précéder chez le notaire pour presser un peu les écritures de son clerc, vous me rendriez service, car vous savez bien que je pars demain.

— C'est bien vous me renvoyez, dit M. Massereau en saisissant son chapeau, je m'en vais. Ma femme et moi n'avons jamais été du même avis en cela. Qu'elle s'arrange de votre pupille avec vous. »

Et saluant gracieusement de la main, il sortit.

Le colonel s'approcha de madame Massereau :

« Maintenant, causons raison, dit-il doucement. comme des personnes qui accomplissent un devoir. »

Cela dit, il développa brièvement les raisons qui l'amenaient à ne plus transiger avec ses obligations de tuteur. Il avait outre-passé de près de deux années la date posée pour l'entrée de Léopold au collége; toutes les carrières nécessitaient désormais une éducation commencée de bonne heure; plus on attendrait, plus la vie de collége paraîtrait dure à l'enfant: il n'y avait plus à hésiter, tout retard lui serait préjudiciable à tous les points de vue.

« C'est uniquement pour vous expliquer cela que je suis venu en personne, dit-il en terminant. A toutes mes lettres vous avez opposé des fins de non-recevoir. Je sais que Léopold vous manquera; mais vous le retrouverez aux vacances. Je n'ai pas l'intention de vous l'enlever,

je remplis simplement le mandat que ma sœur m'a confié en mourant. »

Mme Massereau l'avait écouté avec irritation.

« Je sais bien que ce testament vous donne tous les droits, dit-elle amèrement. Dans la famille, il en a toujours été ainsi. J'ai toujours eu les charges, pas autre chose. J'aurais trouvé juste que vous m'eussiez laissé Léopold jusqu'à douze ans »

Le colonel hocha la tête.

« Mais dans tous les cas, vous ne le redemandez pas maintenant ; les vacances vont recommencer......

— Dans huit jours ; mais je pensais profiter de mon voyage pour le conduire chez mon frère, où je passe seulement deux jours. Je l'ai annoncé. »

Une contrariété très-vive se peignit sur le visage de Mme Massereau :

« Vous tenez à ce voyage? dit-elle.

— Beaucoup, et je tiens aussi à ce qu'il passe quelques semaines de vacances avec mes enfants. Le régime du collége lui paraîtra moins rude au sortir d'une famille où tout marche quelque peu militairement.

— Vous voulez me l'enlever, voilà.

- Ma chère cousine, il serait plus juste de dire qu'il vous est obligatoire de me le rendre. Encore une fois, songez que je suis le chef d'une nombreuse famille, le père de quatre enfants, et que chez nous le besoin d'un cinquième ne se fait nullement sentir. Je n'agis que par conscience, pour le plus grand bien de l'enfant. En le réclamant, j'use strictement du droit que le testament de son père m'a conféré.

— Oh ! vous avez la loi pour vous, je le sais; sans cela, il n'y aurait pas de raison qui tienne. Je sais aussi bien que personne où est le mieux pour les gens qui me sont quelque chose, et je ne laisserais point à d'autre le soin de les rendre heureux. Je n'élève point si mal Léopold. A-t-il jamais manqué de quelque chose? Je ne prenais point vos lettres au sérieux, je pensais toujours que, étant vous-même chargé d'enfants, vous me le laisseriez.

— Je vous l'ai laissé deux ans, ma cousine. Voilà deux ans que j'ai le devoir strict de m'en occuper. Le laisser cette année équivaudrait à me démettre de mes fonctions de tuteur.

— Est-ce que vous en auriez l'idée?

— Non : un pareil legs est sacré, on n'a jamais le droit de le refuser. »

A cette réponse prononcée avec fermeté, Mme Massereau comprit qu'elle ne modifierait pas les résolutions du colonel, et changea soudain le sujet de conversation.

Après quelques minutes d'entretien banal, ils se séparèrent. Le colonel alla rejoindre M. Massereau chez son notaire, après avoir dit à Mme Caroline :

« Vous savez que je prends le train d'une heure trente, demain. »

Ce qui voulait clairement dire :

« N'oubliez pas de préparer les bagages de mon pupille. »

Mme Massereau fit un signe de tête affirmatif; mais à peine le colonel eut-il tourné les talons qu'elle se précipita dans le couloir à la rencontre de Marie-Céline en s'écriant :

« Il le veut, il le veut absolument; mais il ne l'aura pas ! »





CHAPITRE III

Partie gagnée.

S'il est un instant dans la journée où Léopold mérite son nom de monsieur Je veux, c'est bien à l'heure de son lever. D'abord se lever est pour le petit paresseux toute une affaire.

Cela se passe ordinairement ainsi :

Sa tante ou Marie-Céline l'appelle une fois, deux fois, trois fois. Il feint de dormir. On va le secouer.

Il grogne ou il rit. Enfin, le voici debout, bien éveillé, à moitié habillé, mais déjà plongé jus-

qu'au cou dans ses caprices. C'est sa marraine qui fait sa toilette, ce qui ne la fait pas marcher plus vite. Il a le pied en l'air pour enfoncer sa bottine. « Mon canon ? » crie-t-il. Il lance la bottine en l'air et court, à cloche-pied, chercher un petit canon qu'il veut visser sur son affût. Sa marraine met à grand'peine la main sur lui, et la toilette se continue. Mais ce malheureux canon qu'il faut sans cesse changer de main est un véritable élément de désordre. Mme Massereau finit par le lui arracher des mains et va le rejeter dans la boîte à joujoux.

Elle n'a eu que le temps de se détourner, Léopold est parti, et une toupie vient virer entre les jambes de la pauvre marraine. Elle le rattrape une seconde fois et le traîne auprès du lavabo.

Alors c'est une cascade du mot favori de l'enfant : je veux.

« Je veux de la pommade.

« Je veux faire ma raie.

« Je veux nouer ma cravate. »

Cet exercice de l'habillement de l'enfant gâté est certainement de nature à donner une courbature morale et physique à la personne qui y participe, et cependant Mme Caroline l'aime. Quand son mari survient et lui crie avec impatience :

« N'est-il pas temps de laisser ce grand garçon-là s'habiller tout seul? »

Elle le regarde de travers et s'oppose énergiquement à ce que l'essai soit tenté. Si Léopold s'habillait tout seul, mais il n'aurait plus besoin d'elle; mais il s'habituerait à se passer d'elle. Il faut qu'elle l'habille, elle l'habillera. Pauvre Mme Massereau! elle ne sait pas faire l'autre toilette, la toilette du caractère, la toilette du cœur. Voilà cependant une parure à laquelle il faut présider bien plus longtemps encore, et qui ne se fait guère toute seule non plus.

Oh ! certes il est bien doux de chausser de tout petits pieds, de démêler une soyeuse chevelure; mais ce n'est là que la moindre partie de la tâche maternelle. Les pieds grandissent, la chevelure tombe vite sous le ciseau; il faut bien que l'amour grandisse aussi et remonte jusqu'à l'âme. Alors viennent d'autres soins, des soins plus délicats encore. Quand l'esprit d'un enfant s'habille tout seul, il risque fort de se bien mal vêtir, et il a grand besoin de l'autorité, sinon de la main de sa mère.

Le jour du départ du colonel, ce fut à Marie-Céline que fut dévolue la corvée d'habiller Léopold. Mme Massereau, sortie mystérieusement

de très-grand matin, n'était pas revenue à huit heures, et Léopold, s'ennuyant lui-même sous ses draps, avait appelé Marie-Céline, qui était vite accourue.

Malgré son empressement, elle fut accueillie par de grands cris. Léopold trouvait qu'elle n'était pas venue assez vite et s'habillait furieusement, tout à l'envers.

« Mais, monsieur, on met ses bas avant son chapeau, cria Marie-Céline en le voyant courir pieds nus et tendre la main vers sa casquette.

— Je veux mettre ma casquette, répondit-il majestueusement.

— Mettez-la, c'est drôle; mais si cela vous plaît, ça m'est égal. Allons, asseyez-vous, voici vos bas.

— Arrange-les.

— Voilà les deux pieds rentrés, allons, vite.

— Je veux que tu me les mettes toi-même.

— Bon, est-ce que vous êtes manchot, ce matin ? Un homme de votre âge... Vous le voulez, c'est bien. Donnez-moi votre pied.

— Lequel ?

— Celui que vous voudrez.

— Tiens, en voilà un ; non, voilà l'autre. Aimes-tu mieux celui-ci, ou bien celui-là ? »

Et ses deux pieds se levaient et se baissaient alternativement devant le visage de Marie-Céline agenouillée.

« Je ne vas pas rester ici une éternité comme madame, dit-elle enfin ; quel petit feignant vous faites !

— Ah ! tu m'appelles feignant ; attends ! attends ! »

Et l'enfant, s'échappant, alla prendre une petite cravache, et la fit cingler autour de Marie-Céline, qui se mit à courir de ci, de là, renversant les chaises, entraînant les vêtements, riant et maugréant tout à la fois.

« Ah çà ! est-ce fini? dit elle enfin, moitié rieuse, moitié fâchée. Si M. le colonel vous entend, il va arriver, vous aurez grand'honte, et ce sera bien fait. »

Au moment même où Marie-Céline proférait cette menace, la porte s'ouvrit devant Mme Massereau.

Elle était rouge et fort inquiète.

« Eh bien ! dit-elle, pourquoi Léopold s'est-il levé sitôt, aujourd'hui?

— Madame, il est neuf heures, répondit Marie-Céline en jetant un coup d'œil vers la pendule.

— Cette pendule avance. Je ne veux pas qu'il se lève ce matin, il est malade.

— Moi! cria Léopold en sautant à pieds joints par-dessus un tabouret.

— Mais oui, répondit Mme Massereau en baissant instinctivement la voix; si tu n'es pas malade, le colonel t'emmènera; il faut te recoucher.

— Non! oh! non.

— Je t'en prie.

— Me ferez-vous servir à déjeuner, marraine?

— Oui, oui, on va te faire du chocolat.

— Et des grillades?

— Et des grillades, tout ce que tu voudras. Et tu joueras dans ton lit quand le colonel ne sera pas là. Allons, Marie-Céline, ôte-lui sa veste. Il n'est pas chaussé, ce sera vite fini. Pourquoi donc avez-vous ouvert la porte du cabinet de toilette? Voulez-vous que le colonel entende tout ce qui se fait ici? »

Elle alla prêter l'oreille, et, n'entendant aucun bruit, ferma la porte.

« Il dort encore probablement, dit-elle; il s'est couché si tard! »

Le colonel ne dormait pas, il se faisait la barbe dans son propre cabinet de toilette, et n'avait



« Ah ! tu m'appelles feignant ; attends ! attends ! » (Page 47.)

pas perdu un détail de la scène du lever de Léopold.

« Une autre fois, ne laissez pas cette porte ouverte, recommanda Mme Massereau en revenant s'asseoir près du lit où Léopold s'était blotti, c'est très-imprudent quand la chambre jaune est occupée. »

Elle respira longuement et reprit :

« Je suis allée ce matin au télégraphe. J'avais arrangé de faire venir mon frère et ses enfants dîner avec nous, ce qui m'eût été prétexte sérieux pour retenir Léopold. J'ai attendu une heure la réponse. Mon frère est à sa plantation, et sa femme m'a fait répondre que, sa petite fille étant prise de la rougeole, elle ne pouvait quitter sa maison. C'est un véritable contre-temps. Alors j'ai pensé que tu pouvais faire un peu le malade. Il n'y a pas de meilleur moyen que celui-là pour arrêter les voyages.

— Où aurai-je mal, marraine? demanda Léopold en souriant malignement.

— Voyons. Tu as ici, sous le menton, un peu d'engorgement depuis ta dernière bronchite. Puis là, près de l'oreille, il y a un peu de rouge Regarde, Marie-Céline ; oui, c'est rouge, c'est très-rouge.

— C'est l'effet de la cravache sans doute, madame. En voulant m'attraper, je crois qu'il s'est donné un coup.

— Je vous assure qu'il a des rougeurs et la rougeole est dans les environs.

— Je ne veux pas être vraiment malade ! s'écria Léopold avec effroi.

— Tu ne le seras pas, mais tu peux bien rester tranquille une matinée.

— Oh ! oui et je peux toujours avoir mal aux dents. Marie-Céline, va donc bien vite faire mon chocolat.

— Sers celui du colonel, ajouta Mme Massereau ; je ne suis pas sûre qu'il déjeune et il ne faut pas qu'on trouve Léopold mangeant. »

Marie-Céline disparut et se représenta bientôt portant un bol fumant.

« Marraine, voici mon chocolat, mon chocolat ! chanta Léopold.

— Chut ! chut ! dit Mme Massereau qui arrivait traînant une caisse noire sur laquelle se voyait une large étiquette portant cette adresse : « Monsieur Léopold Massereau. »

— Mon Dieu, dit-elle, comme le temps passe ! voilà la demie qui sonne. Dépêche-toi, Léopold ; si ton oncle arrivait !

— Le voici, ma foi ! dit Marie-Céline ; je reconnais son pas. »

Mme Massereau n'eut que le temps de passer le bol au bord de la ruelle et de jeter dessus, comme un voile, le pan du drap de lit.

M. Massereau entrait.

« Eh bien ! dit-il, que devient ce paresseux de colonel ? voilà une grande heure que je l'attends sur la place. Dieu ! et l'enfant est encore dans son portefeuille ! Qu'est-ce que cette simagrée, Caroline ?

— Léopold n'est pas bien, mon ami.

— Je suis très-malade, gémit Léopold la tête enfoncée dans son oreiller.

— Cette maladie est venue bien subitement, il faut l'avouer. Léopold, avoue-le-moi, tu as été manger à la cuisine et tu t'es donné une indigestion. Tu ris sous cape, je le vois bien, ce n'est pas grave. Ma chère amie, il n'y a qu'un moyen de replanter très-vite cet enfant sur pied, c'est de le mettre à la diète.

— Il y sera toute la journée, il est toujours prudent de faire diète lorsqu'on n'est pas dans son assiette.

— C'est le remède des remèdes, » continua M. Massereau trompé par cette feinte soumission.

Et se mettant à marcher le long du lit de Léopold il répéta :

« C'est le remède des remèdes, je l'ai toujours vu appliquer avec succès. Dans mon enfance, les médecins ne droguaient pas leurs malades comme ils le font aujourd'hui. La diète, la diète, la diète, c'était leur grand remède. »

En prononçant magistralement ces mots, il fit deux ou trois pas rapides qui l'éloignèrent du lit.

Léopold se pencha vers Mme Massereau.

« Oh! soupira-t-il, voyez comme il fume! »

La vapeur du chocolat avait traversé la toile et se condensait en une petite colonne ondoyante qui allait évidemment les trahir.

« Fortuné, dit Mme Massereau en marchant au-devant de son mari, le colonel est bien en retard, ce me semble. Il est peut-être indisposé, va donc prendre de ses nouvelles.

— Indisposé, lui! C'est un homme de fer. Cependant je vais frapper à sa porte. »

Il sortit par le cabinet de toilette, et Mme Massereau, courant à Léopold :

« Bois vite, commanda-t-elle.

— C'est comme chez les rats, dit Léopold en se mettant sur son séant.

Il n'était point un sot; il s'était souvent amusé à lire les fables de la Fontaine, et, tout en dégustant son chocolat, il récita à demi-voix celle qui traite du dîner du rat des champs chez le rat de ville.

En toute autre occasion, Mme Massereau n'aurait pas manqué d'admirer son esprit, mais en ce moment son métier de guetteur absorbait toutes ses facultés, et l'érudition de Léopold l'impatientait.

Au moment même où elle déposait entre les mains de Marie-Céline la tasse révélatrice, M. Massereau et le colonel, faisaient leur entrée. Les grosses moustaches de l'officier se soulevèrent sous un bon rire lorsqu'il aperçut la tête ébouriffée de Léopold enfoncée dans l'oreiller.

Après avoir souhaité le bonjour à Mme Massereau, il se tourna vers le lit et demanda :

« A quelle heure se lève donc mon pupille?

— Oh! colonel, de très-bonne heure; c'est un enfant qui ne peut rester dans son lit une fois éveillé; mais le voilà pris d'un... d'une indisposition, et obligé de garder la chambre.

— Qu'a-t-il? »

Le colonel s'était approché et considérait gravement Léopold qui fermait obstinément les yeux.

— Il souffre depuis longtemps des bronches. Voyez, c'est légèrement engorgé ici, et ce matin il avait des plaques rouges sur la peau.

— Il a, ma foi! très-bonne mine, dit M. Massereau qui regardait le malade par-dessus ses lunettes. Montre-nous ta langue, gamin. »

Léopold obéit comme à regret.

« Comme elle est chargée! s'écria Mme Massereau.

— Elle est superbe, dit le colonel; ce n'est rien, ma cousine, ne vous alarmez pas et faites-le se lever.

— Ah! colonel, je n'oserais avant d'avoir vu le médecin. Songez donc à l'effet que pourrait avoir un refroidissement! Le pauvre enfant! J'étais bien décidée à le laisser partir avec vous: voyez, sa malle est faite.»

Et Mme Massereau indiqua d'un grand geste la petite caisse noire ornée de la blanche étiquette.

« Tiens, tiens, ce n'est donc pas une farce! » grommela M. Massereau qui regardait alternativement la figure rose de Léopold et la figure entêtée de sa femme.

Et, frappant un coup de canne sur le parquet:

« Nous allons bien voir, grommela-t-il. Caro-

line, il faudrait faire appeler le médecin, ajouta-t-il en la regardant fixement.

— Je n'y manquerai pas, répondit-elle en calmant d'un geste Léopold qui, à ce mot, avait bondi sous ses couvertures; je vais envoyer chez lui.

— Ce n'est pas la peine : en nous rendant chez le notaire, nous passons devant sa porte, reprit le vieillard mis en défiance par le mouvement de Léopold.

— Mon Dieu! Fortuné, dit Mme Massereau qui dominait mal son impatience, ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas et occupe-toi de mon cousin, qui n'a pas de temps à perdre; tu ne sais pas faire les commissions. Celle-ci me regarde, j'ai toujours soigné nos malades, c'est ma spécialité.

— C'est bon, c'est bon, grommela M. Massereau qui voyait avec un dépit secret s'échapper l'occasion d'être débarrassé de l'enfant gâté; nous verrons bien. Nous déjeunons à onze heures, je crois?

— A onze heures précises.

— C'est bon, c'est bon. Venez-vous, Dauvellec? Je suis sûr que nous trouverons ce gamin-là sur pied en rentrant. »

Et faisant passer M. Dauvellec devant lui, il descendit lentement le vieil escalier.

En passant devant la cuisine, il s'arrêta.

« Marie-Céline, dit-il à demi-voix, es-tu pour quelque chose dans l'invention de la maladie de Léopold ?

— Moi, monsieur, je n'invente rien, vous savez bien, pas même les sauces que vous désirez.

— C'est bon, tu plaisantes, il n'est point malade. Une seule question : a-t-il déjeuné ? Ça sent terriblement le chocolat par ici. »

Marie-Céline se mit à rire bruyamment.

« Quand vous êtes malade, monsieur, on vous sert du café, dit-elle, et quand il est malade, lui, il boit du chocolat.

— C'est bon, il n'a pas été mis à la diète, il n'est point malade du tout, grommela M. Massereau ; c'est une farce qu'on nous joue, une véritable farce. »

Et il rejoignit le colonel.

Pendant qu'ils vaquaient à leurs affaires, la pauvre Mme Massereau demeura geôlière de l'enfant gâté qui s'était d'abord amusé de son rôle de malade, mais qui commençait à le trouver fastidieux.

Il fallut que la pauvre femme employât tour à

tour la persuasion et la force pour le retenir dans ce lit, où son aveugle tendresse le consignait jusqu'à l'heure du départ. Une ou deux fois elle dut appeler Marie-Céline à son secours, car Marie-Céline, avec sa façon gaie de dire les choses, réduisait plus facilement Léopold à la raison.

Enfin l'heure si impatiemment attendue du déjeuner sonna, et Mme Massereau poussa un soupir de soulagement en entendant le pas des deux hommes dans l'escalier. Léopold était tranquille dans son lit soigneusement bordé.

« Eh bien, comment va le malade? demanda le colonel en marchant droit à lui.

— L'état n'a pas changé, répondit évasivement Mme Massereau.

— Il a toujours mal aux dents? dit M. Massereau.

— Toujours.

— Et l'engorgement n'a pas diminué?

— Non, au contraire.

— Voyons cela. »

Mme Massereau découvrit délicatement le cou de Léopold qui était rouge jusqu'aux oreilles de l'agitation qu'il s'était donnée.

« Il a tout simplement le sang à la tête, » dit M. Massereau.

Et, plongeant la main dans la vaste poche de son paletot, il ajouta :

« Le docteur que j'ai rencontré m'a dit que cela ne serait rien et qu'une petite application de sangsues en aurait raison. J'ai fait une visite au pharmacien, et voici les deux jolies petites bêtes qui vont soulager instantanément notre malade. »

Et il plaça devant les yeux soudainement écarquillés de Léopold une petite fiole où s'allongeaient deux maigres sangsues.

L'enfant se dressa sur son séant :

« Je ne veux pas de sangsues ! cria-t-il, je ne suis pas malade ! je veux me lever !

— Le remède opère déjà, dit le colonel gaiement.

— M. Massereau a parfois des idées absolument absurdes, dit Mme Massereau en foudroyant son mari du regard. Il a voulu effrayer cet enfant, pas autre chose. Léopold, recouche-toi, je t'en prie, tu vas prendre froid. Ton oncle plaisante, c'est une simple plaisanterie. »

Mais Léopold avait les yeux fixés sur la petite fiole que son oncle faisait miroiter devant ses yeux, et il répondit résolûment :

« Je veux me lever, je ne suis pas malade ;

c'est vous, marraine, qui m'avez dit de l'être.

— Parfait, parfait! s'écria M. Massereau qui riait aux larmes; la maladie était commandée, je m'en doutais, je m'en doutais!

— C'est assez plaisanter, dit Mme Massereau aigrement; voilà plus de quinze jours que Léopold manque l'école à cause de ses dents, et je ne vois aucun plaisir à se faire garde-malade.

— Aucun, certainement, se hâta de dire le colonel, surtout avec un malade de cette espèce. Ma cousine, ne vous tourmentez pas, je renonce à emmener Léopold chez mon frère, il n'y serait pas possible. Mais, ajouta-t-il d'une voix ferme en remarquant le mouvement de joie que Mme Massereau ne put retenir, le jour où je serai installé à Coutances, je l'enverrai chercher. Il faut qu'il entre à la Flèche à la fin des vacances, et par conséquent qu'il fasse un peu quarantaine chez moi. Autrement il ne pourrait jamais s'assouplir sous une discipline nécessaire mais inexorable. J'ai laissé toute latitude à votre rôle de mère; je vous en prie, n'entravez pas inutilement désormais mon rôle, non moins sérieux, de tuteur.

— Il partira, c'est moi qui vous le dis, affirma M. Massereau; que diable! nous n'attendrons pas que vous nous envoyiez les gendarmes. Et mainte-

nant, allons déjeuner, j'entends sonner la petite cloche. Que fais-tu de ton malade, Caroline? La comédie est jouée, il me semble, il pourra bien déjeuner avec nous.

— Il nous retarderait, répondit Mme Massereau; malade ou non, il déjeunera dans sa chambre. »

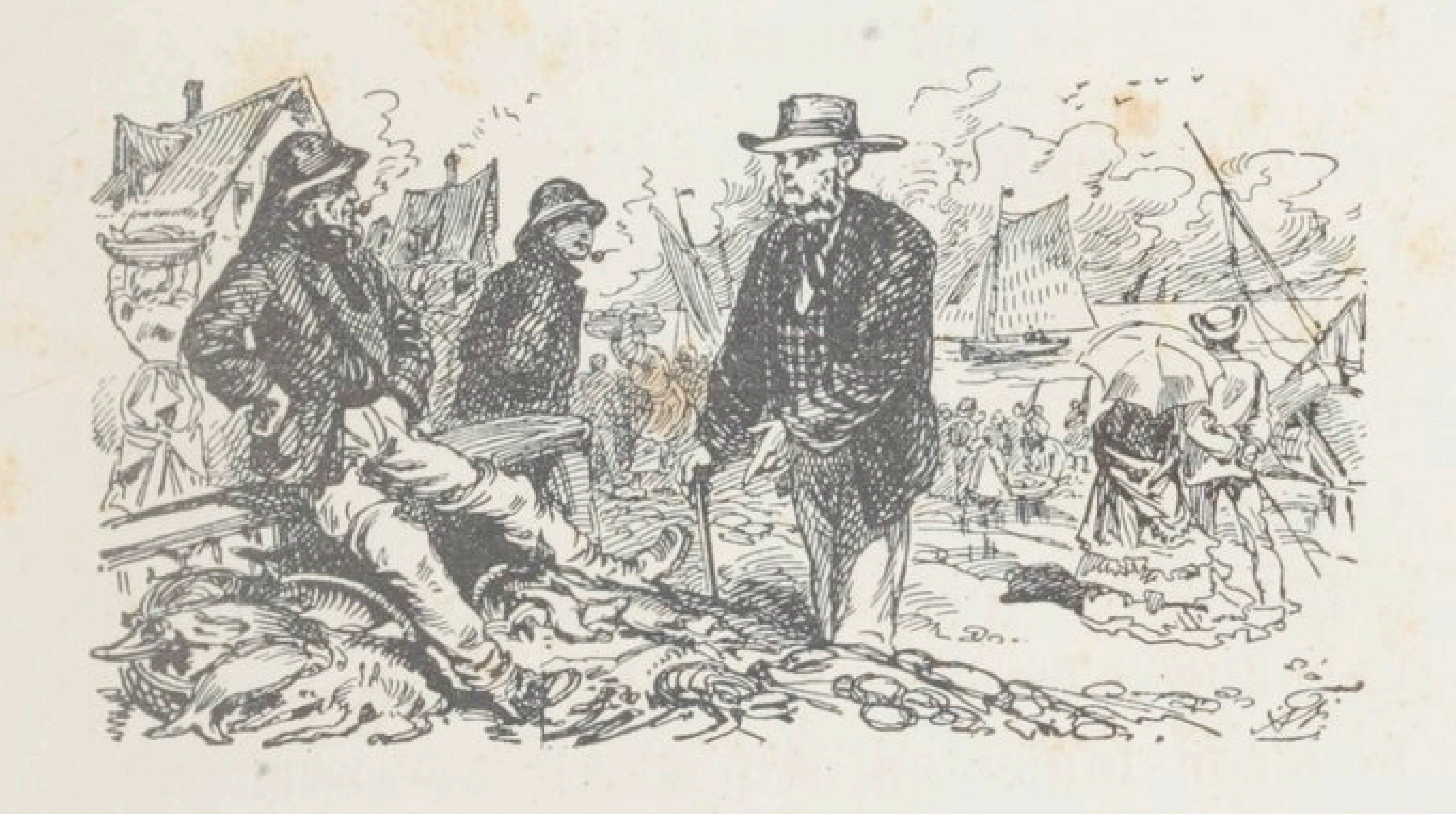
Et, s'approchant de Léopold déjà levé pour protester, elle lui glissa dans l'oreille cette séduisante promessse :

« Reste bien tranquille, on t'apportera de tout dans ton lit, et après le départ du colonel je viendrai t'habiller. Surtout pas un mot : il serait capable de t'emmener quand même. »

Cela dit, elle rejoignit les deux convives en murmurant :

« Nous verrons bien ! et d'ailleurs c'est toujours du temps de gagné. »





CHAPITRE IV

La goutte d'eau.

Comme les rues de la petite ville de Chatel sont nettes et reluisantes ! De grandes pluies d'orage sont venues remplacer le balayage souvent oublié; elles ont enlevé de dessus les pavés inégaux jusqu'aux plus légers atomes de poussière.

Dans les rigoles mal dessinées au milieu des petites rues étroites, coulent encore de gros ruisseaux gonflés, et la tempête de la veille se fait sentir par de soudaines rafales qui transforment les parapluies en de grosses et laides tulipes,

qui enlèvent les chapeaux les plus solides et qui retroussent très-coquettement les coiffes de mousseline des paysannes. C'est jour de marché, et l'on vient contre vent et marée de la campagne à Chatel.

Il est donc tout simple que les robustes paysans, le chapeau assujetti sur la tête par un mouchoir noué sous le menton, et que les fermières chargées de corbeilles remplies de fruits et de légumes affrontent les rafales et les ondées. Mais on se demanderait pourquoi M. Massereau s'expose de gaieté de cœur à ce vent furieux et pourquoi il se promène péniblement dans ce marché en plein air, la main droite sur son chapeau qui a déjà fait mainte excursion parmi les tas de pommes de terre nouvelles, et la main gauche occupée à rabattre les pans de sa redingote qui viennent sans cesse lui caresser le visage. Hélas! il faut bien l'avouer, c'est son défaut capital, la gourmandise, qui le conduit sur cette place encombrée. L'orage qui soulève les profondeurs de la mer amène tout à coup à sa surface des légions de poissons; il se fait instantanément sur tout le littoral des pêches abondantes qui débordent sur tous les marchés voisins.

« On annonce une marée superbe, avait dit

M. Massereau à sa femme le matin même; il en arrivera bien quelque peu jusqu'à nous. Voilà bien longtemps que je n'ai mangé de poisson frais, je vais surveiller l'arrivage. »

L'arrivage ne se fit pas attendre. Bientôt se présentèrent des pêcheurs coiffés de leur *suroë*, portant de larges paniers remplis de maquereaux diaprés. Il y en avait de toutes les tailles, et les marchands ayant voyagé de nuit, les poissons étaient encore tout étincelants et tout raides.

M. Massereau passa plusieurs fois d'un air indifférent entre les tas gluants; puis avisant tout à coup un très-beau maquereau aux yeux brillants, et une sole blonde d'une épaisseur respectable, il en débattit le prix, donna son adresse, et retourna triomphalement chez lui.

« Eh bien! monsieur, nous apportez-vous notre déjeuner? demanda Marie-Céline d'un petit air goguenard.

— Mon oncle, avez-vous des poissons? demandait en même temps Léopold qui se mêlait de plus en plus de la cuisine et de la fabrication du menu.

— J'en ai, j'en ai, il va vous en arriver. D'abord une sole que vous frirez pour le dîner; puis un

maquereau superbe que vous mettrez ce matin, à la maître d'hôtel.

— Les maquereaux, c'est bien meilleur frit! s'écria Léopold; je suce la tête, c'est très-bon: je veux qu'il soit frit.

— Monsieur Je-veux n'a rien à dire ici, » grommela M. Massereau en pinçant l'oreille de l'enfant gâté qui se mit à crier de rage.

Et, se tournant vers sa femme qui entrait:

« Est-ce que ce monsieur va commander à la cuisine maintenant? ajouta-t-il.

— Mais non, mais non; laisse-le donc, Fortuné. Qu'y a-t-il?

— Il y a que j'ai acheté un maquereau et que je le veux à la maître d'hôtel.

— Il y sera; pourquoi pas?

— Mais, marraine, je l'aime mieux frit, s'écria Léopold en s'accrochant des deux mains à ses bras; je suce la tête, vous savez bien.

— L'une ou l'autre manière sont parfaitement bonnes, dit magistralement Mme Massereau.

— Du tout, je préfère les maquereaux à la maître d'hôtel.

— Moi je les veux frits! »

M. Massereau fit un mouvement vers l'entêté, qui se déroba derrière les jupes de Marie-Céline.

Mme Massereau avait pris l'air tout perplexe ; depuis la visite du colonel elle ne savait plus résister à l'ombre même d'un caprice.

« Avec tout cela vous empêchez le poisson d'entrer, dit Marie-Céline en levant les épaules ; a-t-on jamais tant parlé pour un pauvre maquereau ! »

La marchande se présentait en effet à la porte de la cuisine, ses poissons à la main.

M. Massereau s'empressa de lui faire place ; mais après avoir franchi le seuil de la cuisine il se détourna.

« Caroline, tu sais quels sont mes ordres, dit-il avec un geste impérieux : à la maître d'hôtel. »

Et il s'éloigna, feignant de ne pas entendre une petite voix étouffée qui disait :

« Frits, frits, frits ! »

Il y a une chose qui manquera toujours aux enfants et aux jeunes gens, de quelque intelligence et de quelque pénétration que Dieu les ait doués : c'est l'expérience, c'est-à-dire la science de la vie, pratiquée personnellement. Léopold, qui ne manquait pas d'esprit, ignorait absolument ce qu'enseigne l'expérience, à savoir : que pour faire déborder un vase plein, la plus légère

goutte d'eau suffit. Mme Massereau avait, elle, l'âge et la raison de le savoir; mais l'expérience est souvent annulée par la passion, et c'est pourquoi l'on voit des gens qui, après avoir eu es doigts grillés jusqu'à l'os, ont l'imprudence. de remettre leurs doigts dans le feu.

Donc l'un et l'autre manquèrent de prudence. Léopold poursuivit sa tante de réclamations appuyées de petites tendresses hypocrites. Mme Massererau céda et entraîna Marie-Céline, qui était toute prête à faire des niches à son maître les jours où il s'imaginait de toucher à son omnipotence d'acheteuse. Il fallut même que Mme Massereau lui enjoignît de ne pas faire sonner trop haut leur rébellion à des ordres formellement donnés.

« Il aura jasé avec ces messieurs, il ne pensera plus à cette misère, je le sais bien, dit-elle. Cependant je t'invite à glisser adroitement ton maquereau sur la table en parlant d'autres choses, et je défends bien à Léopold de faire remarquer qu'il est à son goût. »

C'est par cette diplomatie féminine que se préparent les tempêtes dans un verre d'eau.

La chose d'ailleurs étant ainsi arrangée selon les désirs de M. Je-veux, on n'y pensa guère,



« Frits, frits, frits ! » (Page 67.)

et l'horloge ayant sonné midi, les trois convives se retrouvèrent autour de la table avec leur physionomie ordinaire : Mme Massereau l'air affairé, M. Massereau l'air affamé, Léopold l'air dissipé.

Cependant, quand le potage fut enlevé et que M. Massereau vit apparaître Marie-Céline portant un plat long à bout de bras, il sourit et, se frottant les mains :

« Eh! dit-il, l'as-tu trouvé frais, mon maquereau?

— Frais comme la rosée, monsieur, répondit aimablement Marie-Céline en imprimant un petit mouvement de va-et-vient au terrible plat; c'est vrai que vous vous y connaissez, c'est très-vrai.

— Si je m'y connais! Allons, place donc le plat sur la table, pas devant Mme Massereau, devant moi, devant moi. Passe-moi la truelle, Caroline, que j'aie le plaisir de servir. »

Il prit la truelle et regarda Marie-Céline, qui ne se séparait pas de son plat, uniquement pour donner quelques soupçons à son maître et le préparer tout doucement à quelque chose d'insolite. A cet ordre muet, il n'y avait qu'à obéir. Elle fit une glissade et déposa le plat juste

en face de M. Massereau en disant d'un air dégagé :

« Il est si frais ce poisson, qu'il embaume. »

A peine les yeux de M. Massereau se furent-ils posés sur le maquereau croustillant dans sa friture blonde, que son visage apoplectique pâlit de colère.

Il regarda sa femme, puis Marie-Céline, puis Léopold, dont le sourire impertinent acheva de l'exaspérer.

« Je ne suis donc plus le maître chez moi? dit-il en repoussant le plat si violemment que, traversant la table, il alla échouer contre l'assiette de Mme Massereau.

— Mais si, Fortuné, mais si, répondit l'épouse décontenancée, qui s'était attendue à quelques récriminations, mais non à cet accès de fureur.

— Non, non! reprit-il en frappant du manche de son couteau sur la table, c'est M. Jeveux que voilà qui commande ici en tout maintenant, et cela ne sera pas, non, cela ne sera pas!

— Allons, Fortuné, calme-toi et goûte à ce pauvre maquereau qu'on a fait frire parce que c'est plus vite fait.

— Non; c'est parce que cela plaît à monsieur : monsieur suce la tête! »

Et il éclata d'un petit rire ironique.

« Ah! c'est un peu fort, c'est trop fort, en vérité! Ne m'en propose pas, je n'en mangerai pas. Qu'on me serve le second plat. »

Toutes les instances échouèrent contre son parti pris de ne pas toucher au poisson, et son mécontentement ne s'évanouit pas au dessert. Il but le café d'un air sombre et tout à fait tragique, puis il passa dans son cabinet sans honorer sa femme d'un regard.

« Il y a longtemps que je ne l'ai vu aussi fâché, dit Mme Massereau à Marie-Céline, qui accourait savoir des nouvelles de l'accès d'humeur; il faut que Léopold aille tantôt à l'école, et que ce soir tu apprêtes un dîner tout à fait du goût de M. Massereau.

— Je lui ferai des beignets, dit Marie-Céline avec condescendance.

— Très-bonne idée; il en demande tous les jours, cela lui fera oublier son maquereau. »

Tandis que l'on s'arrangeait pour le désarmer, M. Massereau, assis au bureau bien rangé qui ne lui servait guère, écrivait d'une écriture tout empâtée le billet suivant

« Mon cher colonel,

« Au fond, je me suis toujours ligué avec ma femme pour vous empêcher de reprendre votre pupille. Le moment de la séparation venu, je me laissais circonvenir par ses lamentations. Mais cela va de mal en pis pour l'enfant. (Ici le maquereau frit se représenta vivement à l'imagination du vieillard; et après une pause, il continua d'une main fébrile :) Les gâteries n'ont plus de mesure et il est plus que temps qu'il nous quitte. Ma femme et moi n'avons pas ce qu'il faut pour élever un enfant. Donc, faites-le chercher, que je sois au plus tôt débarrassé de cette désagréable affaire. Je vous prête main-forte, c'est entendu.

« Je vous serre cordialement la main.

« MASSEREAU. »

M. Massereau cacheta cette lettre, mit l'adresse et sortit de son cabinet, son chapeau sur la tête et sa canne à la main.

Le hasard, était-ce bien le hasard? lui fit trouver Mme Massereau et Marie-Céline sur son chemin. Mme Massereau rangeait bruyamment un service à thé, Marie-Céline époussetait la rampe de l'escalier. Il passa majestueux et sombre, sans leur adresser la parole.

A peine la porte de la rue se fut-elle refermée derrière lui que Mme Massereau apparut sur la balustrade du palier.

« Il n'est plus si fâché qu'il veut en avoir l'air, dit-elle ; il y a déjà du mieux, il me semble.

— Je ne sais, madame ; mais il me semble, au contraire, qu'il a fait un bien mauvais œil à Léopold qui, toujours désobéissant, s'est attiré pour le regarder passer.

— Oh ! certes, il boudera longtemps ce pauvre enfant. Dieu ! que les hommes sont égoïstes ! »





CHAPITRE V

En route!

Quinze jours après cette petite scène, Mme Massereau recevait un court billet du colonel Dauvellec, lui enjoignant en des termes fort polis, mais très-nets, d'avoir à faire conduire Léopold à Rennes, où son domestique l'attendrait pour l'amener à Coutances.

Sa première pensée fut de résister à cettedemande formelle; sa seconde de l'éluder; mais il lui aurait fallu, pour cela, la complicité habituelle de M. Massereau, et M. Massereau déclara qu'il

irait lui-même conduire Léopold si sa femme ne s'y résignait pas.

A ce sujet, M. Massereau se plongea dans les légalités. La demande du colonel était tout ce qu'il y avait de plus légal, il avait toujours eu le droit de faire de Léopold ce que bon lui semblerait, et il n'y avait désormais aucune raison de le garder. L'affaire de son éducation intéressait exclusivement son tuteur, et s'il avait bien voulu laisser à sa tante le soin de sa petite enfance, ce n'était pas une raison pour s'autoriser à le garder plus longtemps.

Mme Massereau écrivit, télégraphia, mais n'obtint aucun délai. Décidément le tuteur demeurait inexorable. Ce qu'il y eut de plus singulier, ce fut de voir Léopold se tourner tout à coup contre les désirs de sa marraine. Après avoir dit sur tous les tons en frappant du pied : « Je ne veux pas partir! » il dit tout à coup et avec non moins d'énergie : « Je veux partir! » La seule idée du voyage avait ainsi fait tourner sa volonté capricieuse.

On parlait tant devant lui de ce voyage, qu'il lui était venu un grand désir de courir le monde. Il n'avait jamais fait un trajet de plus d'une lieue en chemin de fer, et il savait bien

qu'on ne voyageait jamais plus longtemps que cela dans la maison.

Mme Massereau, abandonnée par ses alliés naturels, même par Marie-Céline que Léopold agaçait outre mesure, dut se rendre, et un beau matin elle quitta Châtel pour aller conduire Léopold à Rennes, où l'attendait le domestique de confiance de M. Dauvellec.

Son chagrin était adouci par l'espoir intime qu'on le lui renverrait sans tarder.

« Le colonel et sa femme ne se connaissent pas en enfants, disait-elle toujours confidentiellement à Marie-Céline; les leurs sont très-doux, très-faciles. Un enfant remuant et un peu volontaire comme Léopold, les fatiguera bien vite. Avant huit jours, ils me le renverront, le trouvant intraitable. »

La manière dont Léopold voyagea fut tout à fait propre à la raffermir dans cette espérance : il se montra absolument insupportable. Il se précipitait tête baissée dans les wagons, prenait audacieusement la place du coin, ouvrait et fermait le vasistas à sa fantaisie, et irritait comme à plaisir tous les voyageurs. Mme Massereau passait son temps à lui mettre des foulards quand il lui plaisait de demeurer la tête au dehors pour

sentir le vent, disait-il; à veiller à ce qu'il n'écrasât pas les pieds de leurs compagnons de route quand il voletait par le wagon; à le gronder faiblement et à l'embrasser ardemment. M. Massereau prisait avec un petit sourire équivoque, dissimulait ses pieds sous la banquette, mais ne soufflait mot.

Au moment d'être débarrassé du petit tyran, il pouvait bien se montrer magnanime.

Il poussa néanmoins un profond soupir de soulagement quand le train arriva en gare de Rennes, et il marcha précipitamment vers le buffet où Léopold devait se rencontrer avec son conducteur. Mme Massereau le suivit non moins empressée. Sa dernière lettre était écrite en termes si désespérés qu'elle avait nourri le secret espoir que le colonel lui accorderait les vacances qui allaient s'ouvrir. En passant le seuil du buffet, sa physionomie révéla qu'elle s'était fait illusion, et son regard s'arrêta mécontent et troublé sur un homme d'une quarantaine d'années, coiffé d'une casquette à lisérés d'argent, qui fumait flegmatiquement dans une grosse pipe de bois.

M. Massereau s'était avancé vers lui et, lui frappant familièrement sur l'épaule:

« Ah! mon brave Choucroute, dit-il, vous n'avez



Il se montra absolument insupportable. (Page 79.)

pas l'air de vous douter que le train est arrivé. »

L'homme ôta à la fois sa pipe d'entre ses dents et sa casquette de dessus des cheveux roux coupés ras qui faisaient ressembler sa tête à une coque de châtaigne fanée.

« Le garçon m'afait tit que c'était le train de Saint-Malo qui arrifait, répondit-il. Où est le petit monsieur?

— Là, devant le buffet; il arrête le menu de son déjeuner, sans doute. »

Léopold avait entraîné sa marraine devant la table où étaient étalés les comestibles du jour.

Il dévorait de ses petits yeux de gourmand : les jambons roses, les poulardes dorées, les saucissons enveloppés de papier de plomb. Mme Massereau, qui se remettait difficilement de l'impression désagréable que la vue de Guillaume Rischen, dit Choucroute, lui avait fait éprouver, regardait vaguement le maître d'hôtel, qui, armé d'un coutelas à la lame brillante, enlevait artistement de larges tranches d'un superbe rosbif.

« Quels sont vos ordres, mon brave? » demanda M. Massereau en s'asseyant vis-à-vis de Choucroute.

Le soldat prit un papier dans la poche de son gilet et le lui tendit.

M. Massereau mit son lorgnon et lut attentivement le contenu.

« C'est fort précis, dit-il; c'est bref et concis comme une consigne. »

Avisant un garçon qui passait, il ajouta :

« Dites-moi, quel temps nous reste-t-il jusqu'au départ du premier train pour la Normandie?

— Quarante minutes, monsieur. »

M. Massereau appela sa femme du geste.

« Caroline, tu as grandement le temps de faire déjeuner Léopold, dit-il en souriant d'un air aimable.

— Voudriez-vous maintenant qu'il ne déjeunât pas? répondit-elle aigrement.

— Dieu m'en garde! je n'ai jamais voulu affamer personne, et Léopold a devant lui une traite qui demande des forces. Donc, tu feras bien de commander le déjeuner; quarante minutes sont bientôt passées. »

Et, se tournant vers Choucroute, il ajouta :

« Êtes-vous lesté, mon brave? »

Choucroute inclina la tête affirmativement.

« Allons, allons, dit M. Massereau en se dirigeant pesamment vers une petite table à quatre couverts, fais ton menu, Léopold; une dernière fois, commande ton déjeuner, mon garçon. »

Léopold retourna avec sa tante près de la table du centre; puis il fit une halte devant le long comptoir de marbre qui supportait les éléments du dessert, et, le choix étant fait, le déjeuner commença.

M. Massereau et Léopold mangèrent avec un grand appétit. Pour Mme Massereau, elle ne s'occupa que de Léopold.

« C'est ça, coupe-lui sa viande, à ce cher poupon, disait M. Massereau non sans une pointe d'ironie; cherche-lui le meilleur morceau, donne-lui toute la sauce. Parfait, parfait! qu'il jouisse bien de son reste.

— S'il est trop malheureux chez son tuteur, il me l'écrira et j'irai le chercher, dit Mme Massereau qui paraissait encore plus irritée que désolée

— Diable! alors vous plaiderez, car il a bel et bien le droit et le devoir de le garder et de s'en occuper uniquement.

— Les hommes ont fait la loi pour eux, pour eux seuls; c'est absurde! »

M. Massereau, qui grignotait une côtelette, sourit dans sa barbe. C'était à cette bienheureuse loi qu'il était redevable d'être délivré de l'enfant gâté qui était venu troubler sa vie tranquille, et il l'admirait de tout son cœur.

« Quand part notre train à nous? demanda-t-il, espérant opérer une transition.

— Je reste ce soir à Rennes, dit impérieusement Mme Massereau.

— Bah!

— Eh oui! je ne me serai pas dérangée pour rien. J'ai écrit à ma cousine que nous serions ce soir chez elle.

— Moi aussi?

— Comme tu voudras. Tu peux retourner dans notre vieille maison de Châtel si bon te semble. Moi, j'ai besoin de distraction, je reste à Rennes passer quelques jours.

— Eh bien! restons, dit courageusement M. Massereau. Où cours-tu, Léopold?

— Voir les trains arriver, dit-il; je m'ennuie ici.

— Très-aimable, très-aimable, dit M. Massereau en tendant sa tasse au garçon qui se présentait avec une énorme cafetière à la main; tu es vraiment pétri d'amabilité. Ce qui m'étonne, c'est que tu ne songes pas à demander du café.

— J'en veux, j'en veux, mon oncle, avec beaucoup de sucre.

— Tiens, sucre toi-même, dit magnanimement

M. Massereau en poussant les petites soucoupes de métal vers l'enfant. »

Celui-ci jeta plusieurs morceaux au fond d'une tasse; puis il but quelques gorgées de café, fit une grimace affreuse, déclara que c'était très-mauvais et détala.

« Caroline, il serait bon d'avoir l'œil sur lui, dit M. Massereau; il s'égarera et le train sera manqué.

— Ce serait un fort petit malheur.

— Ah! tu sais! comme tu voudras. Il y a aussi les machines devant lesquelles il va courir, les colis sur lesquels il va grimper et qui dégringolent, les trains qui partent; mais qu'il se tue ou s'estropie, cela ne me regarde pas. »

Mme Massereau avait tressailli; la phrase de M. Massereau n'était pas finie qu'elle s'était levée et avait suivi Léopold.

M. Massereau appela du geste Choucroute qui fumait toujours.

« Voici les bulletins de bagages, dit-il; les guichets doivent être ouverts, allez prendre les billets et tenez-vous sur le quai afin de nous avertir lorsque le train arrivera en gare. Car, si nous n'y mettons bon ordre, du diable s'il partira.

— Mon colonel m'a dit d'arriver aujourd'hui, répondit Choucroute, il faut que j'arrive aujourd'hui.

— Toujours fidèle à la consigne! C'est, ma foi! très-utile, la consigne : je compte sur vous. »

Et M. Massereau se reprit à boire à toutes petites gorgées le cognac qui, dans sa tasse, avait succédé au café. De temps en temps il levait les yeux sur le cadran placé devant lui.

Tout à coup la voix perçante de sa femme l'arracha à son repos.

« Fortuné, que restes-tu faire là? disait-elle; viens donc!

— Bon! bon! grommela-t-il en ramassant à la hâte sa canne, son chapeau et ses gants; est-ce qu'elle a peur de manquer le train, elle aussi? J'aurais juré que c'était sa ferme intention. »

Il rejoignit sur le quai Mme Massereau qui courait deci, delà, en donnant des signes de la plus vive inquiétude.

Léopold lui avait glissé d'entre les doigts; malgré ses défenses, il s'était imaginé de traverser la voie et avait tout à fait disparu.

« Il a fait là une chose défendue par tous les règlements, répondit gravement M. Massereau;

mais, sois tranquille, les employés vont nous le ramener par les oreilles.

— Sois tranquille, te voilà bien! s'écria Mme Massereau; pourvu que tu ne sois pas dérangé, tout est bien. Je t'ai appelé pour que tu le cherches avec moi et ce domestique, qui est vraiment très-complaisant.

— Ma chère amie, je ne suis plus assez leste pour courir un steeple-chase parmi les ballots et les tenders. Il me faudrait une permission pour suivre ce diablotin où il s'est fourré. D'ailleurs, voici un train qui arrive. Nom d'un petit bonhomme! c'est celui de Normandie; on m'a dit qu'il n'a ici que cinq minutes d'arrêt. Si Choucroute ne met pas la main sur Léopold immédiatement, ils le manqueront. Ne t'agite pas : à quoi bon courir au-devant de cette locomotive? il n'est point tombé sur les rails. Mais je crains beaucoup qu'effrayé de la voir arriver, il ne se soit mis à l'abri dans quelque wagon où on ne le découvrira que trop tard.

— Si j'étais sûre qu'il ne court aucun danger, s'écria Mme Massereau, il me serait bien indifférent qu'il manquât le train!

— Pas à moi, pas à moi, » grommela M. Massereau entre ses dents.

Et, la peur secouant son apathie ordinaire, il se mit à arpenter le quai, questionnant les employés et inspectant les salles par les larges portes vitrées. Bientôt le mouvement diminua et on entendit les portières qui se fermaient.

M. et Mme Massereau se rejoignirent tout essoufflés à la porte du buffet qui avait été leur point de départ.

Tout à coup le visage du vieillard s'illumina.

« Il le tient, ma foi! dit-il; ils partiront. »

De derrière les lignes de wagons arrêtés sur la voie venait de surgir Choucroute.

Il courait, enjambant les rails et portant du bout des doigts Léopold par la ceinture. Il n'eut que le temps de se précipiter dans le premier wagon du train en partance.

« Attendez! cria Mme Massereau; ne partez pas, ne partez pas!

— Partez, partez! » fit M. Massereau en agitant sa canne.

Mme Massereau voulut s'élancer; mais le train s'ébranlait. Elle aperçut à une portière la tête ébouriffée de Léopold qui riait.

« Ma bonne amie, il est embarqué, il est parti, c'est bien fini, » dit aimablement M. Massereau en arrondissant son bras en anse de panier.

Mais Mme Massereau ne daigna pas prendre ce bras qui se présentait si gracieusement à elle. Les yeux fixés sur le train en marche, elle multipliait les signes, et quand il disparut elle tourna brusquement le dos à son mari et marcha au pas gymnastique vers la sortie.

« Ça passera, ça passera, murmura M. Massereau en s'élançant sur ses traces; mais, mon Dieu, qu'il était temps que ce diable d'enfant partît! »





CHAPITRE VI

L'arrivée.

Pendant que son oncle et sa tante se dirigeaient vers Rennes, l'un en maugréant, l'autre en jubilant, Léopold poursuivait son chemin vers la Normandie. Un peu troublé par le sans-façon avec lequel Choucroute l'avait arraché de dessus une pyramide de caisses qu'il se plaisait à escalader, il avait fait très-sagement une heure de chemin de fer, examinant du coin de l'œil la physionomie de son gardien. C'était au demeurant la meilleure physionomie du monde, et

Léopold jugea qu'il n'y avait nul danger à se montrer ce qu'il était. Aussi fit-il le reste du voyage très-agréablement à son gré.

Qu'importait à Choucroute que les vasistas subitement baissés laissassent entrer l'air et la poussière? Que lui importaient ces pieds qui lui heurtaient sans cesse ses grosses bottes? Ce n'était qu'une petite barque frôlant le navire immobile. Au buffet, il obéissait passivement à Léopold, prenant bien parfois des airs étonnés de le voir entasser les friandises et manger tout à l'envers, du jambon après des gâteaux. Il avait évidemment reçu des ordres précis là-dessus, car il laissait faire, ouvrait flegmatiquement sa bourse et payait sans mot dire. Léopold, ayant fait toutes ses volontés sans contrôle aucun, arriva à Coutances avec un rhume de cerveau bien conditionné et un commencement d'indigestion, dû à son alimentation fantaisiste.

Quand le colonel, qui l'attendait sur le quai de la gare, s'approcha de lui, il le salua par une série d'éternuments.

« Que tu as mauvaise mine, mon pupille! dit M. Dauvellec après l'avoir affectueusement embrassé; le voyage t'a singulièrement fatigué. Tu dois avoir besoin de ton lit. Allons, viens te

reposer. Choucroute, je te laisse le soin de débrouiller l'affaire des bagages. Viens donc, Léopold; tes cousins sont là, fort impatients de faire ta connaissance. »

Léopold, toujours éternuant, suivit piteusement son oncle. Il avait le frisson, et la peur seule de se trouver sérieusement indisposé lui donnait un commencement de nausées.

A la porte vitrée, un grand garçon revêtu de l'élégant uniforme du *Borda*, un autre plus petit portant celui du Prytanée militaire de la Flèche, tous deux de la plus intelligente figure, le reçurent très-cordialement avec de bonnes poignées de main et des paroles de bienvenue qu'il n'aurait jamais su dire.

« Père, comment retournons-nous à la maison? demanda Édouard, l'aîné, qui avait une ombre de moustache blonde au-dessus des lèvres.

— A pied, à pied ; ce n'est qu'une promenade, et Choucroute s'occupe des bagages.

— C'est que mon cousin a l'air bien fatigué.

— Eh ! oui, il est tout pâle. Aimes-tu mieux prendre l'omnibus, Léopold?

— Oui, mon oncle.

— Et vous, mes enfants?

— Nous, nous allons à pied, » répondirent les deux jeunes garçons.

Ils serrèrent encore une fois la main de Léopold, et partirent gaiement bras dessus, bras dessous, comme deux bons frères qu'ils étaient.

Le colonel hissa Léopold dans l'omnibus qui s'arrêtait devant sa porte, se plaça à côté de lui, et la voiture roula dans la nuit.

Un quart d'heure plus tard, Léopold s'arrêtait tout aveuglé sur le seuil d'un appartement plein de lumière, devant un de ces tableaux d'intérieur qui ravissent le cœur aussi bien que les yeux.

Sur un canapé, une dame âgée, au front paisible couronné de cheveux blancs, avait le bras posé sur l'épaule d'une gracieuse fillette de douze ans assise auprès d'elle. Dans le fauteuil qui lui faisait face, une femme au visage jeune encore, mais sérieux, berçait sur ses genoux un petit garçon aux membres robustes qui ne sommeillait qu'à demi.

« Voici le cousin, Fédik, dit Mme Dauvellec en secouant le petit dormeur.

— Où ? où ? où ? » cria l'enfant en bondissant sur ses pieds.

Mme Dauvellec alla prendre par la main Léopold, qui semblait tout intimidé et le conduisit



La voiture roula dans la nuit. (Page 96.)

d'abord à sa belle-mère qui l'embrassa tendrement, puis au petit garçon qui lui sauta au cou.

« Il faut faire souper Léopold et le plus tôt possible, dit le colonel ; il ne tient pas debout. »

Mme Dauvellec, qu'on appelait ordinairement Mme Eugénie, pour la distinguer de sa belle-mère, reprit la main de Léopold ; le petit Alfred saisit son autre main, et ils sortirent ensemble du salon.

« Le pauvre enfant sera fort déconcerté les premiers jours, dit Mme Dauvellec avec bonté ; il paraît fort timide.

— Timide, lui ! non pas, répondit le colonel en riant. Pauvre monsieur Je-veux ! il ne se sent plus sur son terrain, cela le désoriente. Amélie, il serait aimable d'aller lui tenir compagnie ; c'est un peu sur toi que je compte pour l'apprivoiser. »

La fillette obéit avec empressement ; mais, comme elle ouvrait la porte, sa mère entra.

« Mon ami, dit-elle, vous ferez bien de faire coucher votre pupille au plus vite. Il a fort mauvaise mine. Me doutant de quelque chose, j'ai questionné Choucroute, dont le récit m'a confirmée dans mes suppositions. Il ne faut ce soir à

Léopold qu'une tasse de thé bien chaud et son lit le plus tôt possible. Son état frise l'indigestion.

— Soyez tranquille, je vais lui faire passer cela, dit le colonel. Ah ! ma chère femme, il y aura bien à combattre pour réformer ce petit homme; mais j'entends un coup de sonnette qui annonce Édouard et Gustave, il me semble. Oui, ce sont eux. Ma mère, retenez-les ici, je vous prie; toute leur amabilité précipiterait la catastrophe. Fédik suffit à Léopold pour ce soir. »

Sur ces paroles, le colonel passa dans la salle à manger, où Léopold se morfondait devant un plat auquel il n'osait toucher.

« Mange, cousin; mais mange donc ! disait le petit Alfred en brandissant une fourchette ; c'est du bon ragoût, c'est du très-bon ragoût.

— Une tasse de thé conviendra mieux à l'état de son estomac, dit le colonel. Fédik, prends le bougeoir, nous allons conduire Léopold dans son appartement. »

Un quart d'heure plus tard, Léopold était très-confortablement couché dans une jolie petite chambre, et sa tante lui apportait du thé qu'il but avec résignation. Alfred, dressé sur la pointe des pieds, le regardait avec une curiosité pleine

de tendresse et disait de petites drôleries qui ne déridaient pas le front soucieux du pauvre enfant gâté, qui avait une peur horrible de rester seul. A sa prière, on lui laissa Choucroute et une bougie allumée, une de ses manies étant de ne pouvoir supporter l'obscurité.

Choucroute se montra du reste plein d'attentions. Se rappelant les repas de Léopold au buffet, il ne le quittait pas des yeux, et au moindre de ses mouvements il se précipitait vers une cuvette et venait la lui placer sous le nez.

Léopold la repoussait d'un geste furieux. Au beau milieu de cette pantomime, il s'endormit.





CHAPITRE VII

La première journée.

Le lendemain matin, Léopold crut rêver en se réveillant dans cette petite chambre élégante et silencieuse. Ce n'était plus la voix rauque de Marie-Céline, ou la voix aiguë de sa marraine, qui retentissait à ses oreilles, mais une claire petite voix d'enfant gazouillait des mots sacrés dans l'appartement voisin.

Alfred levé, habillé, faisait sa prière à genoux, un peu plus rapidement que de coutume, car il

attendait le réveil de Léopold, ce qui le mettait en distraction.

Ce fut lui qui lui donna le premier bonjour, et il fallait que le cœur de l'enfant gâté fût bien endurci déjà, pour ne pas se sentir touché par cette amabilité enfantine.

Mais Léopold, n'ayant jamais pensé qu'à lui, était tout confit d'égoïsme, et le pauvre petit Fédik fut très-surpris de ne recevoir en réponse de ses avances et de ses gentillesses que des gestes de mauvaise humeur. Une fois même Léopold alla jusqu'à lui tirer la langue, ce qui parut à Fédik le comble de l'originalité. Mais avec son vif petit esprit il trouva une excuse à cette vilaine grimace.

« Maman me fait montrer ma langue quand je suis malade, dit-il à Léopold : tu es donc malade encore aujourd'hui ? »

Léopold ne put s'empêcher de rire, et il crut que Fédik était un petit sot.

Personne d'ailleurs ne sembla tenir compte de son air concentré et maussade : Édouard, Gustave et Amélie lui firent visiter la maison, et après le second déjeuner l'emmenèrent dans le parterre où ils se réunissaient pour jouer.



On le fit monter dans la balançoire et sur les échasses. (Page 104.)

On le fit monter dans la balançoire et sur les échasses, on s'ingénia à le faire sourire. Il joua comme il jouait toujours, sans vouloir perdre et en choisissant la meilleure place en tout.

Quand Choucroute parut, agitant une petite clochette qui était le signal de la fin de la récréation, Léopold vit avec étonnement ses cousins ranger immédiatement leurs jeux, absolument comme s'ils avaient été dans une cour de collége.

Mme Dauvellec apparut à la fenêtre d'un appartement du rez-de-chaussée, un petit livre à la main.

« Allons, Fédik, dit-elle en souriant, c'est l'heure de la leçon. »

Mais Fédik avait vu le mouvement d'ennui qui avait échappé à Léopold, et, s'élançant vers la fenêtre :

« Oh ! bonne maman, cria-t-il, puisque Léopold est ici, il faut bien que je *conge* aujourd'hui.

— Si nous *congions*, bonne maman ! » crièrent Édouard et Gustave en éclatant de rire.

Mme Dauvellec se tourna vers le fond de l'appartement, et aussitôt le colonel apparut à ses

côtés. Il regarda le ciel, qui était admirablement pur, et dit :

« Nous touchons aux vacances ; en l'honneur de Léopold, j'accorde un jour de congé. »

Deux casquettes et un petit chapeau de paille volèrent en l'air à cette bonne parole.

« Mais à la condition que l'on fera une longue promenade, reprit le colonel ; quand l'esprit se repose, il faut que les jambes remuent. Préparez-vous, mes enfants. »

Il se détourna et demanda à sa femme :

« Viendras-tu, Eugénie ?

— Oh non ! dit-elle, il fait trop chaud ; mais tu feras bien d'emmener Amélie. Le médecin m'a encore affirmé qu'il lui faut de l'exercice, du plein air ; il a même ajouté les bords de la mer.

— C'est le vrai remède, dit sérieusement la bonne maman ; je vous l'ai toujours dit, contre les alanguissements physiques qu'amène la vie concentrée des villes, il n'y a qu'un remède, la mer ou les champs. Voilà trois ans que par des nécessités de position vous n'avez pu procurer à vos enfants les bienfaits d'une saison entière passée en pleine campagne. Cette année, il serait imprudent de la leur refuser. Édouard

grandit démesurément, Amélie aussi, et le travail intellectuel commence à absorber leurs forces physiques au détriment de leur santé à venir. Rappelons-nous toujours la parole du philosophe : *Une âme saine dans un corps sain.*

— Ma mère, vous avez raison, dit M. Dauvellec non moins sérieusement. Je vais de ce pas chez ce monsieur qui a un frère à Valognes, et dont le projet nous souriait beaucoup au printemps. Il demeure assez loin d'ici, ce sera notre but de promenade, et nous pourrons emmener Fédik. »

Le colonel, comme tous les militaires, était fort expéditif dans ses préparatifs d'excursion. Un quart d'heure plus tard, il quittait la maison, ayant à son bras sa fille et à ses côtés ses deux fils aînés et Léopold auquel Fédik donnait la main. Léopold trouvait qu'il faisait trop chaud pour sortir, il aurait bien voulu rester dormir sous la tonnelle, mais il n'osait pas encore montrer de résistance ouverte.

Les promeneurs ne revinrent qu'à l'heure du dîner. Ils paraissaient d'humeur gaie, moins Léopold qui traînait la jambe avec affectation. A

sa grande honte, il fut dit qu'Alfred avait mieux supporté la fatigue que lui.

Tout en dînant, le colonel rendit compte de sa visite. Ce qu'on lui avait proposé en fait de stations voisines des bains de mer lui avait déplu par quelque point. Au contraire, le seul projet sur lequel on n'avait pas insisté lui avait semblé convenable. Une des grèves les plus voisines était celle de Darville, à six lieues de Valognes. Mais il n'y avait que des auberges normandes et pas l'ombre d'un hôtel.

« Nous irons voir cela, Eugénie, dit-il en terminant; les auberges normandes sont vastes et généralement propres. Que nous faut-il de plus pour un mois ou six semaines? Là vous vivrez en famille et en liberté. »

A cette promesse, toutes les jeunes têtes s'échauffèrent, et les plans les plus séduisants furent immédiatement développés.

Édouard et Gustave entamèrent une dissertation sur la plus agréable manière de pêcher; Amélie leur demanda d'imaginer un traîneau, grâce auquel on ferait voyager bonne maman sur le sable dont elle ne pourrait retirer ses pieds. Quant à la maison,

qu'importait! on planterait une tente et on vivrait dessous. Toute cette petite fusée d'enthousiasme dura jusqu'à l'heure du coucher. C'était naturellement Alfred qui ouvrait la marche : il allait bien gentiment réclamer de chacun le baiser du soir, puis il suivait docilement sa mère.

Ce soir-là, il était plus animé que de coutume; il fit quelques façons pour faire sa prière et pour se coucher. Mme Eugénie se vit obligée de prendre son grand air sévère pour qu'il consentît à se coiffer de son bonnet: il avait imaginé de dormir nu-tête comme ses frères.

Quand il se trouva bien drapé dans son blanc petit lit, il adressa à sa mère son bon sourire de tous les soirs, en tendant ses deux bras pour l'embrasser.

« Maintenant, dit celle-ci en se penchant et en parlant bas, dis-moi donc, mon petit Fédik, qui t'a appris à dire si souvent : « Je veux. »

— Moi tout seul, répondit-il.

— Fédik, si vous ne me dites pas la vérité, je ne vous embrasserai pas avant de m'en aller. »

Il joignit ses petites mains.

« Mère, dit-il bien bas, c'est Léopold qui dit toujours : « Je veux. »

— C'est son nom à lui ; tu sais bien qu'il s'appelle M. Je-veux ; mais je te défends d'imiter Léopold. Je t'ai vu tirer la langue à Choucroute. Est-ce lui aussi qui t'a montré à faire cela ?

— Oui ; quand on ne va pas où il veut, il me tire la langue à moi ; c'est vilain, maman.

— Très-vilain ; mais il se corrigera. Bonsoir, mon Fédik.

— Bonsoir, mère ; ne gronde pas Léopold, je t'en prie.

— Pas encore, je ne le gronderai pas encore, sois tranquille. »

Mme Dauvellec passa dans la petite chambre voisine.

Léopold était couché et feignait de dormir.

« Déjà ? dit-elle en passant doucement la main sur le front de l'enfant ; la prière n'a pas été longue. »

Léopold ne répondit pas.

« Tu ne la fais pas, peut-être ?

— Si..., dans mon lit, répondit-il avec embarras....

— C'est traiter bien légèrement avec le bon

Dieu. Enfin nous verrons à t'enseigner cela. Bonsoir, mon pauvre enfant, dors bien. »

Elle l'embrassa et quitta la chambre l'air soucieux.





CHAPITRE VIII

Un joli projet.

Huit jours se sont écoulés depuis l'arrivée de Léopold à Coutances. Ses premiers étonnements ont disparu, mais non point ses défauts de caractère. L'habitude, qui devient une seconde nature, est lente à déraciner, même à dix ans, et le pauvre enfant gâté en faisait l'expérience. Son premier mouvement était toujours de désobéir à l'ordre donné, quand la chose ordonnée lui déplaisait; son premier mot était toujours : « Je veux », comme si à son âge on savait vouloir

selon la sagesse et la raison. La discipline qui régnait dans la maison du colonel l'obligeait bien à réprimer son premier mouvement de résistance; mais il obéissait à contre-cœur, il résistait en dessous. S'il n'y avait pas moyen de répéter deux fois à haute voix : « Je veux, » il le disait à voix basse, il le répétait malicieusement et le sobriquet lui en restait.

Mme Eugénie avait beaucoup de peine à empêcher Fédik de conjuguer ce dangereux verbe vouloir, si beau dans la bouche d'un homme qui remplit un devoir, si ridicule dans la bouche d'un enfant.

Léopold était soumis à une surveillance très-étroite. Édouard et Gustave le mettaient sans ménagement à la raison; Amélie, douce et persuasive, tâchait de l'amener à une obéissance pareille à la sienne, toute d'amour et de condescendance. Quant à Fédik, on ne lui permettait guère les tête-à-tête avec son cousin, car il en revenait toujours tout imprégné d'insubordination.

Heureusement Fédik était encore à l'âge heureux où l'on ne songe pas à donner le plus léger déguisement à sa pensée. Il répétait bien haut tout ce que disait Léopold tout bas, et ne com-

prenait rien parfois aux airs sévères du colonel ni aux remontrances que sa mère adressait à son sujet à Léopold.

Un jour, il arriva tout en larmes et l'air très-animé auprès de sa bonne-maman, et se jetant à son cou :

« Léopold est méchant, dit-il, je n'aime plus Léopold.

— Pourquoi? demanda Mme Dauvellec.

— Il a mis vos lunettes, bonne-maman, votre châle, et il a dit que vous êtes vieille.

— Il a dit la vérité, mon petit enfant; je suis vieille, en effet, très-vieille.

— Non, non, non, non, dit quatre fois Fédik en baisant les joues ridées de sa grand'mère.

— Si, si, » répondit en souriant la grand'mère.

Mais, reprenant un ton sérieux, elle ajouta :

« Et c'est pourquoi j'ai droit au respect, et ce qui manque à ton pauvre cousin Léopold, c'est le respect. Ce n'est pas un méchant enfant, je le sais bien; mais c'est un enfant mal élevé, un enfant gâté, et nous ne permettrons pas que notre petit Alfred lui ressemble. Quand il dira des choses que tu sais qui ne sont pas bien dites, il faut le quitter sur-le-champ et venir jouer chez bonne-maman.

— C'est que, bonne-maman, c'est bien amusant, un camarade. Je n'en ai pas, moi; Édouard et Gustave sont trop grands : c'est Léopold qui est mon camarade.

— Il le deviendra plus tard, quand il aura perdu ses mauvaises habitudes de désobéissance. Est-ce qu'il dit toujours : « Je veux? »

— Toujours », répondit gravement Fédik.

La conversation fut en ce moment interrompue par l'arrivée d'Édouard, de Gustave et d'Amélie, qui se précipitèrent comme une avalanche dans l'appartement.

« Bonne-maman, tout est arrêté, nous partons pour Darville, dirent trois voix à l'unisson.

— Moi aussi? demanda Alfred dont la petite figure s'illumina.

— Toi aussi, tout le monde, même papa : il a sa permission. »

Léopold, qui était entré à leur suite, les regardait avec étonnement, ne comprenant rien à leur joie. La joie lui était encore inconnue, à lui, la vraie joie de l'enfance qu'un rien fait naître et petiller.

« Léopold, connais-tu la mer? lui demanda gracieusement Amélie en le rejoignant dans son coin.

— Oui, dit-il, je l'ai vue.

— Tu ne l'aimes pas? »

Léopold la regarda d'un air narquois qui était tout à fait sot. Il aimait tout ce qui servait à ses petits plaisirs égoïstes; mais la mer, à quoi cela servait-il de l'aimer?

« La mer, c'est très-beau, continua Amélie pensivement.

— C'est très-grand, ajouta Édouard.

— C'est superbe, renchérit Gustave; une promenade en mer, c'est ce qu'il y a de plus charmant au monde.

— Et quand on se noie? » remarqua Léopold avec son petit air prudent.

Édouard et Gustave éclatèrent de rire.

« Sois tranquille, si tu tombes dans l'eau, je te repêche, s'écria Édouard.

— Nous t'apprendrons à nager, ajouta Gustave.

— Non, non, non, je ne veux pas nager, dit Léopold en frissonnant.

— Eh bien! moi, je nagerai avec Choucroute, dit Alfred en se campant d'un petit air résolu devant bonne-maman.

— Fédik, tu es un brave, » prononça Édouard en lui posant la main sur la tête.

Au moment où il faisait cette déclaration, Choucroute entr'ouvrit la porte et dit :

« Le répétiteur de ces messieurs les attend.

— Choucroute, tu me perces le cœur, dit Édouard avec un geste tragique.

— Maintenant, un plongeon dans le théorème, » gémit Gustave.

Ils adressèrent un grand salut à Mme Dauvellec, et disparurent.

« Voyons, Amélie, raconte-moi de quelle façon s'est décidé ce départ, dit Mme Dauvellec en attirant sa petite-fille à elle, car enfin je ne comprends rien à tout cela; n'est-ce point une plaisanterie?

— Non, bonne-maman, vous allez voir. J'étais avec Édouard et Gustave dans la salle d'étude, tout occupée à les regarder faire une expérience de physique, quand la porte du bureau de papa s'est ouverte devant un monsieur que je ne connais pas.

« C'est une affaire terminée, » a dit papa; « je « vous prie de louer les appartements que vous « avez visités; ma permission vient d'arriver, je « suis libre. »

« Le monsieur l'a quitté, et papa nous ayant vus écoutant de toutes nos oreilles, a ajouté avant de refermer la porte :

« Mes enfants, j'ai le plaisir de vous annoncer « que nous partons prochainement pour Dar- « ville. »

— Qu'est-ce que cela veut dire, prochainement? demanda Alfred qui avait écouté très-attentivement le récit de sa sœur.

— Cela veut dire bientôt, dans peu de temps.

— C'est demain alors?

— Ce peut être demain, ce peut être dans huit jours.

— Voici papa, il va sans doute nous le dire, » dit Amélie en s'élançant vers la porte, qui s'ouvrit en effet devant le colonel.

Il sourit, et passant ses doigts dans les beaux cheveux de sa fille :

« On est venu annoncer la nouvelle à bonne-maman? demanda-t-il.

— Oui, père; mais je ne sais pas lui dire quand nous partons. »

Le colonel se rapprocha de Mme Dauvellec.

« Je viens de parler à Eugénie de cette petite affaire, dit-il; si vous n'y voyez pas d'empêchement, ma mère, nous partirons lundi.

— Ah! bonne-maman, n'en voyez pas, je vous en prie! » s'écria Amélie.

Et la bonne grand'mère répondit en souriant :

« Je n'en vois pas l'ombre, ma petite fille.

— Lundi, lundi, nous partons lundi ! s'écria joyeusement Amélie ; entends-tu, Fédik ? c'est pour lundi. »

Et elle ajouta aussitôt :

« Édouard et Gustave seraient bien contents de savoir cela.

— J'ai entendu la voix de leur répétiteur, dit M. Dauvellec : ils travaillent, il ne faut pas les déranger.

— Père, je ne les dérangerai pas, dit Amélie ; j'ai un moyen de communiquer avec eux sans occasionner le moindre dérangement.

— Comment cela ? Il t'est défendu d'entrer dans la salle quand le répétiteur y est.

— Ah ! je n'y entre pas ; mais je leur dis bien quand même ce que je veux leur dire : père, permettez-moi ce petit plaisir. »

Léopold regardait Amélie avec étonnement : dans son profond égoïsme, il ne comprenait pas que cette petite fille voulût toujours partager son plaisir avec ses frères.

« Va, dit M. Dauvellec en riant, essaye ton moyen, pourvu que tu n'enfreignes pas mes or-



Elle entr'ouvrit très-doucement la porte. (Page 125.)

dres et que tu ne troubles pas sérieusement le travail de tes frères.

— Viens, Fédik, dit Amélie. Père, soyez tranquille. »

Elle conduisit Alfred près de la porte qui ouvrait dans la salle d'étude, lui parla à voix basse, puis entr'ouvrit très-doucement la porte. Le petit homme glissa par l'entre-bâillement, avec si peu de bruit qu'Édouard et Gustave, qui regardaient un tableau noir sur lequel un grand monsieur à lunettes traçait des figures géométriques, ne se détournèrent pas.

« Hum! hum! » toussa une petite voix.

Cette fois ils regardèrent.

« C'est lundi qu'on part pour la mer, » dit Alfred en hochant de haut en bas sa petite tête.

Cela prononcé, il disparut par l'entre-bâillement, et la porte se referma sans bruit.





CHAPITRE IX

L'auberge de l'Ancre d'argent.

C'est un bien joli jour pour les familles que celui où elles s'embarquent au complet pour un voyage d'agrément. Cette fois tout le petit clan Dauvellec se mettait en mouvement, depuis grand'maman jusqu'à Fédik et Choucroute.

Le voyage jusqu'à Darville fut charmant.

Entassés dans la voiture de Valognes, nos voyageurs supportaient patiemment ou gaiement les incommodités du mode de transport. Léopold seul faisait une mine renfrognée quand Alfred,

soulevé tout à coup par un cahot, retombait assis sur ses genoux.

Rien n'avait encore effleuré les opiniâtres et sourdes résistances du pauvre enfant gâté, ni les justes sévérités du colonel, ni les douces réprimandes de Mme Eugénie, ni les conseils maternels de Mme Dauvellec, ni les attentions délicates d'Amélie. Cette dernière cependant se flattait d'obtenir des concessions de l'intraitable Je-veux. En cela il n'avait été que rigoureusement juste. Amélie lui avait épargné bien des punitions, elle l'avait souvent arraché à la justice expéditive d'Édouard et de Gustave qui laissaient volontiers passer les malices à leur adresse, mais qui ne permettaient pas qu'on touchât à un cheveu d'Alfred. Alfred était leur enfant chéri à eux, et, connaissant Léopold, ils le surveillaient d'autant plus que le petit frère recherchait beaucoup sa compagnie. Plus rapproché qu'eux de l'âge d'Alfred, très-enfantin, bien que très-tyrannique, il appelait naturellement la camaraderie du petit garçon qui était très-joueur et très-passionné dans ses jeux.

C'est pourquoi, dans le voyage, Alfred s'était volontairement placé dans la voiture auprès de Léopold, et il y restait, bien que celui-ci répondît

par des grimaces à ses gentillesses, et par des bourrades aux soubresauts que les cahots de la voiture imprimaient à son petit corps.

Quand l'équipage déboucha dans le petit village de Darville, Édouard et Gustave, placés sur le siége, poussèrent un hourra qui fut répété par Alfred dans l'intérieur.

On descendit en toute hâte, et les enfants, sous la conduite de Mme Eugénie coururent immédiatement jusqu'au sentier qui bordait les grèves ensablées d'or, découvertes en ce moment.

Quelques têtes curieuses d'enfants se montrèrent çà et là à la porte des cabanes; le douanier qui était de service se détourna deux fois pour regarder les nouveaux arrivants; ce fut tout. Cette solitude enchanta M. et Mme Dauvellec; ils pensèrent immédiatement qu'ils avaient bien choisi leur lieu de repos, et que leurs enfants, et notamment Amélie, prendraient librement leurs ébats. Léopold lui-même daigna sourire quand ses pieds foulèrent le sable doux et brillant, et se laissa entraîner par Gustave à quelques gambades de joie. Mais sa maussaderie reparut quand, sur les pas de Choucroute, il entra à l'auberge de l'*Ancre d'argent*, qui était une maison rustique, la plus grande du village, dont tout le pre-

mier étage avait été retenu pour la famille Dauvellec. Il jeta un regard piteux sur les cloisons sans peinture, sur les plafonds à solives et sur le pauvre ameublement de sapin verni. Il n'osa pas formuler son dédain, car l'hôtesse, une grande gaillarde coiffée du bonnet de coton, qu'elle avait importé à Darville, disait tout haut et d'un ton qui n'aurait pas souffert la contradiction :

« Voyez, madame, si voilà pas de belles chambres et de bons lits et des rideaux blancs. Tous les étés, je loge des dames huppées, et vous ne seriez pas mieux en n'importe quelle ville. Ah ! non.

— Les chambres sont grandes, en effet, répondit Mme Dauvellec ; j'aimerais mieux qu'elles fussent plus petites ; nous nous caserons difficilement. »

Et, sans tenir compte des muettes dénégations de l'hôtesse, elle se mit à parcourir l'étage, assignant sa place à chacun. Son embarras était grand : il n'y avait ni assez d'appartements ni assez de lits.

Elle recommençait ses calculs pour la troisième fois quand M. Dauvellec arriva. Il écouta sans mot dire les objections de sa femme, fit avec elle le tour de l'étage et, s'arrêtant dans une grande

chambre sans cheminée qui s'éclairait le plus irrégulièrement du monde par d'inégales fenêtres :

« Pour un campement, ceci sera très-suffisant, dit-il; mais il faut mettre tous nos garçons dans cet appartement. Par l'organisation de cette chambrée, nous loger sera possible. Il y a deux lits, ils sont quatre, c'est parfait.

— Mais Léopold, mon ami?

— Léopold se gênera un peu comme tout le monde : les lits sont très-grands, l'un sera au nord, l'autre au midi; s'ils se disputent, c'est qu'ils le voudront bien. »

Sur cette parole catégorique, M. Dauvellec prit un panama à larges bords qui remplaçait son képi brodé et s'en alla faire sur les grèves ce qu'il appelait : une reconnaissance.

Les quatre enfants le suivirent avec empressement.

Léopold, très-peu satisfait de l'arrangement projeté, demeura couché sur le sable au soleil comme un gros lézard, et ce fut en vain qu'Alfred lui tira successivement sur les bras et sur les pieds pour l'obliger à les suivre.

Édouard, légèrement agacé de l'instance du petit Fédik, finit par l'enlever sur son bras ro-

buste et, l'asseyant sur son épaule, rejoignit son père au bras duquel Amélie s'était suspendue.

Il faisait très-chaud; mais le bleu de la mer reposait le regard, et pendant les haltes, les promeneurs purent admirer la jolie tour crénelée de Lanneville, dans ses épais et sombres ombrages. Arrivés à la chaussée demeurée inachevée, qui témoignait du désir que l'on avait éprouvé de donner l'importance d'un port au petit village, ils s'arrêtèrent longtemps.

Des grèves sans limites s'étendaient à leur droite; devant eux posaient les îles Chausey, et le colonel, leur montrant dans le lointain un point bleuâtre, nomma: Jersey. Puis la promenade se continua, et quand Amélie donna des signes de fatigue on eut pour se reposer les pierres noires et lustrées, plantées dans le sable. Quelques-unes étaient immenses et toutes festonnées de coquillages blancs.

Les enfants ne se lassaient pas d'admirer ces grands rocs, lisses comme des blocs de lave refroidie, et enguirlandés par de délicates broderies de perles blanches qui décrivaient autour d'eux des enlacements, des festons, des chaînes,

des arabesques, des dessins parfois bizarres, mais toujours ravissants.

Cette longue promenade de l'après-midi donna aux enfants un aperçu de leur nouveau domaine, que le colonel limita à la pointe qu'ils atteignirent.

« Léopold aura désormais du champ pour ses bouderies, dit Édouard en riant.

— Oh ! il ne boudera pas devant la mer ! s'écria Amélie.

— Il boudera partout encore, dit le colonel ; cependant il y a un certain progrès dans ses manières. Le verbe vouloir ne se conjugue plus qu'avec Alfred.

— Un peu moins même, affirma Amélie.

— Je le veux bien. Cependant moi et votre mère nous donnons pour consigne de ne jamais le laisser seul avec Fédik sur cette partie isolée de la grève. On ne sait où peut le mener son esprit volontaire. Je suis averti que dans ces petites anses lointaines il se forme après les grandes marées des sables mouvants assez dangereux pour les enfants. C'est pourquoi j'ai circonscrit vos promenades à cette pointe.

— Cependant, mon père, dit Gustave, il y a aussi dans ces anses des ruisseaux où se fait

parfois une pêche abondante de petits poissons, nous a dit le douanier auquel nous avons demandé le chemin.

— Aussi je veux bien que vous y veniez en bande avec Choucroute, je n'y verrai point d'inconvénient; mais il serait toujours imprudent d'y conduire votre petit frère, qui n'a pas le sentiment du danger qu'il pourrait courir. Ce sable, qui n'arrive jamais qu'aux genoux d'un homme, l'engloutirait bel et bien. »

En ce moment, deux bateaux-pêcheurs apparaissaient à l'horizon, et la conversation changea de sujet.

Quand nos promeneurs revinrent pour le dîner, ils avaient si belle mine et si bon appétit que les mamans oublièrent instantanément les embarras et les incommodités de l'aménagement. Tous firent honneur au dîner, moins Léopold qui trouvait tout mauvais et qui, se courbant sur son assiette, sentait, comme autrefois chez sa marraine, le poisson qu'on lui servait.

« Léopold, je ne tolérerai pas cette laide habitude, dit enfin le colonel impatienté ; je voudrais que tous les plats te collassent au nez.

— En voilà un qui croche! s'écria Édouard en

lui plaçant sous le menton un plat où s'étalait un superbe homard.

— Est-ce qu'il n'est pas cuit? » s'écria Léopold en se levant d'effroi.

Un éclat de rire lui répondit, et, tout penaud, il se rassit en lançant à Édouard un coup d'œil furieux.

A l'issue du souper, on remit la promenade sur le tapis.

Les enfants, naturellement infatigables, exaltaient la beauté du clair de lune sur la mer. Les deux dames refusèrent de sortir, prétextant des arrangements indispensables et surtout le coucher des enfants.

M. Dauvellec se dévoua, et, bien qu'il eût préféré passer la soirée, tranquillement assis entre sa mère et sa femme, il s'en alla errer sur la grève en compagnie d'un vieux pêcheur du village surnommé le père La Plie, qui consentait à louer son bateau pour les excursions nautiques qu'Édouard et Gustave rêvaient.

L'heure du coucher avait sonné et les promeneurs ne s'annonçaient pas. Mme Dauvellec arracha, non sans difficulté, Léopold et Alfred à la confection des bateaux de papier. Toute une flottille que le plus léger souffle suffisait à renverser

se rangeait déjà en bon ordre sur la table de sapin de la salle à manger, devenue le lieu général des réunions.

Léopold ne pouvait encore se résoudre à quitter de bonne grâce ce qui l'amusait, et en l'absence de son oncle il essayait de se soustraire à cette mesure du temps, qui seule entretient l'ordre dans les occupations.

Il se fit un malin plaisir de froisser tous les bateaux de Fédik en les jetant dans la boîte des jeux, et celui-ci s'étant plaint à sa mère, il lui adressa un regard menaçant, et, tout mécontent, suivit sa tante dans ce que le colonel appelait : la chambrée.

« Voici ton lit et celui d'Édouard, dit Mme Eugénie en montrant du geste le grand lit garni, à chaque bout, d'un oreiller et d'un bonnet de coton.

— Je veux un lit pour moi tout seul, » répondit-il.

Il avait son air des mauvais jours, un air têtu, grognon, indomptable.

« Tu vois que cela n'est pas possible, répondit Mme Eugénie; je te laisse seulement la liberté de choisir ton compagnon.

— Je ne veux pas Édouard.

— Eh bien ! ce sera Gustave.



Il s'en alla errer sur la grève. (Page 135.)

— Je ne veux pas de Gustave, il me donnerait des coups de pied.

— Prends Fédik, alors; avec toute la meilleure volonté du monde, il ne pourra te gêner.

— Ah ! oui, prends-moi ! s'écria Alfred d'un air câlin ; tu es mon camarade, Léopold, et tu sais bien que bonne-maman dit que je dors comme une petite marmotte.

— Je ne veux pas de toi.

— Ceci dépasse la mesure, dit Mme Eugénie avec fermeté : quand tu es seul, tu as peur; quand on te propose des compagnons, tu n'en veux pas. Si tu ne te corriges pas de ton mauvais esprit, nous ne pourrons te garder à Darville. Des scènes ici ne seraient pas possibles. Sois donc raisonnable. Je sais qu'Alfred ne te gênera en aucune façon ; je le choisis, moi, pour ton compagnon. A genoux, et qu'on dise bien la prière. »

La prière dite, le coucher se fit en silence. Alfred était ravi de son maussade compagnon, auquel toutes ses petites mines charmantes n'arrachaient pas un sourire.

Léopold, sur son oreiller, avait le visage le plus désagréable qui se pût imaginer.

« Tu n'as pas mis ton bonnet, dit Mme Eugé-

nie; les nuits sont très-fraîches et les fenêtres très-mal fermées, il faut se couvrir la tête. »

Léopold enfonça son bonnet jusqu'à ses sourcils.

« Oh! dit Fédik avec sentiment, que c'est joli, un bonnet de coton! Maman, tu m'avais promis que tu m'en donnerais un à Darville.

— Ton bonnet à lacets est beaucoup plus commode, mon chéri.

— Oui, mais Léopold dit que j'ai l'air d'une petite fille, et je suis un homme.

— Eh bien! je vais tenir ma promesse, » dit en souriant Mme Eugénie; et, prenant un des bonnets placés sur l'autre lit, elle en coiffa Alfred, dont l'air à la fois glorieux et grave était des plus amusants.

« Et maintenant, qu'on dorme, » dit Mme Eugénie en déposant un dernier baiser sur le front des enfants.

Et, laissant à dessein la porte entr'ouverte, elle passa dans la salle à manger où Mme Dauvellec tricotait des bas à Fédik.

Elle lui raconta en riant la scène du coucher, et, prenant elle-même sa corbeille à ouvrage, commença cette douce veillée de la mère de fa-

mille qui, rassurée sur le sort des êtres qui lui sont chers, se repose en s'occupant d'eux.

Mais le silence de la chambre fut bientôt interrompu par la voix plaintive de Fédik, et le dialogue suivant s'établit de la chambre à coucher à la salle à manger :

« Maman, disait-il, Léopold me fait des yeux épouvantables.

— Ferme les yeux, mon chéri, tu ne les verras pas.

— Maman, il m'appelle petit roquet.

— Dors, Fédik, tu ne l'entendras pas. »

Silence.

« Maman, il me dit que j'ai l'air d'un vieux grognard.

— Ce n'est pas une injure, mon Fédik.

— Maman, il tire toute la couverture, maman.... maman.... maman.... »

Et de petits sanglots étouffés soulignèrent la phrase.

Mme Eugénie se leva et passa dans la chambre. Léopold, la tête enfoncée dans son oreiller, avait les yeux fermés ; le pauvre Fédik, dépouillé de toute la couverture, essayait de relever son bonnet de coton, que son malicieux voisin lui avait enfoncé jusqu'au menton.

Mme Eugénie se détourna et appela :

« Choucroute ! »

Le vieux soldat accourut et poussa un grognement formidable en apercevant Alfred tout grelottant, la figure rouge et baignée de larmes.

« Choucroute, vous allez rester ici, dit sévèrement Mme Eugénie, et si Léopold fait de nouvelles méchancetés vous en avertirez le colonel, qui ne peut tarder à rentrer.

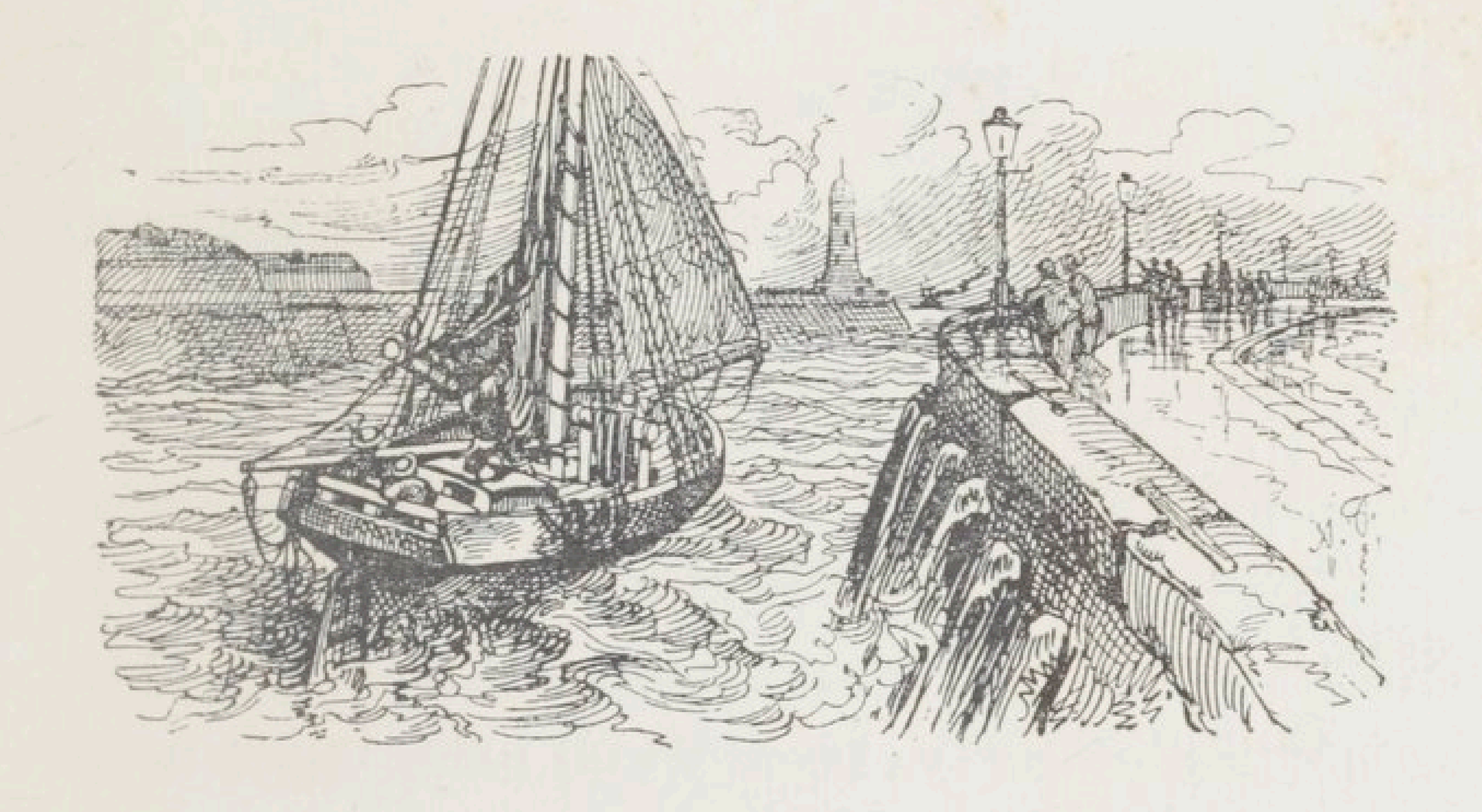
— Oui, madame, répondit Choucroute en menaçant Léopold du poing ; je me charge de cela avec bien du plaisir. »

Fédik fut caressé, recoiffé, enveloppé, et Mme Eugénie quitta de nouveau la chambre.

Choucroute, apercevant un gourdin dans un coin de l'appartement, se précipita dessus, et venant se placer bien en face de Léopold, fit un moulinet terrible au-dessus de sa tête. Puis voyant l'enfant fermer les yeux avec effroi, il posa le bâton sur son épaule comme un fusil et se mit à marcher à pas réguliers et lents, à pas de sentinelle, le long du grand lit. Au moindre mouvement de Léopold, il empoignait le bâton et tout mouvement s'arrêtait aussitôt. Il n'eut pas à veiller longtemps. Quelques minutes de

ce pas cadencé sur le plancher sonore suffirent pour endormir profondément Fédik et son persécuteur.





CHAPITRE X

Sur mer.

« Hé ! hé! les petits messieurs, le vent a tourné, la brise est bonne, hé ! hé ! »

Le vieux pêcheur, le père La Plie, plaçant ses deux mains calleuses en cornet devant sa large bouche, jetait cet appel sous les étroites fenêtres de l'*Ancre d'argent*.

Aussitôt elles s'ouvrirent, et deux casquettes de toile blanche ornées de leur bavolet flottant se montrèrent. C'étaient Édouard et Gustave, roussis par les coups de soleil et de vent, mais le visage radieux de santé et de joie.

« Vous embarquez, père La Plie ? crièrent-ils.

— Dans une demi-heure; le flot monte.

— C'est bon, attendez-nous. »

Édouard et Gustave se précipitèrent dans la salle à manger.

« Bonne-maman, je vous en prie, faites-nous préparer à déjeuner bien vite, nous allons à la pêche.

— Votre mère l'a-t-elle permis, enfants ?

— Nous allons lui demander notre *exeat*. Où est-elle, s'il vous plaît?

— A l'église, je crois. Allez la trouver ; Choucroute, pendant ce temps, préparera votre déjeuner.

— Moi aussi, je vais chez le bon Dieu chercher maman, » cria une petite voix.

Et Fédik entra en bondissant dans la salle à manger.

« Et toi, Léopold, viens-tu? demanda Édouard en faisant un pas vers la porte de la chambre.

— Moi, non, ça m'ennuie, » répondit Léopold qui préférait toujours ses petits plaisirs égoïstes aux sorties générales.

Édouard et Gustave n'insistèrent pas; ils coiffèrent Fédik de son petit chapeau de paille et

l'entraînèrent au pas de charge vers la vieille église enfouie dans un véritable nid de verdure. Le riant enclos des morts qui la précédait formait un contraste harmonieux avec l'aridité des grèves voisines. Les poumons irrités par la brise âpre qui soufflait de la Manche, éprouvaient une sensation délicieuse à respirer un air plus doux, et le regard surtout se reposait avec délices sur l'herbe verte qui croissait drue sur les tombeaux rustiques.

Les jeunes garçons entrèrent en se signant et se mirent un instant à genoux sur les dalles pendant que Fédik courait vers sa mère et sa sœur agenouillées dans un banc. L'entrée de ses fils avait annoncé à l'avance à Mme Eugénie que sa présence était nécessaire.

Le colonel ayant été rappelé à Coutances, elle portait seule le poids très-lourd de l'autorité absolue et responsable; aussi ne s'appartenait-elle guère pendant cette régence provisoire.

Elle termina sa prière et sortit de l'église avec les enfants. Édouard, qui lui avait offert le bras, la mit au courant de leurs projets.

« Le temps me semble incertain, dit-elle ; allons jusqu'à la jetée. »

Ils marchèrent jusqu'à la petite anse où s'abri-

taient les barques de pêche. Le père La Plie, assis dans la sienne, débrouillait ses filets.

« Ohé ! matelot, cria Édouard de sa voix vibrante, venez parler à ma mère, s'il vous plaît. »

Le vieux pêcheur jeta son filet, saisit une gaffe, rapprocha son bateau des bateaux voisins et, sautant d'un bord sur l'autre, arriva à l'extrémité de la jetée.

« Qu'y a-t-il pour votre service, madame? demanda-t-il en poussant sa chique dans sa joue gauche.

— Mes fils demandent à vous accompagner. Ne trouvez-vous pas le temps bien sombre et le vent bien fort?

— Le temps clair n'est pas le meilleur pour la pêche, madame; nous aimons mieux le temps un peu trouble. Quant au vent, il est bon, et s'il fait un peu danser le bateau, ce ne sera pas plus dangereux pour cela. C'est un bon temps dans la Manche, c'est un très-bon temps. »

Mme Dauvellec regarda ses fils qui épiaient sa physionomie avec inquiétude.

« Si cela est raisonnable, dit-elle, faites-le.

— Je vous assure, ma mère, dit gravement Édouard, que s'il y avait le moindre danger nous ne nous embarquerions pas. Un peu de

mauvais temps en mer ne nous fait pas peur, mais plaisir. Cependant la crainte de vous inquiéter nous rend, je vous l'assure, très-prudents. Amélie, viens-tu? »

Amélie hocha négativement sa tête brune.

« Je ne m'embarque qu'avec papa, tu sais bien, dit-elle.

— Allons déjeuner ! s'écria Gustave; le flot ne nous attendra pas. »

Ils retournèrent à la maison et entamèrent le déjeuner préparé par Choucroute. Naturellement, tout en dévorant force tartines, Édouard et Gustave racontaient à leur grand'mère leurs récents exploits en mer. Il y a toujours dans un premier récit quelque détail oublié, et d'ailleurs bonne-maman était pleine d'indulgence pour les redites.

« Les jeunes comme les vieux radotent toujours un peu, » disait-elle avec son charmant sourire.

Léopold, qui déjeunait avec ses cousins, était tout oreilles et semblait préoccupé.

Dans la compagnie habituelle de son oncle, qui était brave comme son épée, et de ces deux hardis garçons qu'aucun péril n'effarouchait, il commençait à se guérir de sa poltron-

nerie honteuse. Il osait s'endormir dans les ténèbres, charger un revolver, oublier une écorchure insignifiante. Mais les expéditions nautiques lui avaient toujours causé un secret effroi, et tout en désirant passionnément ce plaisir sans rival, il avait subi, sans crier, la mesure prise par le colonel de ne jamais le laisser embarquer.

« En mer, disait M. Dauvellec, il n'est pas bon d'avoir des passagers indisciplinés ou peureux : Léopold n'ira en bateau que lorsqu'il sera ou plus intrépide ou plus obéissant. »

Obéissant, il ne l'était pas encore; il se soumettait à la force, mais non point à la raison. Intrépide, il le devenait davantage; ses instincts d'homme s'éveillaient et il y avait maintenant lutte entre sa poltronnerie d'habitude et son désir de participer aux parties de mer fatigantes, mais joyeuses. Ce jour-là, il pensa qu'en l'absence de son oncle il pouvait essayer cette séduisante excursion, et, s'approchant tout à coup de Gustave, qui ne l'intimidait pas, il lui dit :

« Demande à Édouard de m'emmener aujourd'hui. Je veux aller avec vous.

— Édouard n'est pas le maître, demande à maman, » dit Gustave.

Et voyant qu'il n'osait pas adresser sa requête :

« Maman, dit-il, Léopold veut venir avec nous ; y consentez-vous?

— Votre père s'y opposerait, répondit Mme Eugénie ; en son absence, je ne saurais donner cette permission.

— C'est parce que je crie quand le bateau bouge, que mon oncle m'a défendu d'embarquer, dit Léopold vivement. Aujourd'hui, je ne crierai pas.

— Il est en effet moins poltron, dit Gustave d'un ton conciliant.

— Beaucoup moins, affirma Amélie qui, par l'effet de la bonté naturelle de son cœur, protégeait Léopold en toutes rencontres.

— Qu'en pensez-vous, ma mère? demanda Mme Eugénie.

— Je pense que ce plaisir n'a été en effet refusé à Léopold que parce qu'il était très-peureux. Aujourd'hui, s'il le désire, je ne vois pas qu'il y ait une raison de l'empêcher d'accompagner Édouard et Gustave.

— Bonne-maman a décidé, » dit Amélie en frappant ses mains l'une contre l'autre.

Fédik seul paraissait consterné : il allait per-

dre son compagnon de jeu toute une après-midi. Montant sur le bras du fauteuil de Mme Dauvellec, il risqua timidement à son oreille la demande d'aller, lui aussi, en bateau. Il était grand, il n'avait pas peur, le père La Plie l'appelait son petit aspirant. Mme Dauvellec lui donna ses raisons de ne point consentir à ce qu'il demandait, et après cinq minutes de cette conversation intime, il descendit en soupirant, d'un petit air résigné. Il poussa l'abnégation jusqu'à aller conduire ses frères. Pendu à la tunique d'Amélie, il ne put néanmoins s'empêcher de lui redire qu'il aurait bien voulu aller en bateau, qu'il était grand, qu'il n'avait pas peur et que le père La Plie l'appelait son petit aspirant, mais que bonne-maman lui avait dit qu'elle serait triste de n'avoir pas son petit compagnon et qu'il ne voulait pas faire du chagrin à bonne-maman.

Tout en marmottant ses petites raisons, il regardait avec intérêt les préparatifs du départ, auxquels Édouard et Gustave se mêlaient activement. Bientôt le léger bateau se couvrit de voiles, et le père La Plie ayant saisi le gouvernail, le bateau s'éloigna rapidement.

Léopold s'était prudemment blotti contre le grand mât, et pendant une demi-heure environ

il demeura coi. Il éprouvait une certaine impression qui n'était pas précisément un plaisir, en sentant les secousses imprimées par le flot à la frêle embarcation. Bientôt il se rassura et prit même un grand agrément à se promener sur le bateau. Nul ne faisait attention à lui. Le père La Plie était à son gouvernail, Édouard n'avait d'yeux que pour la ligne attachée à l'arrière du bateau, Gustave remplaçait parfois son frère et lui préparait l'amorce et les hameçons.

Lorsqu'ils arrivèrent sur le lieu de la pêche, le grand filet fut déployé. Le vieux pêcheur promenait sur la surface mouvante un regard qui semblait en pénétrer les profondeurs.

« Ici, » prononça-t-il.

Et l'allure du bateau se ralentit.

Léopold, qui s'amusait beaucoup, courait deci, delà, riait aux éclats, hélait ses cousins, flagellait l'eau avec une baguette qu'il avait découverte.

Tout à coup le vieux pêcheur lui imposa silence.

« Mon petit marin d'eau douce, vous criez comme une mouette en temps d'ouragan, dit-il; on voit bien que vous ne connaissez pas votre

métier. Les poissons entendent le bruit que vous faites.

— Des poissons qui entendent! s'écria Léopold en riant; ils n'ont pas seulement d'oreilles. »

Le père La Plie le regarda de travers: il n'entendait guère la plaisanterie dans le fort de son travail.

« Silence à bord! » grommela-t-il, et, faisant un geste qui commandait l'attention, il laissa tomber le filet.

La partie garnie des morceaux de plomb appelés ralingues, s'enfonça dans la mer, l'autre partie demeura aux mains d'Édouard et du père La Plie. Le bateau filait doucement et le trois-mailles suivait. On le leva plusieurs fois.

Quelques soles, des bars, des mulets vinrent s'accumuler sur le pont.

Le père La Plie grommelait dans sa vieille barbe, et plus d'une fois rejeta dans la mer le fretin qu'il ne trouvait pas digne d'être emporté.

Une douzaine de poissons de moyenne taille fut tout le résultat de plusieurs heures de fatigue.

Ce n'était pas brillant, mais l'homme habitué à lutter avec les éléments acquiert toujours une dose de patience que la philosophie la plus trans-

cendante est parfois impuissante à procurer, et le vieux pêcheur, une fois la pêche close, ne donna pas même un signe de contrariété.

« Pêche maigre, pêche maigre, » répéta-t-il deux fois.

Et ce fut tout.

Du reste, le ciel qui s'était couvert et la mer qui devenait houleuse l'obligeaient à une série de manœuvres qui absorbaient toute son attention.

Édouard et Gustave, devinant que le temps l'inquiétait quelque peu, étaient devenus aussi silencieux que lui et obéissaient sans mot dire à ses commandements.

Léopold les regardait faire avec ébahissement. Parce que le père La Plie confiait le gouvernail à Édouard lorsque la barque s'éloignait du rivage, il s'était toujours figuré que ses cousins la commandaient et la gouvernaient à leur gré. Et voilà qu'ils n'agitaient pas un cordage sans la permission du bonhomme, et qu'ils le consultaient gravement pour le moindre mouvement. Le petit niais s'amusait beaucoup de voir cela; il riait ironiquement et sautillait deci, delà, sans tenir compte des observations du père La Plie. Lui qui n'obéissait à personne, il n'y avait

pas de danger qu'il obéît à un vieux matelot tout enduit de goudron et qui marchait nu-pieds.

« Attention! le bateau gîte assez, cria tout à coup le père La Plie; amenez tout.... A présent, reprit-il, il s'agit de border l'écoute du foc. »

Il saisit l'écoute, mais il sentit une résistance et se détourna brusquement. Léopold avait emmêlé ses jambes dans le cordage et cherchait en riant à se dépêtrer.

« Monsieur, voulez-vous que la voile vous coupe la figure en deux? cria le matelot. Ici, vous autres, je vais débarrasser l'écoute. »

Il saisit Léopold sous les bras, et malgré ses cris, l'arracha du milieu des enroulements de la corde.

« Ma bottine, ma bottine! criait Léopold; j'ai perdu ma bottine.

— Votre bottine? Ah! bon, le soulier; il se retrouvera. Monsieur Édouard, halez sur l'écoute.

— Mais je suis nu-pieds; vous voyez bien que vous avez arraché ma bottine.

— Fallait pas la mettre dans mes cordages; arrière! vous gênez la manœuvre.

— Ça m'est égal; est-ce que c'est vous qui êtes le maître ici? »



La mer devenait houleuse. (Page 155.)

Le père La Plie plaça son suroë de travers, et fronçant terriblement ses sourcils grisonnants, frappant du pied le plancher du bateau :

« Le maître ! répéta-t-il d'une voix de tonnerre; sachez bien, mon petit, que c'est moi, Pierre Carville, qui, comme disait feu mon capitaine, suis maître, après Dieu, de cette barque, et non pas un autre. Arrière, petit mousse, ou je vous fais prendre un bain d'eau de mer avant celui d'eau douce qui vous attend. »

La physionomie et le geste du père La Plie n'étaient rien moins que rassurants. Léopold s'empressa de fuir la main velue et calleuse qui se tendait vers lui, et s'en alla clopin-clopant.

Bientôt un objet qui fendait l'air en sifflant tomba près de lui. C'était sa bottine que Gustave lui renvoyait. Il se rechaussa en murmurant, puis se releva tout effrayé. Une large lueur avait traversé le ciel noir, et un roulement aérien la suivit.

« Ah! mon Dieu, du tonnerre! s'écria-t-il; mais j'ai peur du tonnerre, moi ! je ne veux pas l'entendre !

— Bouche tes oreilles, » cria Édouard.

Il n'y manqua pas, et, les doigts enfoncés dans

les oreilles, il se mit à courir de droite et de gauche, cherchant un asile couvert et n'en trouvant pas. Pour comble d'agréments, la pluie commença, une pluie brillante et ruisselante contre laquelle il n'y avait pas d'abri. Le vieux pêcheur, Édouard et Gustave la recevaient stoïquement et ne quittaient pas d'un instant la manœuvre qui continuait à être difficile. Les larmes et les sanglots du pauvre Léopold les amusèrent tout d'abord.

« Je suis tout mouillé, criait-il, oh! la, la! la pluie entre dans mes manches; oh! la, oh! la! elle entre dans mon cou. »

Comme il pleurait de véritables larmes, leur bon cœur prit le dessus. Ils entassèrent sur lui quelques vêtements dont ils pouvaient disposer.

Le père La Plie alla jusqu'à le coiffer de son suroë sous lequel il faisait la plus piteuse figure du monde. Finalement, on l'enroula dans un morceau de vieille voile et on l'amarra au mât pour l'obliger à se tenir tranquille

Enfin, tantôt essayant de tendre la voile, tantôt avançant à force de rames, ils atteignirent Darville et débarquèrent sous les rayons de ce soleil doublement brillant, qui suit les courts

orages d'été. Mme Dauvellec elle-même s'était avancée à leur rencontre jusqu'au point de débarquement. On les attendait avec une impatience mêlée d'inquiétude. Édouard et Gustave, trempés jusqu'aux os, n'en étaient pas moins rouges comme des pommes, et n'en avaient pas moins les yeux très-brillants.

Le mouvement qu'ils s'étaient donné avait empêché tout refroidissement. Ils apparurent traînant le pauvre Léopold encore encapuchonné dans le suroë et à demi enveloppé dans la voile qui dégouttait d'eau. Lui était transi, morfondu, à moitié mort; il fut immédiatement couché dans un lit bien chaud.

Par ordre de Mme Eugénie, Édouard et Gustave l'imitèrent; mais ils mangèrent comme des ogres le souper que leur servit Choucroute et firent la plus joyeuse veillée du monde sous leur bonnet de coton. Ils avaient appelé bonne-maman à grands cris et réclamé qu'on vînt travailler dans leur chambre.

« Il me semble que je suis dans le château de l'ogre avec tous les frères du petit Poucet, » dit Amélie en riant aux éclats de voir Fédik donner à son petit bonnet la tournure coquette qu'avait celui d'Édouard.

Léopold, réchauffé et restauré, finit par prendre part à la gaieté générale; mais il déclara qu'il ne mettrait plus désormais les pieds dans le bateau du père La Plie.





CHAPITRE XI

Une désobéissance.

La rude leçon que Léopold avait reçue pendant la promenade en bateau produisit une certaine amélioration dans son caractère. Il se montra moins exigeant et plus docile avec Choucroute, auquel il se faisait un malin plaisir de résister.

Un jour il alla jusqu'à répondre à son premier appel, ce qui ne s'était jamais vu.

Il avait l'oreille très-fine lorsqu'il s'agissait d'entendre son oncle, sa tante et même ses grands cousins, qui ne supportaient la plaisanterie que

jusqu'à un certain point; mais tout autre appel le trouvait sourd. Une des plus désobligeantes habitudes des enfants gâtés est celle de ne se rendre qu'à des injonctions réitérées. Ils ne savent rien abandonner de ce qui les amuse et font passer leur caprice du moment avant toute chose. Le jour où Léopold, s'entendant appeler par Choucroute qui lui enjoignait de mettre son chapeau, répondit sur-le-champ: « Je vais le chercher, » Mme Dauvellec, qui tricotait sous la petite tente-abri où elle passait ses après-midi, regarda sa belle-fille assise auprès d'elle et lui dit :

« Décidément notre enfant gâté se corrige. »

Mme Eugénie hocha négativement la tête, ce qui parut scandaliser la bonne grand'mère.

« Eugénie, je ne reconnais pas votre impartialité ordinaire; pour moi, il me semble que ce petit Léopold devient un autre enfant. »

Elle tendit en avant sa grande aiguille d'ivoire.

« Regardez-le chercher des coquillages avec Amélie; n'est-il pas tout à fait gentil? »

A une cinquantaine de mètres, en pleine plage, Amélie et Léopold marchaient tout courbés, cherchant évidemment des coquillages. La petite fille, fatiguée, se laissa tomber sur un monti-

cule et se mit à faire ruisseler en cascade, de sa main sur sa robe, les coquilles nacrées. Léopold continuait complaisamment ses recherches et revenait sans cesse vers elle, pour lui remettre son butin, d'un air aimable et empressé.

Mme Eugénie regarda en souriant le groupe que sa belle-mère lui indiquait.

« Je le sais bien, répondit-elle, il y a un progrès sensible dans l'ensemble de sa conduite; Amélie commence à prendre sur lui un certain empire, sa petite nature égoïste ressent un certain ébranlement; mais le fond n'est pas sérieusement entamé. Le plus souvent il ne se soumet que par force. Je l'observe attentivement tous les jours. Chaque fois qu'il se croit à l'abri de la surveillance qu'il craint, il commet l'acte défendu, et cela non-seulement sans hésiter, mais avec cette mauvaise joie d'un être qui prend une revanche.

— Je sais que vous avez de très-bons yeux, Eugénie, et que je porte lunettes; cependant je m'en tiens à mon espérance de voir ce pauvre enfant se guérir.

— Je la partage, ma mère, mais je ne puis me défendre d'une certaine défiance: sa volonté n'est pas assouplie; or, s'il sort de nos mains avec

cette arrière-pensée de détester l'autorité qui le gêne et de la tromper le plus possible, la vie de collége ne lui sera pas bonne et il ne se corrigera jamais entièrement. C'est pourquoi je suis doublement enchantée du retour de mon mari. Sa présence enrayera peut-être absolument toutes les petites indépendances sournoises de Léopold, et, s'il en perd vraiment l'habitude, il est sauvé.

— Je vous assure, Eugénie, qu'il ne désobéit presque jamais maintenant; mais, je vous le répète, vos yeux sont plus jeunes et plus pénétrants que les miens.

— La clairvoyance est la vertu par excellence pour une mère de famille; j'ai charge d'âmes, je dois sauvegarder Amélie et Alfred des exemples pernicieux; Alfred surtout qui aime beaucoup Léopold et qui n'est encore qu'un être d'imitation.

— Le voici qui accourt avec ses frères; ils ont l'air d'apporter une nouvelle. Mon fils est peut-être arrivé.

— Oh non! il m'a formellement écrit qu'il ne serait libre qu'à la fin de la semaine,» dit Mme Eugénie en se tournant vers Édouard et Gustave qui, pour arriver plus vite, entraînaient Alfred,

en le soulevant si haut, que le bout de ses petits pieds ne faisait qu'effleurer le sable. »

Ils apportaient une nouvelle en effet. Un voiturier de Valognes, retenu à Darville jusqu'au lendemain, offrait de louer sa voiture pour une excursion dans les environs. C'était une occasion unique qu'il s'agissait de prendre aux cheveux.

« Tout vient à point à qui sait attendre, dit Mme Eugénie en souriant; je ne vous refuserai certainement pas ce plaisir. Nous accompagnerez-vous, ma mère?

— Non, oh! non, répondit la grand'mère en hochant doucement la tête; par cette grande chaleur, tout dérangement me serait insupportable.

— La voiture est petite, d'ailleurs, dit Édouard; bonne-maman ne s'y trouverait pas commodément.

— Allons voir cela, dit Mme Eugénie. Gustave, appelle Léopold et Amélie; viens, mon petit Alfred. »

Elle prit Alfred par la main et remonta la grève suivie par Édouard qui soutenait le pas un peu chancelant de sa grand'mère, et par Gustave qui, après avoir hélé les ramasseurs de coquillages, s'était chargé des pliants.

La voiture se trouvait devant la porte de l'écurie de l'*Ancre d'argent*. C'était une américaine assez mal construite, où l'on ne put découvrir que cinq places.

« Léopold pourrait bien se mettre entre nous deux, mère! s'écria Amélie qui avait remarqué l'air maussade que son cousin avait pris en se voyant exclu de la promenade.

— Mon cheval est fatigué, et il y a des côtes, dit le voiturier vivement; je ne puis accepter que quatre personnes.

— Léopold et Fédik resteront me tenir compagnie, dit aimablement la grand'mère ; partez sans vous occuper de nous.

— Vous vous en chargez, ma mère? demanda Mme Eugénie.

— Je m'en charge.

— Ils ne vous quitteront pas?

— Certes non, Choucroute avancera la tente sur la grève, ils joueront là tout à leur aise. N'est-ce pas, mes enfants?

— Ah! bonne-maman, je suis très-content de rester avec vous toute seule! s'écria Fédik en prenant dans ses petites mains la main ridée de sa grand'mère, et Léopold aussi. »

Léopold resta muet. Il entrait dans ses habi-

tudes égoïstes d'enfant gâté de vouloir aller partout, et il était souvent blessé de se voir traiter avec si peu de cérémonie. Dans les nombreuses familles, il arrive sans cesse que, par la force même des choses, on soit obligé de se séparer.

Jusque-là, en sa qualité de nouveau venu, il avait eu sur ses cousins une sorte de préséance; mais Mme Eugénie, reconnaissant que ces bons offices n'éveillaient ni sa délicatesse ni sa reconnaissance, avait pris la résolution de l'abandonner aux hasards de son rang d'âge.

Personne ne prit garde à sa mauvaise humeur; l'on déjeuna gaiement et un peu à la hâte.

La belle terre de Blanchevoile, que l'on avait prise pour but d'excursion, était éloignée de plusieurs lieues, et le voiturier prédisait que même en partant de bonne heure on ne reviendrait qu'à la nuit.

Pendant qu'on attelait l'américaine, Édouard et Gustave aidèrent Choucroute à porter à quelque distance de l'auberge le banc surmonté d'une tente, qui était le siége ordinaire de Mme Dauvellec.

« Ma mère, vous me promettez de ne pas quitter les enfants? dit Mme Eugénie au moment de monter en voiture.

— Ma fille, soyez tranquille, je ne les perdrai pas de vue; soyez bien tranquille, répondit la bonne grand'mère qui tenait Alfred d'une main et qui avait l'autre placée sur l'épaule de Léopold. Je passerai mon après-midi sur la grève où ils s'amusent toujours; ils ne me quitteront pas d'une semelle. »

Sur cette assurance, on partit, et Mme Dauvellec, faisant signe à Choucroute d'ouvrir le large parasol qu'il avait posé sur son épaule, se dirigea vers son petit abri. Léopold et Alfred la précédèrent, poussant devant eux une brouette d'où sortaient les pelles et les râteaux de bois qui leur servaient à entasser le sable en monticules, à le disperser ou à le remuer, pour y chercher des coquillages.

« Faut-il rester avec madame? demanda Choucroute, lorsque Mme Dauvellec fut assise; surveiller les enfants sera peut-être bien fatigant!

— Du tout, du tout; d'ici je vois toute la grève. Allez aider votre femme, mon bon Choucroute; ce départ précipité a tout mis sens dessus dessous dans les chambres, vous êtes parfaitement libre jusqu'à l'heure du goûter. »

Choucroute ne se faisait jamais répéter un ordre : il tourna immédiatement les talons et re-

gagna l'auberge. Mme Dauvellec chercha des yeux ses petits compagnons. Ils s'étaient établis contre une grande roche isolée et labouraient le sable à qui mieux mieux. Satisfaite de les voir aussi occupés de leur jeu, elle posa sur ses genoux sa corbeille à ouvrage et y prit un tricot, un joli petit bas rayé de bleu et de blanc.

Elle ne travailla pas longtemps. L'atmosphère chaude et lourde disposait au sommeil, et la brise et le flot chantaient à ses oreilles une sorte de berceuse monotone et ravissante, qui ne tarda pas à produire son effet.

Quand Alfred, délaissant soudain son jeu sur un ordre de Léopold, accourut vers sa grand'-mère pour lui demander de quoi enfiler un collier de brillantes coquilles, il la trouva profondément endormie.

Il la considéra quelque temps en silence, puis, ramassant le peloton qui avait roulé sur le sable, il se dressa sur la pointe des pieds.

« Je voudrais bien vous réveiller, grand'mère, » dit-il bien bas.

Vain désir! grand'mère dormait comme un loir.

« Que ferai-je pour la réveiller? » pensa Fédik.

Alors, remarquant que Mme Dauvellec avait

glissé une de ses fines aiguilles d'acier dans ses épais cheveux blancs, il en arracha une seconde au tricot et la plaça méthodiquement vis-à-vis de l'autre. La double secousse ne produisit aucun résultat; mais les aiguilles étaient d'un si joli effet, que les trois autres passèrent des mailles de coton, dans les papillotes d'argent.

Il opérait avec de telles précautions que Mme Dauvellec n'en était aucunement troublée.

Il sourit en voyant la jolie auréole qu'il avait faite au cher visage de sa grand'mère; puis il dit, toujours bien bas :

« Grand'mère, vous ne voulez pas vous réveiller ? »

Et sa parole demeurant inefficace, il retourna en gambadant vers Léopold.

« Comme tu as été longtemps, s'écria celui-ci; donne-moi le fil bien vite, tous les coquillages sont percés.

— Je n'ai pas de fil, répondit Alfred : grand'-mère dort. »

Léopold, qui triait des coquillages, releva vivement la tête.

« Elle fait semblant, dit-il.

— Oh ! non, elle dort pour de bon. »

Léopold se leva debout.

« Choucroute est-il là ?

— Non, il n'y a personne. »

A ce mot, une expression singulière, la mauvaise expression des anciens jours, se peignit sur le visage bruni de Léopold.

Il jeta autour de lui ce regard furtif qui annonce le passage d'une pensée déloyale sur l'âme, et, après avoir fait signe à Alfred de l'attendre, il marcha lentement vers le banc où Mme Dauvellec dormait du sommeil du juste, aussi paisible que profond.

La gardienne vigilante et respectée n'avait plus d'yeux pour voir, il n'y avait vraiment personne, et le mauvais esprit souffla à l'enfant je ne sais quelle joie malsaine.

Il retourna auprès d'Alfred et, dispersant d'un coup de pied les coquillages péniblement amoncelés :

« Tiens, dit-il.

— Oh! Léopold, cria Alfred avec saisissement.

— Oh! quoi? Est-ce que c'est amusant de faire des tas de coquillages? Je m'ennuie à cela, moi! Je sais bien où je voudrais aller.

— Où?

— A la grande anse pêcher des plies; c'est ça qui est amusant!

— C'est défendu, tu sais bien.

— Oui, avant et après la marée, parce qu'alors on enfonce dans le sable; mais c'est très-sec maintenant. Veux-tu venir, Alfred? Tu verras comme c'est amusant.

— Si bonne-maman permet, je veux bien y aller.

— Puisqu'elle dort, on ne peut pas demander sa permission. En allant, nous entrerons chez le père La Plie, il nous prêtera sa petite pipe et nous fumerons.

— Mais c'est défendu! cria Alfred dont cette succession de projets commençait à agiter la petite tête.

— C'est défendu à toi, pas à moi; Édouard fume des cigarettes, tu sais bien.

— Il est grand.

— Pas beaucoup plus grand que moi. A Châtel, j'ai vu un petit garçon de ton âge qui fumait.

— De mon âge à moi, Léopold?

— Oui; c'est si amusant de fumer! la tête tourne, c'est comme si on rêvait. Viens-tu? Tu ne viens pas? je pars. »

Léopold marcha à grandes enjambées vers la petite chaussée.

« Léopold.... bonne-maman ! » cria Alfred éperdu.

Et, ne sachant où aller, il courait vers le banc, puis, revenant sur ses pas, retournait vers Léopold. Celui-ci marchait vite, comme pour le fuir, puis s'arrêtait tout à coup comme pour l'attendre : la vraie stratégie de la tentation. S'il avait couru bien fort, Alfred fût retourné vers sa bonne-maman; s'il avait attendu, Alfred aurait recommencé ses observations. En s'éloignant assez pour ne pas l'entendre et en restant néanmoins à la portée de son regard, il l'attirait forcément à le suivre. Ce fut ce qui arriva. Après avoir décrit deux ou trois zigzags désespérés, Alfred courut droit sur Léopold et le rejoignit tout près d'une cabane bâtie à l'extrémité de la chaussée.

« Assieds-toi là, dit Léopold, fais comme moi, tire tes bas et tes espadrilles, et fourre-les sous cette grosse pierre. Nous marcherons bien mieux nu-pieds sur la grève. »

Alfred ne se fit pas prier. Marcher nu-pieds était pour lui un extrême plaisir.

Pendant qu'il se déchaussait à grand'peine, Léopold montait quelques degrés formés par des galets énormes réunis par un ciment grossier et,

de son air le plus aimable, souhaitait le bonjour au père La Plie qui, assis par terre, raccommodait un filet.

Le bonhomme répondit par un sourire au bonjour de l'enfant et dit :

« Ces messieurs ont sans doute envie de faire une promenade en mer?

— Mes cousins se promènent en voiture aujourd'hui.

— Ah bon ! alors il ne s'agit pas d'embarquer, car pour vous, mon petit monsieur, vous n'êtes qu'un marin d'eau douce.

— Vous n'avez jamais peur, en mer, vous, père La Plie ?

— Jamais, par la grâce de Dieu.

— Est-ce que ce sont les poissons qui font de si grands trous dans votre filet?

— Eux-mêmes. Ah! ils défendent bien leur vie. Cette nuit j'ai trouvé trois hameçons mangés.

— Ils mangent les hameçons?

— Ils coupent avec leurs dents la ficelle qui les attache, et vont les avaler chez eux. Il y a de ces grands congres qui ont une force de cheval.

— Ah ! les vilaines bêtes ! Dites donc, père La Plie, est-ce que mon cousin Édouard n'a pas oublié son paletot dans votre bateau, hier?

12



Le père La Plie raccommodait un filet. (Page 176.)

— Si. Voulez-vous le lui rapporter? il est là accroché à une gaffe. »

Léopold marcha vers la cabane, aperçut le vêtement, glissa vivement sa main dans une des poches et en retira prestement deux objets qu'il fit disparaître dans la sienne; puis revenant dans la cour :

« Il est trop lourd, dit-il hypocritement, il me gênerait pour courir; je le reprendrai en passant. »

Et, descendant rapidement les marches, il alla retrouver Alfred qui glissait avec effort ses espadrilles sous la pierre indiquée.

« Père La Plie, nous avons mis nos bas et nos souliers ici, sous une pierre, cria Léopold.

— C'est bon, répondit le père La Plie de sa grosse voix de tempête; vous les retrouverez là où vous les mettez.

— Le père La Plie est là? dit Alfred; je vais aller lui dire bonjour.

— Viens pêcher, » dit Léopold en l'entraînant.

Ils tournèrent la falaise et s'avancèrent dans cette grève immense dont l'accès leur avait été défendu, d'abord à cause de son éloignement de toute habitation, puis à cause des anses remplies de sables réputés dangereux surtout pour

les enfants, parce qu'à certaines heures ils devenaient mouvants.

Ce danger était demeuré problématique pour Léopold. Dans son ignorance, il n'avait vu dans cette défense qu'une limite posée à sa liberté.

Le père La Plie, Choucroute, Édouard et Gustave étaient allés pêcher très-souvent dans ces terribles anses ; une ou deux fois il s'y était hasardé lui-même et il avait seulement senti le sable plus mou que partout ailleurs. Or, c'était au fond de ces anses qu'il y avait de jolis courants d'eau claire dans lesquels sautillaient des crevettes, et c'était dans ce sable humide qu'on pêchait de petites plies très-délicates, rien qu'en frappant du plat de la main sur la surface humide.

Un peu avant d'y arriver, les enfants s'arrêtèrent à l'ombre d'un grand rocher qui les rafraîchit par son ombre. Alfred était fatigué; mais ses poches étaient gonflées de charmantes coquilles ramassées en marchant, et il trouvait sa promenade extraordinairement enivrante.

« J'ai des cigarettes, dit Léopold en tirant de sa poche un petit paquet enveloppé de papier. Si tu dis à ma tante que j'ai fumé, je ne t'emmène plus jamais avec moi. »

Alfred ne répondit pas. Léopold, en ce moment, prenait à ses yeux de très-grandes proportions, et d'ailleurs il se sentait sous son unique protection.

Tout ébahi d'admiration, il le regarda battre le briquet et allumer une cigarette.

« A moi! s'écria-t-il, à moi aussi!

— Non, tu serais malade.

— Non, non, je fais quelquefois des bouffes dans la pipe de Choucroute. Je t'en prie, Léopold, donne-moi une cigarette.

— Je n'en ai pas, je n'en ai qu'une.

— Une bouffe alors, une bouffe, rien qu'une bouffe.

— Une bouffe, tiens, voilà. »

Et la cigarette passa entre les lèvres roses d'Alfred, ce qui acheva de l'enivrer d'admiration pour Léopold, et de lui faire perdre toute notion de la grave désobéissance qu'il commettait.

Qui eût aperçu le sage petit Fédik une cigarette dans la bouche, eût cru rêver. Chez le colonel Dauvellec, nulle habitude malsaine n'était possible. Édouard n'aurait pas fumé une cigarette de plus que le nombre permis par son père aux jours de fête; le danger de l'abêtissement par le tabac était, par là même, écarté. Mais en ce

moment Léopold retrouvait au fond de sa conscience gâtée tous ses mauvais instincts, et il abusait sans remords de la crédulité de son petit cousin.

Cependant, égoïste avant tout, il déclara bientôt rudement à Alfred que ses *bouffes* usaient la cigarette, et qu'il ne l'aurait plus. A sa grande surprise, Alfred ne protesta pas.

« Ça t'agace, reprit le méchant enfant.

— Non, répondit Fédik qui était tout pâle, j'ai... j'ai... j'ai...

— Quoi? dis donc, qu'as-tu?

— Mal au cœur. »

Un éclat de rire de Léopold lui répondit.

« Si tu es malade, va-t'en, » dit-il.

Alfred regarda l'immensité qui les entourait.

« Tout seul, j'aurais peur, bégaya-t-il.

— Eh bien! allons pêcher, cours un peu, cela passera. »

Ils se mirent à courir, et le mouvement remit un peu le pauvre Alfred.

« Ah! nous trouverons beaucoup de petits poissons, s'écria Léopold; le sable est tout foncé: le père La Plie n'en cherche jamais que lorsqu'il est de cette couleur-là. »

Dans l'anse très-vaste qui s'arrondissait contre

une falaise rocheuse, le sable était en effet d'une nuance beaucoup plus foncée, et formait comme une longue traînée roussâtre qui atteignait vraisemblablement le flot. Le filet d'eau jaillissant des rochers et que gonflait la moindre pluie d'orage, entretenait cette fraîcheur en cet endroit. Le ruisselet sortait de la falaise, se glissait sous un lit rocheux, puis se perdait dans le sable auquel il donnait la teinte foncée qui réjouissait en ce moment les yeux de Léopold.

Les deux enfants remontèrent jusqu'à la source du petit ruisseau et commencèrent leur pêche.

Elle consistait à poursuivre des crevettes transparentes et de petits poissons argentés qui prenaient leurs ébats dans le filet d'eau.

Alfred trouvait si agréable de marcher dans l'eau, qu'il ne quittait guère le lit du ruisseau.

Léopold, lui, aimait mieux frapper sur le sable où l'on enfonçait un peu, espérant voir paraître des plies, et ne trouvant guère que des coquillages fort bons du reste, dont il se régalait sur l'heure.

Ils avançaient peu à peu dans la grève, Alfred ayant de l'eau jusqu'aux chevilles, Léopold ti-

rant, non sans peine, ses pieds, l'un après l'autre, du sable mouillé.

« C'est drôle comme on enfonce ! dit-il tout à coup ; l'autre jour, je n'enfonçais pas comme cela.

— Oh ! j'en tiens une, » s'écria Fédik en se relevant, son petit poing tout crispé, pour retenir une crevette qu'il avait faite prisonnière.

Et, regardant devant lui, il ajouta, répondant à l'observation de Léopold :

« C'est peut-être la mer qui fait ça.

— La mer, ricana Léopold; où est-elle, la mer?

— Elle arrive. Regarde, on dirait des moutons. »

Léopold, qui parlait les yeux sur le sable, releva brusquement la tête.

« Oui, elle vient, dit-il ; je croyais qu'elle ne venait pas à cette heure. Nous sommes bien loin, sais-tu. Eh bien ! où cours-tu ?

— Oh ! la grosse crevette ! cria Alfred ; viens, Léopold : nous allons la prendre avant qu'elle arrive dans la mer.

— Laisse-la ! cria Léopold; reviens ! »

Mais Alfred était lancé, il galopait à la poursuite de la crevette dans le petit ruisseau qui

allait s'élargissant et diminuant de profondeur.

Tout à coup un cri perçant retentit.

« Oh ! comme j'enfonce ! comme j'enfonce ! » s'écriait Alfred.

Il avait touché du pied la zone humide et n'en pouvait plus retirer ses pieds.

« Je t'avais bien dit de ne pas aller jusque-là ! » s'écria Léopold en s'élançant en avant.

Mais il était plus lourd qu'Alfred et il se sentit enfoncer lui-même.

« Léopold ! Léopold ! criait Fédik en agitant les bras, viens me tirer d'ici ; j'enfonce, j'enfonce. »

Léopold, pressentant l'affreux danger où il avait entraîné son cousin, comprenant clairement qu'il ne pourrait avancer jusqu'à lui qu'en s'engloutissant lui-même, sentit une sueur froide perler à ses cheveux.

« Attends, cria-t-il, attends, ne bouge pas, je vais chercher Choucroute. »

Et, se dépêtrant à grand'peine du sable, ne réfléchissant pas qu'il avait près de deux kilomètres à faire et que tout secours pourrait bien arriver trop tard, il prit sa course vers le village, poursuivi par les cris perçants et les sanglots d'Alfred.

Et bonne-maman dormait toujours, et la brise ne lui apportait pas cette plainte déchirante de son enfant bien-aimé, menacé d'une mort aussi affreuse qu'imprévue.





CHAPITRE XII

Sur la route.

Comme ils geignent, les pauvres chevaux attelés à la voiture qui fait, à volonté, le service entre Valognes et Darville! C'est jour de marché dans la ville normande et le postillon, n'ayant plus à craindre la surveillance de l'octroi, accueille sur la route nombre de voyageurs et de paquets. Il y en a partout. Le siége est encombré, la vieille bâche est gonflée à se déchirer et dans l'intérieur c'est un véritable entassement. Une côte se présente, le postillon et ceux qui ont usurpé son siége allégent la voiture de leur poids.

Une voix forte, une voix de commandement, se fait entendre de l'intérieur.

« Eh! cocher, ouvrez la portière, je vous prie; je tiens beaucoup à faire comme vous. »

C'est le colonel Dauvellec qui parle et la portière s'ouvre immédiatement. Il saute hors de cette boîte poudreuse, tous les hommes qui s'y trouvent l'imitent, et il ne reste plus dans la voiture que quelques femmes qui peuvent enfin s'asseoir un peu commodément.

Le colonel se secoue et dit en souriant à son compagnon, un homme vêtu en fermier cossu :

« Du diable si je remets le pied dans cette horrible boîte! Il me semble que nous sommes tout près de Darville?

— Il ne nous reste guère qu'une petite lieue, monsieur, et en prenant le sentier de la grève on abrége d'un kilomètre.

— Si je ne craignais de m'égarer, je prendrais immédiatement ce chemin; la voiture, encombrée ainsi qu'elle l'est, me paraît insupportable.

— Monsieur le colonel, je puis vous conduire, puisque je dois m'arrêter à Darville. Cela me donnera l'occasion de vous montrer la pièce de terre

dont je vous ai parlé, et où l'on bâtirait une jolie petite habitation, comme celle que vous paraissez désirer.

— Allons, dit M. Dauvellec, marcher me fera du bien, et il m'importe peu que la voiture arrive avant moi, ma famille n'étant pas prévenue de mon retour. »

Et, faisant un signe négatif au postillon qui lui montrait la voiture du geste, il suivit son conducteur par un chemin tracé à travers champs. Ils gagnèrent l'étroit sentier qui courait le long des falaises.

« Continuons par le sentier des champs, dit prudemment le fermier; dans celui de la falaise, il faut toujours regarder à ses pieds. »

Ils marchèrent quelque temps en silence. M. Dauvellec aspirait avec plaisir la brise qui semblait fraîchir à mesure que la mer avançait sur les vastes plages. Tout à coup il s'arrêta.

« N'est-ce point un cri de détresse que je viens d'entendre, dit-il, un cri d'enfant?

— Les enfants ne viennent pas si loin d'ordinaire, » répondit le fermier.

Et, tendant le bras en avant, il ajouta :

« Voici la terre, monsieur, là, devant vous, ce

champ où vous voyez trois pruniers et qui est entouré d'un talus très-haut. Le blé y vient bien, comme vous voyez.

— Tant mieux! car à la campagne il est bon d'avoir un jardin ou tout au moins un potager.

— Ici, vous auriez de fameux légumes. N'avancez pas trop, monsieur. Je vous assure que le sentier dans les champs est plus sûr que celui de la falaise, qui, en maint endroit, est tout écroulé. »

M. Dauvellec ne l'écoutait plus, il avait franchi une murette de pierres et gagné le sentier tracé sur la crête des falaises.

« Je le savais bien! s'écria-t-il; voilà un enfant à moitié englouti dans les sables. Par où pouvons-nous aller à son secours? Où est le sentier qui.... Dieu! mon fils! »

Il ne cherchait plus le sentier, il descendait au pas gymnastique la pente raide et hérissée d'aspérités, de la falaise.

En quelques bonds il fut sur la grève, et, marchant dans les sables, où il enfonça bientôt jusqu'aux genoux, il atteignit l'enfant, qui agitait encore faiblement les bras au-dessus du sable qui lui montait jusqu'à la poitrine, mais dont le vi-



« Dieu! Mon Fils! » (Page 190.)

sage se renversait en arrière, pâle et décomposé.

Il l'arracha sans peine du gouffre humide et fit passer son souffle par sa bouche, encore entr'ouverte par un dernier cri.

Alfred respira longuement.

Le père leva au ciel des yeux d'où jaillirent soudain de grosses larmes.

« Monsieur, faut-il aller à votre secours? cria le fermier qui accourait.

— C'est inutile, répondit M. Dauvellec. Dieu soit loué! je suis arrivé à temps. Cinq minutes de plus, il était asphyxié. »

Il retourna péniblement vers la grève, portant dans ses bras Alfred toujours évanoui, mais dont la respiration s'accélérait.

Quelques lotions d'eau fraîche, puisée à la source qui avait failli lui devenir si fatale, le ranimèrent bien vite. Il ouvrit les yeux et sourit à son père.

« Et la crevette? » dit-il d'une petite voix enrouée.

Puis soudain son visage s'empreignit de frayeur, ses dents se mirent à claquer, et pressant ses deux mains sur sa poitrine :

« Le sable, papa; oh! le vilain sable! cria-t-il en pleurant.

— Il n'y en a plus, il n'y en a plus, répondit doucement M. Dauvellec ; mais mon petit Fédik est mouillé jusqu'aux oreilles. Allons à la maison, vite, bien vite ! »

Il se releva et prit le chemin du village, portant Alfred dont la tête pâlie s'appuyait sur son épaule.

A mi-chemin, ils rencontrèrent Choucroute qui arrivait au galop. Plus loin, ils trouvèrent Mme Dauvellec qui se traînait, une main sur sa canne et l'autre sur son ombrelle ; enfin, à l'entrée du village, ils aperçurent Léopold exténué et honteux.

M. Dauvellec, d'un mot, avait rassuré sa mère ; mais en apercevant Léopold, qui s'effaçait le plus possible contre la cabane du père La Plie, il se rappela ce que venait de lui dire Choucroute sur la culpabilité de son pupille, il lui lança un regard foudroyant et passa sans lui adresser la parole.

Quand Mme Eugénie et ses enfants arrivèrent le soir de leur expédition, ils trouvèrent Alfred couché et grelottant de fièvre ; mais en somme assez bien remis de son terrible accident. Ce soir-là, il n'y eut ni gronderies, ni récriminations, ni châtiment. Tous ces bons

cœurs n'éprouvèrent d'abord qu'un sentiment d'actions de grâces envers la Providence qui les avait préservés d'une inconsolable douleur.





CHAPITRE XIII

Le châtiment.

Les jours qui suivirent ce jour émouvant furent pleins d'inquiétude. La secousse avait été bien forte pour le pauvre petit Alfred et, sur les ordres du médecin qu'on avait fait venir de Valognes, il garda le lit et fut soumis à un régime sévère. Ses frères et sa sœur ne le quittaient pas, et quand la prostration qui était son état habituel cédait un peu, ils venaient tous bien doucement le distraire, en partageant ses jeux.

Amélie disposait les canons, Édouard décou-

pait des forteresses, Gustave gréait des flottes.

Quant à Léopold, auquel personne ne faisait attention, il demeurait blotti dans un coin, n'osant pas se rencontrer de trop près avec son oncle dont le regard sévère pesait terriblement sur lui. Les résultats de sa faute lui apparaissaient ce qu'ils étaient, il commençait à comprendre que la désobéissance est une source de chagrin ; il souffrait enfin de lui-même. Tout le monde le traitait avec froideur, moins sa petite victime, qui lui souriait de loin et lui faisait dire mille amabilités par Amélie, dont le cœur était si compatissant.

L'indisposition d'Alfred dura quatre jours, puis tout symptôme alarmant disparut. Une nuit de profond sommeil opéra une transition complète entre l'état maladif et la pleine santé, et, un beau matin, l'enfant reparut sur la grève dans le traîneau imaginé pour conduire Mme Dauvellec.

Choucroute le traînait sans peine, Édouard et Gustave poussaient à l'arrière et Amélie tenait une ombrelle ouverte au-dessus de sa tête. Léopold les avait vus partir et n'avait point osé les suivre. Depuis quatre jours, il jouait solitairement dans une sorte de guérite abandonnée. Comme un petit hibou, il fuyait l'éclat du jour.

Les grands-parents étaient demeurés dans la



Ils venaient tous le distraire en partageant ses jeux. (Page 197.)

salle à manger, où, disait Édouard, ils avaient l'air de tenir conseil.

Alfred revint de sa promenade tout rose et tout animé, et le déjeuner, auquel il assista pour la forme, fut des plus gais.

Au dessert, on but à sa santé et les enfants se préparaient à disparaître, comme c'était leur habitude, quand le colonel leur fit un signe qui les cloua à leur place.

Léopold, qui s'était levé comme eux, regarda son oncle d'un air craintif.

« Assieds-toi, dit celui-ci gravement; c'est de toi qu'il s'agit. »

Léopold, qui s'était toujours attendu à une punition, pensa que le moment de payer sa dette était venu. Il obéit en rougissant.

« Je ne perdrai pas mon temps à te rappeler les bontés que nous avons eues pour toi, reprit le colonel de sa voix forte; la reconnaissance est un sentiment qui t'est resté tout à fait étranger. Je t'ai traité comme un fils; j'ai voulu, pour ton bien, assouplir ta volonté toujours rebelle : tu as résisté, tu résisteras, et comme je ne veux pas chez moi cette indiscipline raisonnée, permanente, je te rends à ta marraine jusqu'à la fin des vacances. Tu partiras demain, et dans un

mois je te ferai conduire dans le collége que j'aurai choisi. Tu n'as pas une grande fortune; je voulais te placer avec mon fils au collége de la Flèche, car enfin c'est un sang généreux qui coule dans tes veines; mais je veux qu'on sache, même à ton âge, porter dignement un uniforme militaire, et de cela, tu es absolument incapable. »

Léopold, de très-rouge, était devenu très-pâle; ses yeux pleins de larmes se levèrent sur le colonel avec une expression tellement déchirante qu'Amélie s'écria :

« Père, je vous en prie....

— Pas un mot, dit M. Dauvellec sévèrement : son départ est arrêté, il partira. Choucroute, mon café ! »

L'arrêt était porté; quand le colonel parlait de ce ton, sa femme, elle-même, donnait l'exemple de la soumission absolue. On se leva de table et on se sépara. Amélie, retenue quelque temps auprès de sa grand'mère qui ne quittait la table qu'au bras de son fils, se lança, aussitôt qu'elle fut libre, à la recherche de Léopold. Elle avait vu passer sur son visage ordinairement si indifférent, une crispation douloureuse; son bon cœur s'en était ému.

Contre son attente, elle ne le trouva point avec Alfred; elle courut chez le père La Plie, vers la cabane duquel Édouard et Gustave s'étaient dirigés : il n'était point avec eux.

Tout inquiète, elle erra par la grève, l'appelant à haute voix et ne recevant aucune réponse.

Au beau milieu de ses pérégrinations, elle rencontra son père qui marchait côte à côte avec le fermier qui avait fait avec lui le dernier voyage de Valognes.

« Qui cherches-tu avec cet air inquiet? demanda-t-il à l'enfant.

— Léopold, papa; je ne le trouve nulle part.

— Rassure-toi, il n'est pas perdu. En cherchant bien, tu le trouveras fort tranquillement occupé au jeu qui lui plaît en ce moment. Ne te fais pas de chagrin, Amélie, Léopold est enchanté de nous quitter. C'est un cœur gâté et c'est pourquoi je l'abandonne. »

Il s'éloigna, et Amélie, tout impressionnée par ces paroles, jeta un dernier regard autour d'elle. Elle aperçut deux semelles qui sortaient de la vieille guérite, non point les semelles à gros clous du douanier de garde, mais deux fines semelles qu'elle jugea appartenir à Léopold.

Elle courut de ce côté, et le trouva blotti dans sa cachette, sanglotant, sa tête enfoncée dans ses mains.

L'épreuve, cette fois, avait pénétré au delà de la couche d'égoïsme dans laquelle le cœur de l'enfant s'était, jusque-là, roulé avec délices.

Au moment de se séparer, sans doute pour toujours, de cette aimable famille, où il avait été reçu comme un fils, il se sentait venir d'amers regrets.

Où trouverait-il une mère comme Mme Dauvellec, une sœur comme Amélie, un petit frère comme Alfred ? L'angoisse qu'il avait éprouvée à la suite de sa désobéissance avait commencé l'ébranlement du moi égoïste et indifférent ; l'arrêt porté par M. Dauvellec le jetait décidément à terre.

Amélie, touchée de cet accès de sensibilité auquel le caractère de Léopold ne l'avait point préparée, se glissa tout près de lui sur le petit banc, et se mit à le consoler de son mieux. La parole de son père lui revenait à la mémoire ; elle se disait que si le colonel voyait Léopold en ce moment il se laisserait peut-être attendrir. Elle aurait voulu traîner devant lui Léopold en larmes ; mais l'enfant ne semblait pas disposé à

se laisser arracher de sa guérite, et d'un autre côté le colonel avait parlé avec trop d'autorité pour qu'il fût possible d'adresser immédiatement une demande en grâce.

A son grand regret, elle demeura donc dans un rôle passif de consolation, et ne quitta Léopold que pour aller lui quêter quelques sympathies.

Entraînés par sa douce éloquence, Mme Eugénie, Édouard, Gustave et Alfred visitèrent tour à tour Léopold dans la vieille guérite et le consolèrent de leur mieux. Bonne-maman elle-même passa comme par hasard en cet endroit, et versa sa goutte de baume sur la plaie toujours saignante du pauvre enfant.

Elle ne vint pas directement à lui comme les autres, parce qu'elle avait été profondément blessée de sa désobéissance et horriblement inquiète pour son petit Alfred, dont elle se fût à jamais reproché la mort; mais elle vint, et, touchée par sa grande désolation, elle lui pardonna tout.

Choucroute seul résista aux instances d'Amélie : depuis l'accident, il s'était pris d'aversion pour Léopold, et Choucroute était entêté comme une mule.

Ces sympathiques visites apportèrent une certaine diversion aux idées du coupable Léopold, il put assister au souper avec une figure à peu près présentable.

M. Dauvellec, tout occupé d'une visite d'affaires qu'il avait faite au notaire de Lanneville, n'accorda aucune attention au petit pénitent Amélie, qui avait espéré que sa pâleur et ses yeux rougis ne manqueraient pas de frapper son père, fut très-désappointée de ne saisir aucun signe d'étonnement chez le colonel. Elle avait obtenu de Gustave un changement de place, et à table, elle s'occupa beaucoup et avec intention de Léopold. Celui-ci, résistant à toutes ses industries, ne mangeait pas et renvoyait son assiette pleine. Le petit manége d'Amélie eut cependant pour résultat d'attirer l'attention du colonel sur son pupille.

« Pourquoi ne manges-tu pas, Léopold? dit-il tout à coup; il me semble que, malgré les sollicitations de ta voisine, tu ne fais guère honneur au dernier repas que nous prenons ensemble. »

A cette parole qui, sous une forme moins sévère, redisait néanmoins l'arrêt redoutable, Léopold ne put retenir un sanglot étouffé.

Le colonel le regarda fixement. Il était évidem-

ment très-surpris de ce signe de douleur donné par un enfant qui était demeuré jusque-là insensible à tout, en apparence du moins.

Amélie n'attendait que ce symptôme. Se levant rapidement, elle se précipita au cou de son père en s'écriant :

« Cher père, il est repentant ; pardonnez-lui. »

Alfred, en voyant le mouvement d'Amélie, n'eut rien de plus pressé que de l'imiter. Se dressant sur la planchette de sa chaise haute, il noua également ses deux petits bras autour du cou du colonel, qui ne put s'empêcher de sourire.

« Assez ! dit-il en dénouant sans peine le lien d'amour qui semblait vouloir faire de lui un prisonnier, vous êtes de bons cœurs, mais l'impunité n'a jamais corrigé personne. Léopold a commis deux fautes très-graves dont il n'a pas même paru se repentir.

— Si ! oh si ! s'écria Amélie ; voyez, papa, comme il pleure !

— Et dans la guérite il pleurait beaucoup aussi, s'écria Alfred.

— Mieux vaut tard que jamais, mon ami, murmura la voix de la grand'mère.

— Vous tous qui parlez, vous êtes des irres-

ponsables, dit le colonel qui se débarrassa de l'étreinte de ses enfants, mais sans éloigner sa fille appuyée sur son épaule. Nous, et il se tourna vers sa femme, nous sommes des chefs de famille, c'est-à-dire des êtres responsables devant Dieu et devant les hommes de toutes les âmes qui nous ont été confiées. J'ai outre-passé mon devoir de tuteur envers Léopold, je l'ai arraché d'autorité aux parents qui l'élevaient mal, et vous l'avez accueilli comme un frère. Rien n'a vaincu sa mauvaise nature ou ses mauvaises habitudes. Sa soumission a été forcée, son obéissance dérisoire; c'est un malcontent, un enfant gâté, et parmi vous il est un mauvais exemple vivant. Le soldat indiscipliné ne reste pas dans un régiment bien commandé, pourquoi l'enfant indiscipliné resterait-il dans une famille bien gouvernée? Et remarquez que je ne fais aucune allusion au terrible résultat qu'aurait pu avoir sa dernière désobéissance! Je ne parle pas en père courroucé, je parle en père raisonnable. »

Chacune des paroles du colonel tombait d'aplomb sur Léopold et ne faisait que redoubler son amer chagrin.

Il sanglotait convulsivement, la tête enfoncée dans sa serviette.

« Mon père, cette fois vous ne pouvez pas dire que le coupable ne se repent pas, hasarda Édouard; je n'ai jamais vu Léopold dans un pareil état.

— C'est qu'il nous regrette! » s'écria Amélie toujours bien inspirée par son bon cœur.

Et courant à Léopold :

« N'est-ce pas que tu nous regrettes? dit-elle; dis-le! dis-le!

— Oui, oui, s'écria le malheureux d'une voix à peine intelligible, oui, c'est vous que je regrette!

— Ceci ne laisse pas que de m'étonner profondément, dit le colonel; ce diable d'enfant m'a toujours produit l'effet d'une boîte à surprises. Vous le croyez amendé, il fait des méchancetés; vous le croyez endurci dans le mal, il trouve des larmes pour vous attendrir. Mais finissons-en. Emmenez-le, consolez-le et ne m'en parlez plus. Demain, je donnerai à tête reposée mes ordres, modifiés ou non. »

Il n'en fallut pas davantage pour réveiller toute une espérance chez les enfants. Ils emmenèrent Léopold et tâchèrent de lui communiquer leurs propres espérances.

Mais lui, atterré, désespéré, répétait :

« Non, non, je l'ai bien vu le jour où Alfred a été retiré des sables, mon oncle ne me pardonnera jamais. »





CHAPITRE XIV

L'épreuve.

Celui qui, le lendemain matin, eût deviné les intentions du colonel eût été bien avisé.

Sur ces visages impassibles qui ont affronté tant de fois le feu de l'ennemi, rien ne se peut lire, car rien ne s'écrit.

Le colonel alla, selon son habitude, fumer son premier cigare en arpentant la grève.

Pendant ce temps, Choucroute, suivant les ordres reçus la veille, revêtait Léopold de ses vêtements de voyage, et, avec ce valet de cham-

bre, la toilette, devenue une sorte de charge en douze temps, se faisait rapidement.

Amélie et Alfred, debout dans l'embrasure d'une croisée, se concertaient pour donner un dernier assaut au colonel; mais on lisait sur leur physionomie plus de bonne volonté que d'espérance.

« Voici papa, dit tout à coup Amélie. Alfred, allons nous mettre aux deux côtés de la porte. »

Ils s'élancèrent et demeurèrent immobiles comme deux petites sentinelles à chaque côté de la porte, attendant qu'elle s'ouvrît.

On entendait en effet le pas retentissant du colonel dans l'escalier; mais la porte ne s'ouvrit pas.

« Il est entré dans la chambre de maman, dit Amélie; je n'ose pas aller le chercher là, et toi, Alfred ?

— Moi si, » répondit Alfred avec l'aplomb de l'enfant qui ne craint rien, ignorant tout.

En ce moment, la porte s'ouvrit devant Édouard.

« Léopold, mon père te demande, dit-il; il t'attend dans la chambre de maman.

— File à gauche, » commanda Choucroute.

Léopold marcha derrière Édouard, la tête basse.



« File à gauche, » commanda Choucroute. (Page 212.)

Amélie et Alfred suivirent Léopold et entrèrent bravement à la suite dans la chambre redoutable.

Mme Dauvellec et Mme Eugénie étaient assises contre un guéridon qui supportait des registres ouverts; le colonel arpentait l'appartement de long en large selon son habitude.

A l'entrée de Léopold, il alla s'accouder sur la cheminée. Sa physionomie était sévère; mais quand son regard perçant se fixa sur l'enfant, une expression plus douce détendit ses traits, et ce fut d'une voix amicale qu'il lui demanda :

« Est-il vrai que tu regrettes de nous quitter? »

Léopold ne répondit pas. Il leva sur son oncle un regard douloureux plus expressif que des paroles.

« En second lieu, reprit le colonel, es-tu disposé à en finir avec certains défauts avilissants, tels que le mensonge, la lâcheté, la gourmandise? »

Léopold, cette fois, retrouva la parole.

« Oui, » prononça-t-il avec énergie.

Le colonel se tourna vers sa femme.

« Eugénie, dit-il, vous avez peut-être rai-

son : je consens à l'atténuation de la peine. »

Et, s'adressant de nouveau à Léopold, il ajouta :

« Comprends-moi bien, il ne s'agit que d'une atténuation de peine. Je consens à te garder, mais à deux conditions : d'abord tu seras mis sous la surveillance spéciale de Choucroute, tu coucheras dans sa chambre, tu lui rendras compte de tous tes projets de promenade. Ensuite tu t'exécuteras courageusement sans vaines observations, sans plaintes. A la première plainte, je te fais partir pour Châtel. Acceptes-tu cela ?

— Oui, mon oncle.

— C'est bien ; va dire à Choucroute de changer ton uniforme et de préparer ton logement. »

Léopold disparut avec Amélie et Alfred, dont les consolations lui étaient précieuses en ce moment.

La première condition posée par le colonel lui paraissait très-dure : c'était une sorte d'exil. Encouragé par sa tante et par Amélie, il essuya ses larmes et accepta courageusement l'humiliation de son déménagement.

Choucroute occupait, à l'extrémité de la maison, au-dessus des écuries et du poulailler, un cabinet

long et étroit dont la partie supérieure fut affectée à Léopold.

Son délogement se fit le jour même, et l'expiation commença et se continua rigoureusement.

Soir et matin il se retrouvait là avec Choucroute. Le soir il ne s'endormait plus au bruit des douces conversations, mais à celui du piaffement des chevaux. Le matin il ne se réveillait plus au son de la claire petite voix d'Alfred, mais bien au chant criard du coq, son bruyant voisin.

Du reste, le logement, comme on l'appelait, ne lui servait absolument que de dortoir; et là seulement il était soumis au régime militaire. Le coucher et le lever étaient commandés par Choucroute, qui battait la diane avec ses grands doigts sur un van de parchemin appendu contre son lit. A ce roulement significatif, Léopold se levait en silence, s'habillait rapidement et récitait sa prière.

Choucroute passait une inspection méticuleuse, puis laissait aller son voisin de chambrée dans la salle à manger, où il reprenait la vie commune, la charmante vie de famille.

Quinze jours de ce régime suffirent pour trans-

former Léopold, même physiquement. L'obéissance prompte donna à son maintien un peu de cette raideur qui ne messied pas aux garçons, à sa physionomie je ne sais quoi de résolu qui leur va fort bien aussi. L'enfant gâté faisait vraiment peau neuve, et voyait tomber une à une toutes les préventions qu'on avait légitimement conçues contre lui.

Les grands cousins ne repoussaient plus sa compagnie, parce qu'il savait prendre sa part des contre-temps et qu'il n'apportait plus son esprit chagrin, aussi désagréable dans l'enfant que dans l'homme.

Quant à sa tante, à Amélie et même à Mme Dauvellec, elles l'encourageaient à qui mieux mieux dans ses nouvelles habitudes.

Amélie surtout le surveillait avec un soin presque jaloux, et avait toujours un œil attaché sur lui. Elle faisait son possible pour lui épargner jusqu'à l'ombre d'un reproche. Son bon conseil arrivait généralement à temps et arrêtait l'impression qu'elle redoutait.

« Léopold, tu fronces le sourcil, disait-elle. Léopold, tu fais une bouche maussade. Léopold, tu te tiens mal. Ne dis pas ceci, ne fais pas cela. »

A cette surveillance affectueuse, Léopold répondait par une docilité parfaite et se transformait à vue d'œil.





CHAPITRE XV

La bonne voie.

Chose étrange, Léopold ne s'ennuyait plus. Quoi! le bonheur suprême n'était donc pas d'échapper à la surveillance, de suivre un caprice tournant à tous les vents, de chercher son propre amusement, toujours!

Un matin Amélie et Fédik, qui flânaient sur la grève, l'aperçurent qui entrait dans la vieille guérite abandonnée. Ils coururent de ce côté et le trouvèrent assis, un livre sur ses genoux. Il étudiait en se bouchant les oreilles, sans doute

pour ne pas entendre le bruit séduisant du flot.

Il apprit à Amélie que son oncle lui donnait des leçons à apprendre et des devoirs à faire afin qu'il pût subir sans trop de honte l'examen d'entrée du collége de la Flèche. C'est pourquoi il se réfugiait depuis plusieurs jours dans la vieille guérite, afin de ne voir personne et de ne pas être tenté par la mer et par Fédik.

« Je travaille très-bien, dit-il; mon oncle a été content de mon dernier devoir. J'écris sur mon atlas et je reste dans la guérite jusqu'à la fin de tout.

— Tu ne pleures plus dedans? dit Fédik se rappelant la scène douloureuse du renvoi.

— Non, mais je ne veux pas oublier le jour où j'étais si triste d'être méchant, le jour où mon oncle me renvoyait à Châtel.

— Oh! tu n'es plus méchant, déclara gravement Fédik, plus méchant du tout. »

Cette déclaration faite, il suivit Amélie qui s'en allait; mais, revenant tout à coup sur ses pas :

« Amélie ne sait pas faire les digues de sable, dit-il; viens jouer avec moi, Léopold.

— Et ma leçon, Fédik, qui l'apprendra?

— Tu ne sais pas ta leçon?

— Non.

— C'est égal, c'est bien égal : ferme ton livre et viens, je te donnerai toutes les coquilles à manger. »

Naturellement Alfred n'était encore qu'un petit être d'instinct, le jeu était l'unique passion de sa vie, et il ne s'expliquait que très-confusément le changement survenu chez son cousin. Plusieurs fois déjà sa petite voix tentatrice s'était fait entendre. Léopold, conseillé par Amélie, n'avait garde de subir sa toute petite influence ; mais il n'avait jamais trouvé une occasion bien nette de reprendre vis-à-vis d'Alfred le rôle raisonnable que lui donnaient son âge et ses magnanimes résolutions.

Cette fois l'occasion se présentait bien ; Alfred avait le petit air futé de l'enfant qui donne un conseil qu'il pressent mauvais : Léopold ne la laissa pas échapper.

« Si je n'apprenais pas ma leçon, je désobéirais à mon oncle, dit-il gravement, et tu sais bien que je ne veux plus être désobéissant. »

Et, se rebouchant les oreilles pour ne pas entendre le murmure tentateur du flot, il se mit à étudier.

Fédik le regarda avec de grands yeux admiratifs, pleins d'une intelligence précoce, puis il lui

sauta au cou, l'embrassa et s'en alla vers la maison en courant. Il avait besoin de dire sa petite pensée à quelqu'un. Il marcha droit à Mme Dauvellec qui travaillait près de la fenêtre ouverte.

« Bonne-maman, dit-il tout essoufflé, Léopold est très-sage dans la guérite.

— Est-ce qu'il n'est pas sage ailleurs? répondit Mme Dauvellec en riant.

— Oh! si; mais surtout dans la guérite, car.... »

Il s'approcha tout près de la bonne-maman et ajouta avec un humble petit mouvement de tête :

« Car j'ai voulu lui faire fermer son livre et il a dit : Non.

— Voilà quelque chose à redire au colonel, dit Mme Dauvellec avec un bon sourire. Une autre fois, Fédik, n'allez jamais troubler votre cousin à l'heure de l'étude. »

Fédik inclina la tête en signe d'assentiment, et voyant entrer son père, il s'élança vers lui pour lui dire de sa petite voix claire :

« Oh! papa, comme Léopold est sage dans la guérite! »

M. Dauvellec se contenta de sourire et ne poussa pas la question plus loin.

« Léopold change extraordinairement, dit-il en s'adressant à sa mère, et je suis vraiment étonné

de son intelligence. Cette année, il rattrapera le temps perdu, et, malgré tout, son avenir ne sera pas compromis. Néanmoins je voudrais le faire travailler sérieusement au moins une semaine, et si vous le voulez bien, ma mère, nous l'emmènerons à Coutances demain. Eugénie m'a dit que l'air de la mer commençait à vous irriter les bronches, et je suis tout à fait d'avis que vous m'accompagniez, puisque mon congé finit.

— Que ta volonté soit faite, mon fils; cependant j'aime peu les séparations. Enfin il ne s'agit que d'une dizaine de jours, et Eugénie m'écrira souvent. »

Attirant Alfred dans ses bras, elle ajouta :

« Mon petit Fédik me manquera.

— Nous emmenons Fédik, ma mère; je ne puis cette fois me passer de Choucroute; Choucroute étant le valet de chambre de Fédik, il est impossible de les séparer. »

Et baissant la voix, il ajouta :

« Vous comprenez qu'Eugénie ne reste ici que pour Amélie, à laquelle cet air vif et salubre fait tant de bien; mais elle ne peut garder un enfant qu'il faut toujours surveiller.

— Je suis très-content de m'en aller avec bonne-maman, s'écria Alfred, et aussi d'aller en voiture!

— Voilà un garçon bien accommodant, dit le colonel en riant. »

Et, ouvrant une porte, il dit :

« Choucroute, tu peux faire la malle d'Alfred.

— Mon colonel, répondit la voix de Choucroute qui apparut sur le seuil.

— Que veux-tu?

— Madame m'a donné l'ordre de mettre les effets de M. Léopold dans votre caisse; elle pense que M. Alfred pourrait bien mettre les siens dans celle de sa grand'mère. Cela ne ferait que deux colis.

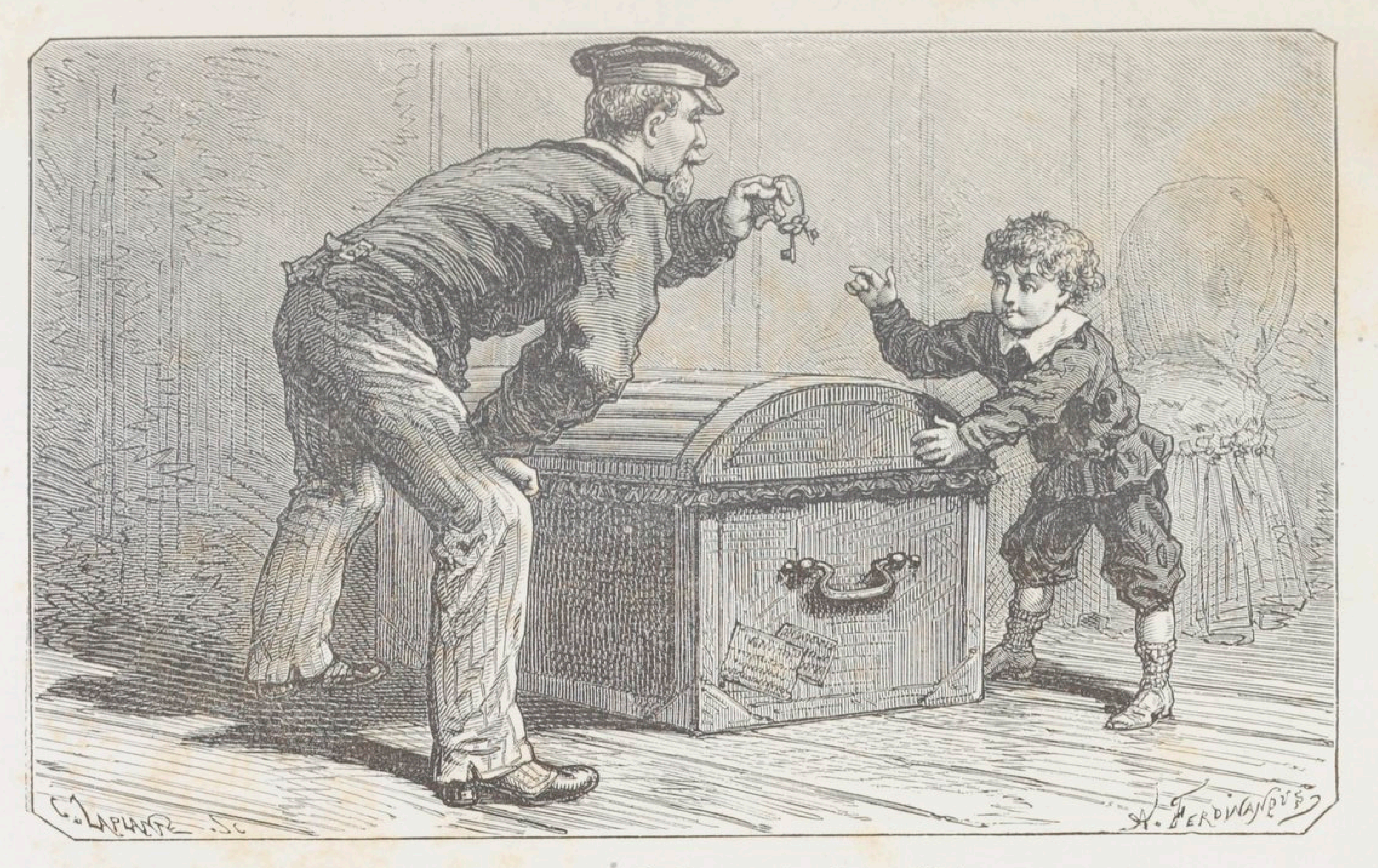
— C'est juste. Ma mère, donnez-vous l'hospitalité à votre petit Alfred?

— Certainement. Choucroute, voici ma clef; faites maintenant ce rangement, je vous prie.

— Je vais faire ma caisse tout seul! s'écria Fédik.

— A nous deux, » dit Choucroute en riant.

Mais Fédik, prenant fort au sérieux l'opération de l'emballage, saisit la clef que Mme Dauvellec tendait à Choucroute et, courant à la caisse qu'il connaissait bien, l'ouvrit fort adroitement. Puis sa bonne-maman prit plaisir à le voir courir deçà, delà, d'un air affairé, se parlant tout seul, hochant sa petite tête.



« A nous deux, » dit Choucroute. (Page 226.)

Cependant elle appela Choucroute d'un signe.

« Ne laissez pas Alfred tout bouleverser dans ma caisse, dit-elle; placez-y vous-même ses vêtements.

— Madame, il ne s'occupe pas de cela. Il met je ne sais quoi dedans; mais je vais y voir. »

Rassurée par la parole de Choucroute, Mme Dauvellec ne s'occupa plus d'Alfred. Tout à coup la porte s'ouvrit, et la tête du petit garçon se glissa par l'entre-bâillement.

« Bonne-maman, le mot de passe? dit-il.

— Comment, le mot de passe?

— Oui, Léopold et moi jouons à la sentinelle; vous êtes la sentinelle du fort, bonne-maman.

— Ah! je ne savais pas. Ton déménagement est-il fini? »

Alfred marcha jusqu'à sa grand'mère.

« Oui, dit-il, j'ai fait mon bagage tout seul. J'ai mis dans votre caisse : les marins, les mobiles, les fourgons d'artillerie et un chemin de fer mécanique.

— Ah! mon Dieu! s'écria Mme Dauvellec en riant, tout cela y est?

— Oui, bonne-maman; et maintenant dites-moi vite le mot de passe.

— Après que tu me l'auras confié, mon Fédik. »

Alfred se leva sur la pointe des pieds :

« France et Normandie, » murmura-t-il.

Et, courant vers la porte, il la rouvrit et, renforçant sa petite voix :

« Le mot de passe?

— France et Normandie! »

Là-dessus Fédik partit, et Mme Dauvellec put en toute tranquillité s'occuper de son propre déménagement qui était un peu plus long que celui du petit garçon.

Le lendemain à huit heures, la voiture à volonté s'arrêtait devant l'auberge de l'*Ancre d'argent*. Les adieux qui s'échangèrent furent plus longs et plus émus que l'on n'aurait pu le supposer la veille.

En organisant les départs successifs, M. et Mme Dauvellec avaient reconnu que se réunir à Coutances pour quelques jours était une fatigue et une dépense inutiles. Donc il avait été arrêté que Mme Eugénie irait conduire Édouard à Brest tout droit, et que le colonel prendrait, à Valognes, Gustave et Léopold pour les conduire à la Flèche.

Aussi, ce matin-là, bonne-maman ne pouvait manquer de s'attendrir en embrassant ses petits-fils qu'elle ne devait plus revoir qu'après une

longue année écoulée. Et eux donc, ils redevenaient tout petits pour ces caresses des derniers adieux, et leur dernière parole fut :

« Soignez-vous bien, bonne-maman. »





CHAPITRE XVI

Au Prytanée militaire.

Les vastes parloirs du Prytanée, où s'élève une grande partie de la génération militaire de la France, sont livrés au va-et-vient du jour des rentrées. Les familles y entrent par groupes, et parmi cette foule bigarrée circulent les jeunes Fléchois dans leur uniforme sévère et disgracieux, mais que certains portent néanmoins avec une crânerie toute militaire.

De temps en temps un nom est prononcé à haute voix, c'est celui de l'élève demandé.

Deux noms retentissent soudain :

Gustave Dauvellec, Léopold Massereau.

A la porte du parloir principal est apparu un homme en costume bourgeois, mais qui, comme la plupart des hommes présents, porte son titre d'officier empreint sur son visage et dans sa démarche. Cet officier supérieur, c'est le colonel Dauvellec au bras duquel s'appuie Amélie qui a obtenu la faveur de reconduire son frère Gustave à la Flèche.

« Les voici, papa, » dit tout à coup la jeune fille, dont le pur et pénétrant regard a bien vite percé la foule.

Deux élèves un peu écrasés sous leur lourde capote se précipitent en effet vers eux. Gustave et Léopold ont l'air de deux frères jumeaux. Léopold semble grandi par l'uniforme, et quand il pose le képi rouge sur ses cheveux bouclés, c'est le plus charmant petit fantassin que l'on puisse imaginer.

« Vous savez que nous passons cette journée ensemble, mes enfants, dit le colonel; le général, que j'ai vu un instant, m'accorde cette faveur. Êtes-vous prêts?

— Léopold sera appelé dans une demi-heure à l'économat, dit Gustave, il ne peut sortir avant de s'y être présenté.

— Je n'ai pas de boucle à mon ceinturon, dit gravement Léopold en serrant sa petite taille bien cambrée entre ses doigts.

— Et toi, Gustave, es-tu en règle?

— Oui, mon père.

— Eh bien! je t'emmène; nous reviendrons dans une heure chercher Léopold. A bientôt, mon enfant. »

Léopold disparut.

Le colonel, Amélie et Gustave se dirigèrent vers la porte d'entrée. Ils en avaient à peine franchi le seuil, qu'une dame tout enfiévrée, suivie par un gros monsieur essoufflé, fit irruption dans le parloir.

« Où? à qui? comment demande-t-on les élèves? cria-t-elle en entrant.

Un sous-officier qui passait lui demanda :

« Avez-vous donné votre nom à la porte, madame?

— Oui, oui; mais je suis pressée. S'il vous plaît, monsieur, qu'on fasse venir au plus vite M. Léopold Massereau. »

Et se laissant tomber sur une chaise elle ajouta :

« Nous arrivons les derniers, je te l'avais bien dit, Fortuné, cette halte au buffet nous retardera

extrêmement; mais voilà, il faut toujours que tu manges.

— Certainement, répondit M. Massereau en s'épongeant le front, certainement je ne me passerai pas de déjeuner pour voir Léopold un quart d'heure plus tôt.

— Mon Dieu comme il tarde! en voici un qui lui ressemble extraordinairement! Ce n'est pas lui. Quel affreux uniforme! Y a-t-il du bon sens à affubler des enfants de cette façon. Rien que pour cet uniforme, je me serais opposée à ce qu'il entrât à la Flèche. C'est un martyre pour un enfant, d'être étouffé sous ce gros drap.

— Ma foi, ces petits qui passent ont l'air de se très-bien porter, ma femme.

— Tu comprends que l'asthme ne les a pas encore pris à la gorge, comme toi. Que toute cette vie militaire soit saine pour un enfant, je le nie, je le nie.

— Nie-le, nie-le, la négation est ton affaire, tu as un talent tout particulier pour cela.

— Comme il tarde! il est peut-être à l'infirmerie.

— Allons donc, il était fort bien portant avant-hier, il te le disait lui-même dans sa lettre. »

Mme Massereau fit un geste mystérieux, et murmura à demi-voix :

« Sait-on ce qu'on lui fait écrire à cet enfant? Je n'ai jamais ajouté foi à un mot de ses lettres et c'est pourquoi j'ai tenu à venir moi-même voir de mes yeux. Le colonel Dauvellec a trop légèrement agi en cette circonstance. Nous devions être consultés.

— Pourquoi? pour tout enrayer. Il a ma foi agi comme il le devait. Il t'a poliment prévenue qu'il avait fait admettre son pupille à la Flèche pour mille bonnes raisons.

— Ces raisons-là te semblent bonnes?

— Excellentes, et quand il ne s'agirait que de la question économique qui n'est point à dédaigner, Dauvellec agit en tuteur dévoué. Léopold à sa majorité se trouvera à la tête d'une petite fortune solide qu'il eût été dommage de dépenser en une éducation fantaisiste qui ne l'aurait mené à rien.

— Mais s'il n'a pas les goûts militaires?

— On verra bien.

— Et si les duretés de tout genre le font mourir à la peine?

— Tout beau, on t'assure qu'elles le fortifient.

— Nous allons le constater. Ah! le colonel Dauvellec ne se doute pas que je suis à la Flèche et que si Léopold est en langueur.... Cette fois voilà un enfant qui lui ressemble en plus grand et plus fort. Il vient vers nous; s'il n'était pas si.... si bien portant, je dirais que c'est lui. »

Ces derniers mots avaient été entendus par Léopold, qui accourait en effet.

« C'est moi, c'est bien moi, dit-il, bonjour, marraine. »

C'était lui, c'était bien lui, grandi, bruni, transformé, mais enfin lui!

Mme Massereau néanmoins ne se sentit bien convaincue que lorsque Léopold lui eut dit à l'oreille :

« Et Marie-Céline, marraine, parlez-moi d'elle un peu. »

Il prononça ce nom : Marie-Céline si bien comme autrefois, qu'elle l'embrassa étroitement.

« Oh! je vois bien que tu ne nous as pas oubliés, dit-elle, et si tu es malheureux dans ce collége, je ne souffrirai pas que tu y restes.

— Je ne suis pas malheureux du tout, dit Léopold en riant.

— Au fait, tu y es à peine entré, plus tard nous verrons; tu m'écriras, mon chéri, et ce ne sera

plus comme chez les Dauvellec, tu pourras me dire tout ce que tu as sur le cœur.

— En voilà assez, interrompit M. Massereau en donnant avec force des coups de canne sur le parquet; tu n'as pas envie, je suppose, de dégoûter cet enfant de la vie qui doit être la sienne.

— Selon le colonel Dauvellec; mais si Léopold est trop malheureux....

— Mais, marraine, dit Léopold en plaçant ses mains sur l'épaule de sa tante, je vous dis que je suis très-heureux.

— Tant mieux, tant mieux. En attendant, viens te promener avec nous, on m'a dit que cette journée appartenait aux parents. Es-tu prêt à sortir?

— Oui, marraine; mais il faut que j'attende mon oncle.

— Pourquoi?

— Parce que je ne puis sortir sans sa permission.

— Eh! il a raison, l'enfant, dit M. Massereau; ma pauvre femme, tu n'as jamais l'idée que d'en faire à ta tête. Ne te fâche pas, voici Dauvellec, il me semble.

C'est lui, » dit Léopold avec un mouvement de joie.

M. Massereau se leva et alla à la rencontre du colonel qui avait toujours Amélie à son bras.

« Ma cousine, vous ici! s'écria M. Dauvellec; permettez-moi d'en être quelque peu surpris.

— Mon cousin, il y avait assez longtemps que je n'avais vu Léopold. Vous vous dérangez bien pour vos enfants, pourquoi ne nous serions-nous pas dérangés pour lui?

— Oh! certainement, votre dévouement est assez grand pour cela. Vous êtes comme ma femme et vous arrachez le plus possible à l'absence. Elle a voulu aller conduire son fils aîné à Brest, et si elle avait pu être partout à la fois, vous l'eussiez rencontrée dans ce parloir.

— C'est une bonne mère, dit M. Massereau; mais que je vous fasse compliment, colonel : votre pupille a une mine superbe.

— N'est-ce pas? il a presque dépassé la taille de Gustave pendant ces deux mois de vacances.

— Il est bien maigre, remarqua Mme Massereau.

— Précieux défaut! soupira M. Massereau en croisant les mains sur son énorme poitrine.

— As-tu ta permission, Léopold? demanda le colonel.

— Oui, mon oncle. »

Le colonel se tourna vers Mme Massereau:

« Emmenez-vous Léopold, ma cousine?

— Si vous le permettez, mon cousin.

— Certainement, il est bien juste qu'il passe cette après-midi avec vous. Nous nous retrouverons d'ailleurs, la ville n'est pas grande et nous y avons bien peu de connaissances. C'est le général commandant qui se charge de faire sortir nos enfants. Massereau fera bien de lui porter sa carte.

— Je n'y manquerai pas, colonel.

— Vas-y sur-le-champ, Fortuné, dit Mme Massereau, je t'attends ici. »

Sur ces paroles on se sépara. Le colonel et ses enfants quittèrent le parloir, et M. Massereau, ayant porté sa carte au commandant de l'école, revint prendre sa femme et son neveu.

Léopold flâna par la ville avec M. et Mme Massereau. A la grande surprise de sa marraine, il se montra très-réservé chez les pâtissiers où elle se faisait un plaisir de le conduire.

C'était en vain qu'elle bouleversait la boutique pour découvrir les friandises qu'il aimait, Léopold n'en acceptait jamais qu'une quantité mesurée, ce qui édifia beaucoup M. Massereau.

« Je l'attendais là, grommela-t-il après le lunch copieux fait dans une pâtisserie. Il n'y a pas à dire, il n'est plus gourmand. »

Naturellement il garda ses réflexions pour lui; sa femme, tout à Léopold, n'y aurait prêté aucune attention.

A l'heure convenue, ils reprirent le chemin de la rue du Château. Des adieux très-affectueux furent échangés dans le parloir, et en prenant congé de Léopold, Mme Massereau lui donna des conseils qui amenèrent un malicieux sourire sur les grosses lèvres de son mari.

« Bon, bon, prêchons-lui maintenant la sagesse, l'obéissance et la discipline, murmura-t-il; mieux vaut tard que jamais. »

Heureusement sa femme ne l'entendit pas.

En sortant du collége, elle essuya ses yeux humides des larmes de la séparation, et, prenant cordialement le bras de son mari :

« Cela me coûte bien de le quitter, dit-elle; mais il faut penser à son avenir.

— Je vois avec plaisir que comme moi tu le trouves bien changé, dit l'excellent homme avec un sourire d'intelligence. Il est devenu tout à fait gentil. Quelle docilité! quelle amabilité! quelle gaieté! »



Léopold Massereau.

Mme Massereau s'arrêta, et le regardant fixement :

« Tu le reconnais enfin, dit-elle, c'est une très-aimable nature.

— Oh ! il est charmant, trois fois charmant. »

Mme Massereau se rengorgea et, poussant les petites barrières qui les séparaient de la gare, elle prononça majestueusement cette phrase incroyable :

« Et voilà cependant l'enfant que j'avais si mal élevé ! »

Le roulement d'un objet sur l'asphalte lui répondit.

C'était la canne de M. Massereau qui échappait à ses mains qu'il levait machinalement vers le ciel.

« Ainsi, dit-il, tu n'as pas songé à remercier le colonel Dauvellec.

— De quoi le remercierais-je?

— Ah ! ceci est trop. Pardon, le voilà avec sa fille; va, va toujours, je te rejoins. »

M. Massereau courut après le colonel Dauvellec, qui se dirigeait avec Amélie vers un wagon de première.

« Vous partez, colonel ? dit-il tout essoufflé.

— Dix minutes avant vous, mon cher Massereau.

— Eh bien, adieu et merci, pour tout ce que vous avez fait pour ce pauvre enfant qui, ma foi ! grâce à vous, à vous seul, j'ai un grand plaisir à le dire, ne se ressemble plus.

— J'ai eu bien des coopérateurs dans cette œuvre-là, répondit le colonel en souriant à sa fille.

— Enfin, quoi qu'il en soit, cet enfant gâté jusqu'à la moelle, est devenu raisonnable et charmant.

— C'est vrai, répondit sérieusement le colonel, la volonté a pris le dessus sur le caprice, son intelligence et son cœur se développent harmonieusement. S'il a le goût des armes, la France comptera un bon officier de plus. S'il ne l'a pas, il deviendra toujours un citoyen utile à la patrie, car il sera capable de dévouement. »

Sur ces graves paroles ils se séparèrent. M. Massereau rejoignit sa femme qui l'attendait avec une patience tout à fait inusitée. Le colonel et Amélie montèrent en wagon, en donnant un dernier regard au collége, où Léopold Massereau allait se dépouiller tout à fait de cet ensemble

d'habitudes niaises et tyranniques de sentiments égoïstes et de précoces ennuis, qui distinguent l'être malheureux auquel peut s'appliquer le terrible nom : d'enfant gâté.



TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2

